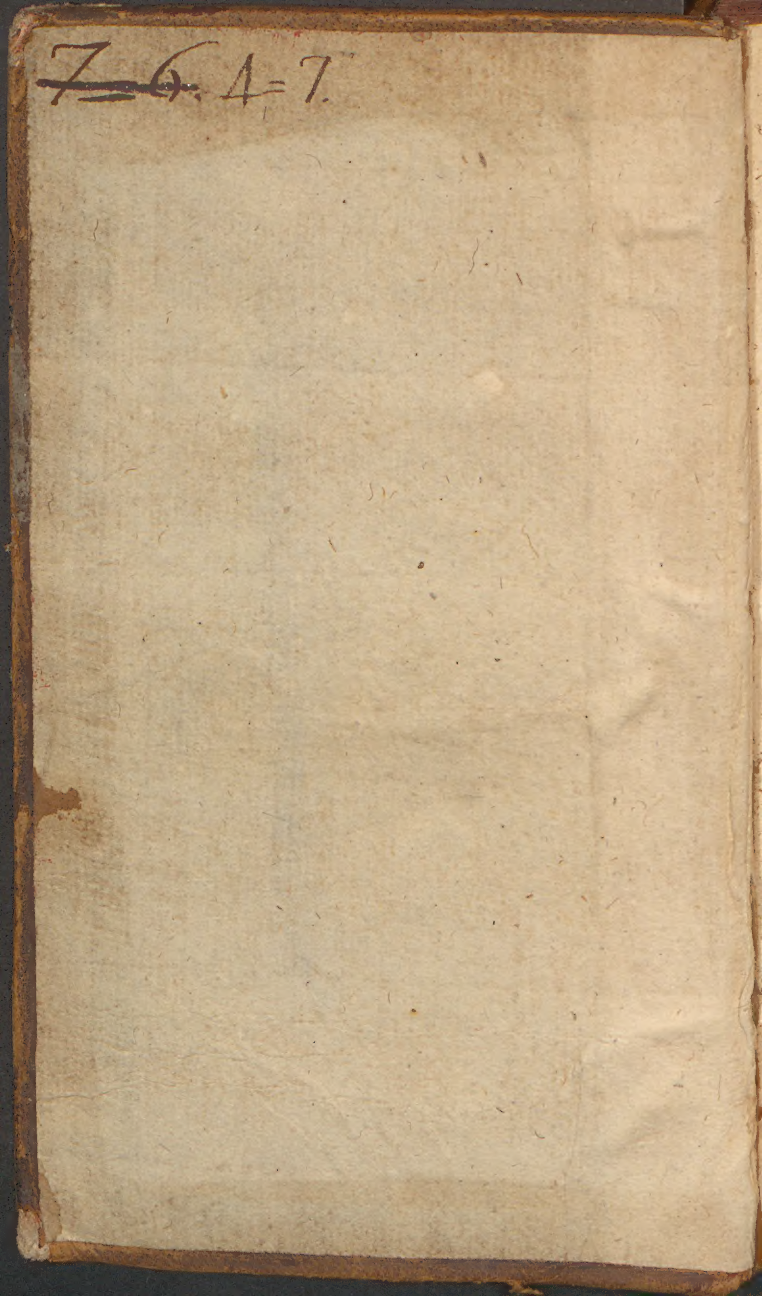

BIBLIOTECA · DEL · DUQUE · DE · OSUNA


7.6. 4=7.

DES ILLUSIONS DU CŒUR DANS TOUTES SORTES D'ÉTATS ET DE CONDITIONS.

SECONDE E'DITION.

Par le R. Pere JEAN CROISET, *de la Compagnie de* JESUS.

TOME PREMIER.



A LYON,
Chez les FRERES BRUYSET, ruë Merciere, au Soleil & à la Croix d'or.

MDCCXLVIII.
Avec Approbation & Privilége du Roy.



DES ILLUSIONS DU CŒUR DANS TOUTES SORTES D'ÉTATS ET DE CONDITIONS.

PARAGRAPHE PREMIER.

Des Illusions du Cœur en general.

L'ILLUSION n'eſt à proprement parler qu'une erreur, qui naît d'une fauſſe apparence,& qui prévient l'eſprit en l'éblouiſſant. C'eſt un artifice de l'eſprit ou du cœur pour faire paroître ce qui

n'eſt pas, ou autrement qu'il n'eſt. L'optique fait paroître aux yeux mille agréables illuſions dans les lunettes polyedres ou à facettes ; & notre imagination ſemble ſe joüer de notre crédulité dans les ſonges, par cent groteſques illuſions. Tout ce qui a du brillant, impoſe, tout ce qui paroît neuf, ſurprend. On dit ordinairement que la vie n'eſt qu'un ſonge, parce que tout n'y eſt preſque qu'illuſion.

Toutes les illuſions ne ſont pas dans l'eſprit ; le cœur ſe prend aiſément aux fauſſes apparences ; tout ce qui plaît, lui impoſe ; tout ce qui flatte la cupidité, l'inclination, l'amour propre, le naturel, lui paroît plauſible ; & il veut que tout ce qui lui eſt agréable, ſoit vrai. Comme il a un penchant naturel à

tout ce qui flatte les ſens, il ſe défie peu du leurre ; les paſſions dont il eſt le ſiége, & dont il devient ſi ſouvent l'eſclave, lui impoſent ; elles lui perſuadent à leur gré ce qui les flatte, & le déterminent, ſans attendre que la raiſon diſe ſon avis. De-là cette contrarieté d'opinions, & de ſentimens ſur le même objet ; de-là cette opiniâtreté impérieuſe dans un ſiécle, où rien ne regne tant que l'entêtement, & les préjugés ; de-là ces erreurs, & ces pitoyables égaremens dans la Foi & dans la Morale ; de-là cette monſtrueuſe multiplicité de Religions dans le monde ; de-là enfin la corruption des mœurs preſque par tout.

L'amour propre eſt la ſource feconde des illuſions du cœur & celles-ci le ſont des erreurs

de l'eſprit. On ne court qu'après ce qui rit à l'imagination. Plaiſirs mondains, idées ébloüiſſantes de grandeurs, de dignités, de fortune, tous ces appas ſont des illuſions, mais des illuſions, qui plaiſent, qui enchantent ; ce ſont, pour ainſi dire, de vrais ſonges, mais permanens qu'on s'étudie de réaliſer ; le deſſein eſt chimérique, il eſt vrai, mais la chimére plaît.

L'erreur déguiſée & traveſtie en verité par l'artifice de l'amour propre, entre dans tous les droits de la verité, & trouve d'autant plus de partiſans, que les paſſions ſont plus intereſſées à les ſoûtenir, & à les défendre ; quand on ſe contente du vrai-ſemblable, on ſe met peu en peine du vrai. Il en eſt des illuſions du cœur, comme

de ces ſonges agréables ; quoique ce ne ſoit que pendant le ſommeil, que l'imagination flatte nos ſens, & les charme par des idées toutes plus vaines : on ſçait mauvais gré à ceux qui font ceſſer l'illuſion, & nous détrompent en nous éveillant.

Si toutes les illuſions n'étoient que dans l'eſprit, l'erreur ſeroit moins opiniâtre. Dès que la verité ſe fait jour, dès qu'elle ſe montre ſans nuage, elle prend. Il n'y a que les petits genies qui ſoient eſclaves de leurs préjugés ; un bon eſprit apperçoit moins difficilement les faux jours, & ſçait ſe défier plus aiſément de ſes propres lumiéres. Les broüillards ſont moins épais, & plus rares dans un air pur, dans une plaine d'une grande étenduë ; mais dans un air reſſerré, dans une terre mol-

le, & aqueuſe, il y fait ſombre long-tems.

Comme l'erreur eſt une fauſſe opinion qu'on ſe met dans l'eſprit, ſoit par ignorance, ſoit faute d'examen, ou de bon raiſonnement, la réfléxion peut aiſément en faire ſentir le foible, & en découvrir le faux, pourvû que la ſérénité y regne, & que la raiſon y joüiſſe en liberté de tous ſes droits; mais lorſque la paſſion préſide dans ce tribunal, qu'elle maîtriſe la raiſon, qu'elle y a du moins, pour ainſi parler, voix déliberative, elle décide de tout à ſon gré; l'eſprit n'y eſt plus que la duppe du cœur, & ſes lumiéres ſont obſcurcies par les broüillards qui naiſſent continuellement d'une ſource ſi corrompuë. Non ſeulement on raiſonne mal, mais même on ne

raiſonne point, quand c'eſt le cœur qui ſeul a droit de ſuffrages. C'eſt la paſſion qui plaide, c'eſt la volonté qui prononce, c'eſt le cœur, à proprement parler, qui juge ſouverainement & ſans appel ; & voilà la véritable ſource des erreurs de ce tems, ſoit en fait de Religion, ſoit en fait de Morale ; quand on ne conſulte que l'amour propre, il n'y a que ce qui plaît, qui paroiſſe vrai.

Comme tout rit dans ce ſyſtême, tout ce qui le combat, eſt proſcrit : autoritez, raiſonnemens, réfléxions, tout cede à la prévention volontaire ; & la prévention eſt devenuë aujourd'hui, ce ſemble, ſi univerſelle dans toutes ſortes d'états, & de conditions, qu'on ne ſçait ſi le bon ſens étant devenu ſi rare, doit être regardé comme le ſens commun.

On peut dire que les illusions du cœur ſont aujourd'hui une maladie épidemique de l'eſprit, laquelle ne fut peut-être jamais ſi commune & ſi generale que dans ce ſiécle. Le grand nombre dans tous les états de la vie, dans tous les âges, dans toutes les conditions ne conſulte plus que le cœur; & toutes ſes déciſions ſont des oracles. L'âge le plus mûr n'eſt pas à l'abri de la contagion: il ſemble même que plus les paſſions vieilliſſent, plus elles ont d'empire ſur le cœur, & par le cœur ſur l'eſprit. Plus on a de genie, plus les illuſions du cœur ſont abſoluës, & opiniâtres; la ſuperiorité de genie ne ſert alors qu'à les autoriſer, & à les nourrir.

Les préjugés de la jeuneſſe nourris par la licence des

mœurs, & autoriſez par l'exemple, ont bien-tôt preſcrit contre la verité. Nul mal plus incurable que l'aveuglement volontaire; on a beau mettre la verité dans tout ſon jour: trop de lumiére fait mal aux yeux malades; quand l'opinion a pris naiſſance du cœur, elle regarde les lumiéres de l'eſprit comme étrangeres, & comme ſuſpectes; & de-là naît l'entêtement, l'obſtination, & l'opiniâtreté.

Il ne feroit pas difficile de découvrir le faux, de ſuſpendre ſon jugement, de ſe défier du moins d'une déliberation toûjours précipitée, quand il s'agit d'une détermination qui vient d'un fond, d'un principe ſuſpect, & d'une puiſſance aveugle, telle qu'eſt la volonté; mais quand c'eſt la volonté qui décide, on

s'égare, & on aime le ſentier qui nous a égaré.



Le cœur a ſes préventions auſſi-bien que l'eſprit; mais les préventions du cœur ſont toujours abſoluës, & opiniâtres; elles ſe reſſentent trop de l'orgüeil de leur ſource, pour jamais ceder. On peut dire que les préventions de l'eſprit ſeul, ne viennent que d'un nuage qui ne ſort pas de ſon fond, & ainſi il ne faut qu'un rayon du ſoleil pour le diſſiper, & lui faire voir clair, en lui faiſant appercevoir ce qui lui avoit fait prendre le change. Il n'en eſt pas de même des préventions du cœur: la ſource de l'erreur, & de l'entêtement, ſe trouve dans le cœur même; c'eſt l'amour propre, c'eſt l'inclination,

c'eſt la paſſion ſeule qui fait le choix, ſans autre déliberation que celle de l'amour propre. Les préventions du cœur en préoccupant l'eſprit, faſcinent la raiſon : & de-là, l'entêtement, en fait de Religion, & de Morale.

Qu'on rappelle ici le ſouvenir de toutes les héréſies qui ſe ſont répanduës dans l'Univers dès la naiſſance de l'Egliſe ; que chacun rappelle même la plûpart des erreurs où il a donné : ſoit dans les mœurs, ſoit dans la conduite de ſes propres affaires : nul qui ne découvre que c'eſt aux préventions, aux illuſions du cœur qu'il doit ſes bevûës, & ſes travers. Un peu plus de défiance de tout ce qui flatte l'amour propre, la cupidité, le penchant ; un peu moins de confiance en ſes propres lu-

miéres ; moins de précipitation dans le choix, plus de maturité dans le jugement, nous épargneroient bien des repentirs. Il est de la sagesse d'être en garde contre tout ce qui charme en éblouïssant ; c'est le propre des illusions du cœur de ne rien proposer à l'esprit qui ne lui plaise, qui ne l'enchante ; & la ruse, pour ainsi parler, c'est d'empêcher l'ombre de défiance, & de déliberation ; & voilà ce qui a fait dire, que l'esprit est d'ordinaire la duppe du cœur.

On convient que l'esprit peut donner dans l'erreur, & se tromper de bonne foi ; ses lumiéres sont naturellement trop bornées, pour être exempt de ce défaut ; mais pourvû que le cœur n'ait point de part au jugement, la maladie n'est pas

incurable. La reflexion, une nouvelle lumiére, une bonne raiſon peuvent aiſément faire appercevoir l'erreur, en découvrant le faux du préjugé. Mais quand c'eſt le cœur qui a eu part à la détermination, il a trop d'empire ſur l'eſprit, pour ne pas ſoûtenir ſon ouvrage : il en eſt de ces illuſions du cœur, comme de ces preſtiges qui ſont des illuſions par ſortilege. Ceux dont les yeux ne ſont pas faſcinés, ont beau ſe récrier contre la pitoyable crédulité populaire : on regarde en pitié ceux qui découvrent la faſcination; & telle eſt l'aveugle opiniâtreté des gens de parti, & de toutes les Sectes; on peut dire le même avec proportion, du déreglement dans les mœurs, & de tous les travers dans l'eſquels on donne étourdiment

durant la vie ; quand on s'eſt livré volontairement à un mauvais guide, on s'égare, & on aime ſon égarement. L'eſprit peut à la faveur de quelques lueurs de raiſon, avoir quelques legers ſoupçons ſur l'irregularité du parti qu'il a pris ; mais il ſe raſſure bien-tôt, quand c'eſt le cœur qui l'a déterminé, & que quelque paſſion l'autoriſe. Qu'on ſe recrie tant qu'on voudra contre une morale ſi incommode, & qui trouble la tranquille poſſeſſion des droits injuſtes de l'amour propre : ces reflexions ſont vrayes, elles ſont ſolides, elles ſont juſtes ; & nul qui du moins à ce dernier moment de la vie où l'on juge ſainement de toutes choſes, ne convienne qu'on penſe juſte & qu'on dit vrai.

Durant la vie, dès que la paſſion

ſion & l'amour propre regnent dans le cœur, la verité n'a plus que de foibles lueurs, qu'on traite ordinairement de petiteſſes d'eſprit, de vains préjugez de foibleſſe ; tout concourt à ſuivre l'erreur, & à la ſoûtenir effrontément ; alors les doutes, la crainte, les perplexitez, foibles reſtes d'une raiſon captive, s'éteignent, & une pitoyable ſécurité s'établit dans le cœur & dans l'eſprit.



Quoi de plus inſenſé, de plus extravagant, & qui dût davantage revolter l'eſprit, n'eût-il eu que la plus legere teinture de raiſon, que cette monſtrueuſe multiplicité de Dieux de toute eſpece qui a infatué l'eſprit des hommes de toute condition, de tout état, durant tant de ſié-

cles. La raiſon naturelle n'étoit pas éteinte ; il y avoit même des gens d'eſprit parmi les Payens ; pluſieurs ſe faiſoient honneur du nom de Philoſophe ; c'eſt à-dire , des gens habiles dans la recherche des cauſes naturelles , & dans la ſciences des beaux Arts ; cependant fut il jamais , & peut-il être une plus groſſiere , une plus inſigne & plus pitoyable folie que celle des Payens ; plus bêtes que les vils animaux à qui ils offroient de l'encens , peuvent - ils paſſer pour des hommes raiſonnables ? Les Egyptiens, peuples d'ailleurs ingénieux , adoroient des crocodiles , des chats , des oignons ; & à quel excès de ſuperſtitions , & d'imbécilité les Romains ce peuple ſi induſtrieux , ſi ſpirituel , on peut même ajoûter & dans le gouvernement ſi habi-

le, n'a-t-il pas porté l'idolâtrie, & le culte d'un tas monſtrueux de chimériques divinités : tous ces égaremens affreux, ſont l'ouvrage de l'empire du cœur ſur l'eſprit.

C'eſt le libertinage, c'eſt la corruption du cœur, qui ont enfanté l'idolâtrie, & qui l'ont ſoûtenuë, autoriſée aux dépens du bon ſens. Il n'eût pas été difficile de découvrir l'imbécilité, l'impieté, le ridicule même de ce chimérique fantome de Religion ; rien n'étoit plus aiſé que d'appercevoir, de ſentir le faux, le ridicule même d'une illuſion ſi pitoyable, ſi groſſiere ; mais le cœur corrompu avoit, pour ainſi dire, ſubjugué l'eſprit, & éteint toutes ſes lumiéres ; la raiſon captive avoit cedé ſa place à la paſſion ; & les paſſions n'ayant plus de frein, elles

n'eurent bien-tôt plus de bornes. Le débordement des mœurs eſt toûjours univerſel, quand chacun vit au gré de ſes déſirs.

Graces au Ciel, nous vivons dans un ſiécle trop ſpirituel, trop poli, pour que les illuſions du cœur ſoient ſi groſſiéres; à la verité elles ne ſont guéres moins générales, mais elles ſont, ſi j'oſe ainſi m'exprimer, plus civiliſées; auſſi communes dans tous les âges, dans toutes les conditions, & dans tous les états, elles ſe reſſentent par tout du goût, & de la délicateſſe de nôtre ſiécle; ce ne ſont plus de ces illuſions monſtrueuſes qui revoltent l'eſprit le plus épais, ou qui font rougir l'impiété même: ce ſont des erreurs la plûpart en fait de morale, inſpirées & autoriſées par l'amour propre, conformes à l'inclina-

tion, au naturel, enfantées toûjours par quelque passion, & singuliérement par la passion dominante; qui ne se présentent jamais à l'esprit sans lui plaire; ce sont des illusions, il est vrai, mais que le cœur autorise, que l'exemple accredite, & que l'esprit adopte sans défiance, parce qu'elles sont toûjours flateuses, & conformes à nos désirs.

Le sang froid si necessaire dans la délibération, ne se trouve guéres plus aujourd'hui dans le choix; l'imagination servilement livrée aux saillies du cœur, fixe sans déliberer le parti qu'on veut prendre. On épouse une opinion presque sans la connoître. Rien n'est plus décisif que l'amour propre; on persevere dans l'erreur tant que l'illusion subsiste, & elle

ſubſiſte tant qu'elle plaît. Il eſt rare qu'un eſprit naturellement orgueilleux, revienne de ſes préjugés, quand c'eſt une paſſion dominante qui les a fait naître. On ſe roidit opiniâtrement contre tous les remords, la crainte d'avoir pris un mauvaix parti, n'approche pas d'un tribunal, où il n'y a que la volonté qui ait droit de ſuffrage. Il n'y auroit gueres, ce ſemble, que certains revers humilians qui épuiſent toutes les reſſources, qui puiſſent faire appercevoir l'égarement; & combien de gens même, reſiſtent alors à la grace! le cœur humble, eſt toûjours docile; quoi qu'il en ſoit, le repentir vient toûjours trop tard, parce que la determination a été priſe trop tôt.

Qu'une ſage défiance de nos propres lumiéres, quand elles

naissent, pour ainsi dire, du cœur, feroit éviter de pitoyables égaremens en fait de Religion, & de Morale, & que d'infructueux regrets n'épargneroit-elle point à bien de gens que les illusions du cœur engagent par pur entêtement en de mauvais partis, & en bien de fâcheuses affaires! *Filii hominum usquequò gravi corde*, s'écrioit le Prophete; enfans des hommes jusques à quand serez-vous les duppes de votre propre cœur? jusques à quand vous laisserez-vous aveugler par la passion qui vous domine? *Ut quid diligitis vanitatem, & quaritis mendacium?* Quel avantage trouvez-vous à aimer l'erreur, & pourquoi prenez-vous plaisir à vous tromper vous-mêmes, en ne consultant, & ne suivant que vos désirs?



PARAGRAPHE II.

Des Illusions du Cœur dans les gens du monde.

L'ETAT des gens du monde distingué de l'état Ecclesiastique, & de l'état Religieux, se dit proprement de la condition des personnes Laïques, qui composent la societé civile, & politique, qu'on entend communément par le terme de Séculier, & qui vivent selon les usages du monde.

On n'a pas une assez juste idée, ce semble, de cet état, estimable d'ailleurs par bien des endroits, quand on se le represente comme une profession peu chrétienne, comme un état de vie licencieux, où regnent

gnent en liberté, la corruption des mœurs, la tolerance impie en fait de Religion, la mauvaiſe foi, & le libertinage. Le monde n'eſt pas generalement ſi corrompu. Il n'y a pas aujourd'hui ſeulement de l'eſprit, de l'habileté, de la politeſſe parmi les gens du monde, il y a de la probité, de la pieté, de la droiture. La Religion n'y a rien perdu de ſes droits; & graces au Seigneur, on trouve dans toutes les conditions, des gens qui ſçavent joindre un cœur & un eſprit Chrétien, avec toutes les bienſéances de la vie civile; on ne peut pas cependant diſſimuler que l'eſprit du monde ne prévale ordinairement à l'eſprit Chrétien, & que ſes maximes ne l'emportent ſur les loix de l'Evangile, quand c'eſt le cœur

qui prend le parti de celles-là, la concurrence eſt toûjours deſavantageuſe à celles-ci.

Le monde a toûjours été regardé comme un grand théâtre, où les hommes ſe joüent les uns les autres ; l'adreſſe & le déguiſement ſont aujourd'hui mieux ménagez, mais la droiture & la bonne foi y ſont-elles moins rares ? les dehors impoſent ; mais avoüons-le, la pieté y languit, la Religion y brille peu, tout s'y reduit preſque aujourd'hui, à vouloir paſſer pour honnête-homme.

Il ſemble qu'on n'a donné le nom de gens du monde aux Seculiers, que parce que leur condition n'eſt compoſée que de ſes partiſans, qui ne vivent que ſelon ſon eſprit & ſes maximes. A la verité on n'y meſure guéres ſes deſirs que par ſa cupidi-

té, & non par la raiſon ; & on ne ſçauroit diſconvenir que la corruption des mœurs n'y ſoit preſque univerſelles. La licence s'eſt répanduë dans toutes les conditions. Les paſſions aujourd'hui plus moderées, n'y font pas tant de bruit, mais elles n'y font pas moins de mal. On peut dire que le vice a ſçû l'art d'apprivoiſer l'eſprit, & de le raſſûrer contre les allarmes d'une conſcience timorée ; on laiſſe aux Dévots cette délicateſſe de conſcience, ces pieuſes frayeurs qui ont toûjours caracteriſé les gens de bien, & que les gens du monde regardent comme des preuves d'un petit genie ; tous ces déreglemens de mœurs ſi univerſels dans un ſiécle ſi poli d'ailleurs, & ſi habile, ſont les effets des illuſions du cœur. Nul homme de bon ſens qui

raiſonnant d'un ſens raſſis ne les condamme ; ſa conduite cependant les autoriſe. D'où vient cette pitoyable contrarieté entre les mœurs & la morale dans le même homme. C'eſt que quoique les lumiéres de l'eſprit ne ſoient pas éteintes, elles ſont bien affoiblies par les noires fumées que les paſſions excitent ; le cœur ayant aſſujetti la raiſon, rien ne ſe fait plus qu'au gré de ſes déſirs.

Les paſſions regnent impérieuſement aujourd'hui dans le monde ; & on peut dire qu'elles ſont le grand mobile de tous les projets. Tous les ſyſtêmes qu'on ſe fait, chacun dans ſa profeſſion, roulent & portent tous ſur l'interêt, l'ambition, le plaiſir, & la cupidité. Dès que le cœur a pris ſon parti, la Religion, la probité, la raiſon

même ne ſont plus conſultées ; il ſuffit que l'amour propre y applaudiſſe ; tout eſt ſageſſe, tout eſt bon ſens.

Les exemples ſi communs de tant de revers de fortune qui font tous les jours tant de malheureux, ne rendent pas les gens du monde plus circonſpects, plus aviſez, plus défiants, plus ſages, tant que les illuſions du cœur ſubſiſtent ; chacun croit d'être plus heureux dans ſon état, chacun eſpére d'être privilegié dans ſon choix : eſt-ce la Religion, la prudence, eſt-ce la raiſon même qui font naître cette opinion ? ſur quoi porte ce jugement ? hélas, elles n'ont point été conſultées, auſſi n'ont-elles point eu de part à la détermination ; c'eſt le cœur ſeul, c'eſt la paſſion, c'eſt la cupidité qui ont choiſi la fin & les

moyens, c'eſt ſur elles que porte tout le ſyſtême. Les illuſions du cœur l'ont formé, il ſe ſoûtient tant que les illuſions ſubſiſtent ? faut-il être ſurpris ſi de ſi vaines, de ſi fauſſes lueurs venant à s'éteindre, tout le ſyſtême ſe dément ; & voilà la ſource la plus ordinaire de la plûpart de ces triſtes révolutions de fortune dans les familles.

En vain ſe plaint-on de ſon ſort, en vain ſe récrie-t-on contre l'injuſtice, la malignité, contre l'infidelité du monde ; en vain ſe répand-on en plaintes contre la mauvaiſe foi, contre la jalouſie de ſes concurrents ! qu'on ſe récrie plûtôt contre la précipitation inconſiderée, avec quoi on a pris ſon parti : contre des préjugez ſéduiſans, dont il falloit ſe défier, & auſquels on

s'eſt livré en aveugle ; qu'on ſe récrie contre la paſſion dominante à laquelle on s'eſt laiſſé entraîner en eſclave ; en un mot, qu'on ſe récrie contre ſon propre cœur, dont on a été la duppe en donnant aveuglément dans ſes illuſions.

Rien ne peut mieux nous faire ſentir combien on doit être en garde contre les illuſions du cœur dans le monde, que de conſiderer de ſang froid le leurre ſéduiſant dont chaque paſſion ſe ſert en particulier, pour nous faire donner étourdiment dans l'illuſion.



L'interêt eſt aujourd'hui à proprement parler, la paſſion dominante dans le monde, du moins y eſt-elle la plus univerſelle ; une paſſion qui n'a point

quelque interêt pour objet, eſt une chimére ; & un cœur ſans cupidité, ſans paſſion, eſt encore plus rare ; le déſir de la gloire, l'amour des biens & des richeſſes, naiſſent avec nous.

L'interêt n'eſt pas ſeulement le vice du petit peuple, nulle condition qui n'en ſoit infectée ; il eſt moins déguiſé, il ſe montre plus groſſiérement chez les pauvres ; mais il n'eſt pas moins âpre, ni moins avide chez les gens aiſez. On péſe tout, on meſure tout aujourd'hui par l'interêt, & il n'eſt peut-être point de meſure moins juſte. Le cœur dont il eſt comme le fils aîné, lui donne un empire ſi abſolu ſur l'eſprit, que rien ne ſçauroit arrêter, ni émouſſer ſa pointe ; tout céde aujourd'hui à l'interêt. Cependant peu de paſſion plus

aveugle ; peu qui fascine l'esprit de plus de flateuses illusions ; peu aussi qui cause tant de repentirs.

A la verité la seduction est captieuse. La passion d'interêt ne presente rien qui n'éblouïsse, qui ne prenne ; & peu de gens qui n'y soient pris. Esperance prochaine d'une grande fortune ; succés jamais douteux; mesures efficaces contre tous les évenemens, tout concourt pour rendre l'illusion plus plausible, & moins suspecte ; tels sont les artifices imposans que cette impérieuse passion met en œuvre pour venir à ses fins. L'amour propre, l'ambition, toutes les passions applaudissent, & concourent à nourrir des désirs qu'elles adoptent ; on s'embarque sans peur sur une mer pleine d'écueils, fameuse en tem-

pêtes , & encore plus par les naufrages ; rien n'arrête tant l'illuſion en fait d'interêt aveugle , & enhardit. La cupidité ſert pour ainſi dire , de paſſeport , & de ſauve garde ; & par-là , combien peu de gens arrivent heureuſement au port.

Ce qui rend cette illuſion du cœur en fait d'interêt plus éblouïſſante , & plus efficace , c'eſt l'exemple de certaines fortunes ſubites , & ineſperées , qui par où on ne ſçait quels reſſorts cachez tirent certaines gens de la foule du peuple , & les font monter juſqu'à la condition des grands , & dont les richeſſes rapidement accumulées ſemblent faire oublier pour quelque tems , la médiocrité de leur premiere condition, & l'obſcurité de leur naiſſance. Mais outre que ces eſpeces de phé-

noménes ſont rares, & durent peu, l'illuſion qui eſt inſéparable de l'amour exceſſif des richeſſes, éboüit alors, il eſt vrai; mais rend-elle plus heureux ceux que ces phénomenes éblouiiſſent? en verité le monde & la fortune, à qui les connoît bien, ne valent pas tant d'empreſſement. Les fortunes élevées enyvrent la vanité des uns, & les abjectes revoltent la vanité des autres. Mais quoi de plus vain, & quoi de moins ſolide que tout ce qu'opere cette machine? beaucoup de mouvemens, encore plus de ſoins, & d'inquiétudes; eût-on le ſort de réüſſir: le ſuccès même n'eſt au fond qu'une illuſion, & c'eſt ainſi qu'on penſe toûjours à la fin de la vie.

Voit-on beaucoup de ces hautes fortunes qui vieilliſſent

long-temps dans les familles où elles ſont nées ? combien peu qui paſſent la ſeconde génération ? encore moins qui ſoûtiennent juſques-là tout l'éclat qui a ébloüi les gens ſimples. Combien de ces brillantes & ſubites fortunes, qui ſont ſemblables à des éclairs accompagnez du fracas du tonnerre ? tout s'éteint bien-tôt avec le bruit. Falloit-il faire tant de frais, & ſe donner tant de peines, pour donner au public une ſcene de ſi peu de durée ? ce ſont cependant ces fortunes artificielles, & paſſageres qui enchantent, & qui irrirent la cupidité ; mais qui ne ſont au fond que des illuſions qui ſéduiſent.

On ne parle point ici de cette avarice ſordide, qui eſt moins une paſſion qu'une maladie, & qui eſt plus une foibleſſe d'eſ-

prit, qu'une illuſion du cœur. Certainement quelle plus pitoyable folie, & quoi de plus riſible, que de voir un homme indigent au milieu de la plus grande abondance; & qui ne ſonge qu'à accumuler tréſors ſur tréſors, tandis qu'il ſe laiſſe preſque mourir de faim; l'inſatiable avidité des richeſſes, empêche les avares d'en joüir. L'illuſion dans cette maladie d'eſprit, c'eſt de déguiſer l'avarice ſous le nom d'œconomie, & de s'imaginer que c'eſt prudence de ſe refuſer même le neceſſaire, tandis qu'on pourroit joüir de toutes les commodités de la vie.

On ne prétend parler ici que de l'illuſion inſéparable de ce deſir immoderé d'acquerir, de cette paſſion avide, inſatiable & inquiéte qui ne conſulte que

ſon penchant, qui ne ſoûpire qu'après le gain, & qui ne ſuit que ſes propres lumiéres; paſſion tracaſſiére, ennemie de notre repos, & qui met toûjours en grand danger notre ſalut.

En effet, tout céde à l'interêt chez les gens d'affaires, & de commerce; les ſaints jours de Dimanche, & les plus grandes Fêtes de l'Egliſe ne ſont pas des jours privilegiés chez eux. Au contraire, on n'eſt ſouvent jamais plus occupé d'affaires temporelles, que dans ces ſaints jours. Ecritures, lettres de change, réponſes à ſes Commiſſionnaires, arrangement des comptes, longues ſéances dans un bureau, expeditions renvoyées ordinairement aux jours de Fêtes: voilà comme ſanctifient le plus ſouvent le ſaint jour du Dimanche la plûpart de

ceux que le deſir du gain dévore, & que la paſſion d'interêt domine ; la conſcience a beau ſe récrier : tout cede à l'illuſion.



A Dieu ne plaiſe qu'on veüille condamner ici ce ſoin, cette application, cette attention exacte à conſerver le bien acquis ; ni ce deſir moderé, & cette diligence induſtrieuſe à l'augmenter par des voyes juſtes ; & à faire valoir ſon commerce ſelon toutes les regles de la ſageſſe, & de l'équité. L'état, la condition, le devoir même demandent que les gens du monde ſoient appliqués à conſerver leurs biens, à faire valoir leurs talens, à mettre en œuvre toute leur induſtrie pour pouvoir vivre avec honneur ſe-

ce, ou que le ſuccès a répondu à la cupidité. Bon Dieu ! que de gains illicites, que de ſortes d'uſures, que d'injuſtices, que l'illuſion du cœur paillie, & canoniſe même en fait d'interêt ! adreſſe captieuſe, induſtrie maligne, cruauté barbare à vouloir profiter de la miſere d'autrui ; prêts à gros interêts ; profits uſuraires d'argent prêté ; interêts des interêts mêmes ; ſalaire des Ouvriers ou des Domeſtiques retenu trop longtems, conteſté, diminué, contre la bonne foi. Défaites ingénieuſes, raiſons frivoles, mais captieuſes, pour éluder le payement, ou du moins pour le differer aux dépens du créancier ; l'art de piller eſt inépuiſable. La conſcience, la Religion, la Morale ont beau ſe récrier : l'illuſion du cœur pare à

tout, juſtifie tout, & tranquiliſe. En effet, voit-on beaucoup de ces injuſtes poſſeſſeurs du bien d'autrui qui en ſoit allarmez, s'en trouve-t-il beaucoup qui reſtituent? le fruit, ce ſemble, de leurs induſtrieuſes rapines les enhardit, ſur tout ſi à l'abri d'une vaine & imaginaire reputation d'honnête homme, ils ne perdent rien de leur crédit par ces ſourdes injuſtices.

Tous les pirates ne ſont pas ſur la mer, ni tous les Filoux dans les foires; il n'y a que trop dans le commerce du monde, ſi j'oſe uſer de ce terme, des eſcrots de profeſſion déguiſez, qui ſe ſervent habilement de mauvaiſes voyes, pour profiter de l'ignorance & de la bonne foi des gens ſimples. Les Marchands qui ne vendent qu'en détail, ſont plus

exposez à ce trafic d'iniquité. On ne fait point de scrupule de surfaire les marchandises, sur tout aux simples, & aux étrangers. Pourvû qu'un homme de boutique soit un peu charlatan, & qu'il sçache imposer, il s'applaudit, il se fait un mérite d'avoir fait donner dans le paneau, ceux qui le croyant homme de bonne foi, ne se sont pas défiez de la fourberie; qui est plus duppe de l'illusion?

Avec quel art ne farde-t-on pas ce qui est vil, & de nulle valeur. Cet éclat artificiel, & passager, éblouït les ignorans; un prix excessif, autorise la supercherie; bien des gens y sont pris; il s'en faut beaucoup que la marchandise vaille ce qu'elle coûte; on achete bien cher le fard. Certainement la tromperie, la mauvaise foi, l'injusti-

ce ſont manifeſtes, elles ſont criantes, on s'applaudit cependant, parce que les illuſions du cœur ne rendent pas ſeulement aveugle en fait de morale, elles rendent encore ſourd à la voix de la conſcience ; & de là vient qu'il y a ſi peu de gens, qui eſclaves de l'avide paſſion d'interêt, ſe convertiſſent, & rendent le bien mal acquis.



On peut dire que la vie molle ſemble caracteriſer aujourd'hui dans le monde les gens aiſés. On y regarde cette application aux devoirs de ſon état, comme une vie roturiére. On laiſſe à l'Artiſan, & aux petits Bourgeois, une vie unie, des jours pleins des occupations ſérieuſes ; l'oiſiveté, les jours vuides, les vains amuſemens,

ſemblent donner je ne ſçai quel air de diſtinction & de nobleſſe ; & bien des gens ſans qualité s'imaginent que c'eſt ſe donner du relief, & faire perdre de vuë l'obſcurité de leur naiſſance, en menant une vie molle, & paſſant leurs jours dans une ſuperbe oiſiveté.

Les femmes ſur tout regardent cette vie oiſive, comme un titre de nobleſſe ; le ſoin de leur famille, & de leur domeſtique quelque indiſpenſable qu'il ſoit à une femme chrétienne, eſt regardé aujourd'hui comme incompatible avec ces grands airs que ſe donne une femme du monde ; elle croiroit s'avilir, & ſe mettre au niveau de ſes domeſtiques, ſi elle partageoit avec eux le ſoin de ſes enfans. Le tems qu'elle met

à s'ajuſter, à ſe parer, ne lui laiſſe pas le loiſir de faire ſa priere. Son cœur & par conſéquent ſon eſprit ne ſont occupés que du plan qu'elle s'eſt fait des vains amuſemens, des divertiſſemens qui doivent remplir ſa journée. Les aſſemblées des gens oiſifs, le jeu, les parties de plaiſir, les ſpectacles font toute ſon occupation, & ſervent à charmer les ennuis inſéparables de la vie molle. Mais cette femme toute mondaine qu'elle eſt, ignore-t-elle qu'elle eſt chrétienne? nullement, elle aſſiſte quelquefois au Salut, elle frequente les Sacremens, on la voit à la Meſſe; cependant une vie molle, fut-elle jamais une vie chrétienne? & une naiſſance moins obſcure, une terre titrées, quelques revenus de plus, diſpenſent-ils des devoirs eſſen-

ticls de Religion ? voilà l'effet des illusions.

Ce qu'il y a de plus surprenant dans cette vie d'oisiveté, c'est que la conscience soit muette ; les remords sont bannis de cette region des plaisirs, la joye y regne, on ne craint rien, on y est tranquille ; mais qui l'assure ? c'est l'illusion. Quand la passion domine le cœur, son premier effet est d'aveugler l'esprit, & de lui ôter le plus facile usage de ses lumieres. Une simple teinture de notre Religion, la moindre connoissance de la Morale de l'Evangile, suffiroient pour desiller les yeux de ces personnes mondaines, & leur faire appercevoir les tristes suites d'une vie si peu chrétienne ; mais quand le cœur s'est livré aux maximes du monde, il fascine bien-tôt l'esprit.

Quel

Quel mal y a-t-il, quand on eſt d'une naiſſance diſtinguée, quand on a du bien, quand on a un rang, quand on figure dans le monde; quel mal y a-t-il de paſſer ſes jours dans une douce oiſiveté, & de charmer les ennuis d'un trop long loiſir, par le jeu, par le bal, & par d'autres divertiſſemens honnêtes? tel eſt le langage des partiſans de la vie molle. Et quoi on ne voit point de mal à mener une vie que l'Evangile condamne, que Jeſus-Chriſt reprouve, & que tous les Saints ont regardée comme cette voye large, & commode qui conduit à la mort! & voilà ce que produit l'illuſion du cœur; & ce ſera cette même illuſion, qui fera que bien des gens ſe recrieront peut-être contre cette morale; on la regardera com-

me trop ſévere ; on en trouve de plus mitigée, il eſt vrai ; & comme dans cette diverſité d'opinions en fait de Morale, ce n'eſt guére que le cœur qu'on conſulte, la déciſion flatte trop l'amour propre, pour n'être pas applaudie ; tant que l'illuſion perſévere, tous les ſufrages ſe réüniſſent en faveur de la Morale mitigée, & la vie molle reſte en paiſible poſſeſſion de tous ſes droits.



On peut dire que ce qu'on appelle mode parmi les gens du beau monde, eſt un rafinement de l'eſprit, faſciné par les illuſions du cœur, qu'une ſotte vanité domine, & qu'un déſir inquiet de ſe diſtinguer ne ſçauroit laiſſer en repos. Nulle paſſion qui ſe jouë plus habile-

ment de la legereté du genie des femmes de ce siécle. Chaque année c'est changement de scene ; on diroit qu'elles joüent sans cesse la Comedie sur le théâtre du grand monde, où elles font autant de differens personnages, qu'elles changent d'habillemens.

Il faut que les femmes soient bien persuadées qu'elles manquent d'un mérite réel, puisqu'elles naissent, pour ainsi dire, avec un si grand attrait pour la parure, & que la plus grande partie de leur vie se passe à s'ajuster. Cependant comme rien n'est plus vain que ce tas d'ajustemens ; elles craignent avec raison, qu'un trop long usage ne fasse perdre dans le public tout l'agrément de la parure. On s'accoûtume à tout ce qui n'a qu'un éclat artificiel, &

après quelque tems, tout ce brillant s'efface ; mais la ſotte vanité ne s'éteint pas. Dès qu'une mode commence à vieillir, on a grand ſoin de lui en ſubſtituer une nouvelle. Toutes les paſſions ſont fécondes en expédiens, & la paſſion de briller plus que toute autre ; & de-là cette bizarre ſucceſſion de nouvelles modes, toutes plus extraordinaires, toutes plus vaines, & qui toutes démontrent viſiblement, combien on ſent qu'on a peu de vertu, & de véritable mérite, quand pour briller, pour primer dans le monde, on convient qu'on a beſoin d'un éclat, d'un relief étranger.



Parmi le peuple, l'orgueil n'eſt qu'une ſotte vanité qui ſe nourrit de ſon propre fonds, &

dont la ſphere eſt fort bornée. Mais parmi les gens de qualité, la vanité n'eſt pas ſeulement une trop bonne opinion de ſoi-même, c'eſt un orgueil préſomptueux, c'eſt une ambition, c'eſt une paſſion dereglée qu'on a pour la gloire, & pour la fortune, qui ne ſe nourrit que de chimeriques projets, que de faſtueuſes prééminences. Nul le borne à ſes deſirs; & nul de ſes deſirs qui ne ſoit en même tems ſon ſupplice. Un homme ambitieux ne croit pas être à ſa place, tant qu'il ſe voit au niveau de ſes égaux; il ne voit qu'avec chagrin ceux qui ſont au deſſus de lui, & il eſt inquiet, tant qu'il voit qu'il peut monter plus haut, ou qu'il peut faire une plus grande fortune; l'obſcurité de ſon nom l'importune; le bruit que font les autres

dans le monde l'étourdit, & leur éclat lui fait mal aux yeux. Comme rien ne peut raſſaſier ſon ambition, ne pouvant pas briller, il court après ſon ombre; nulle paſſion plus turbulente, qui bouleverſe tout, & qui ſert de ſupplice à ceux mêmes qui en ſont tourmentez. Et voilà l'effet ordinaire des illuſions d'un cœur rempli d'orgueil, & d'un eſprit que ces mêmes illuſions ne repaiſſent plus que de chimeres.

Rien n'eſt plus ennemi de notre repos, on peut même dire, & de nos véritables interêts, que l'ambition qu'on a de ſurpaſſer les autres en mérite, & en gloire. On court toute la vie après du vent, & on ne ſe repaît que de vains phantomes. Les illuſions du cœur n'ont point d'autre objet, & elles ne

produiſent point d'autre fruit. Qu'eſt-ce qu'a de ſolide un grand nom, qui ſouvent ne porte ſur rien; une dignité ſans mérite; une haute place, qui ne ſert quelque fois qu'à faire voir de plus loin des défauts qui décrient, & qui dans un rang inferieur, & moins élevé, n'auroient pas parû? quelle autre gloire retirent de leurs immenſes travaux, ceux qu'une fortune éblouïſſante a ſi fort élevez ſur leurs égaux, ſi ce n'eſt de faire plus de bruit en tombant de plus haut?

Peu de perſonnes de diſtinction qui n'écoutent avec complaiſance un compliment flateur, plein de loüanges exceſſives, que le faiſeur ſçait parfaitement être fauſſes, & que celui à qui on les donne, ſent bien ne pas mériter. Cependant on s'en

repaît, & en ces occaſions, on n'eſt pas fâché que l'Orateur mente. Peu de Grand Seigneur qui ne ſoit bien-aiſe de ſe voir métamorphoſé en héros dans une Epître dédicatoire. Il eſt vrai que l'Auteur y cherche plus ſa gloire que celle de ſon héros; auſſi ſe met-il peu en peine, ſi le portrait eſt d'après nature; il ſuffit que la vanité de l'un & de l'autre ſoit ſatisfaite; l'illuſion ne demande jamais le vrai. Il faut avoüer que les paſſions ſe joüent bien du cœur, & de l'eſprit des hommes, & ce qu'il y a de plus pitoyable, c'eſt que c'eſt toujours à nos dépens.

De combien de ſoins, & de chagrins ne ſe délivreroit-on point? combien de déboires amers, & d'inquiétudes mortelles ne s'épargneroit-on pas,

ſi à la faveur des lumiéres de la raiſon, & d'un peu de bon ſens, on vouloit ſe détromper ſur tous ces chimeriques projets d'ambition, de gloire, & de fortune; & que les yeux deſſillés, on apperçût le preſtige, & le faux des illuſions d'un cœur que la paſſion a ſubjugué? Les heureux ne ſeroient pas ſi rares dans le ſiécle, ſi chacun ſçavoit moderer ſes deſirs & ſon ambition, & ſe borner dans ſon état, & ſelon ſa condition; & qu'on ne voulût pas plus de place qu'on n'en peut occuper.

A Dieu ne plaiſe qu'on veüille condamner ici cette noble ambition qui fait le caractere des Héros; qui naît, ce ſemble, avec les Grands, & qui eſt le partage des grandes ames. Ce n'eſt point une paſſion aveugle, turbulente, & étourdie

qui bouleverſe tout ; c'eſt une noble, & loüable émulation, qui fait arriver aux honneurs par le chemin de la vertu, ennemie de cette baſſe jalouſie, & de cette ſotte vanité qui ne ſont jamais les défauts des grands hommes. La véritable grandeur d'ame, eſt une élevation de connoiſſance, dans l'eſprit, & de nobleſſe de ſentimens dans le cœur, qui font que l'on ſe porte aux grandes choſes ſuivant les regles de la raiſon, ſans que l'orgueil, & la préſomption ſoient les mobiles de l'entrepriſe. Les illuſions du cœur n'ont point de part à cette belle paſſion ; c'eſt proprement ce qu'on appelle magnanimité qui ſe trouve & dans les plus grands Saints, & dans les plus grands Princes.

L'ambition contre laquelle

on s'eſt recrié, c'eſt cette paſſion déreglée qu'on a pour la gloire qu'on ne mérite point; c'eſt ce deſir ardent de ſurpaſſer les autres ſans qu'on en ait ni les belles qualitez, ni le mérite; c'eſt l'effet vicieux d'une ſotte vanité qui fait tourner la tête, & qui après avoir fait morfondre un homme vain, qui court après de la fumée & du vent, en fait un objet de riſée.





PARAGRAPHE III.

Des Illusions du Cœur qui peuvent se trouver dans les personnes qui font profession de piété, & dans les personnes Religieuses.

S'IL y a un état de vie dans le monde, où l'on dût être, ce semble, à l'abri des illusions du cœur, c'est certainement celui des personnes dévotes. La profession éclatante qu'elles font de suivre les conseils les plus parfaits de Jesus-Christ, & de ne vivre que selon les plus pures maximes de l'Evangile, doit les garentir de la contagion qui infecte le cœur & l'esprit de tous ceux qui vivent selon l'esprit du monde. La guer-

re continuelle que ces ames privilégiées ſont obligées de faire à leurs paſſions, leur fait goûter les douceurs d'une paix que le monde ne connoît pas. Eclairées par les lumiéres de l'Eſprit Saint, elles n'ont garde de donner dans de faux jours; une piété ſolide & ſans fard, une dévotion pure, & ſincere eſt toujours en garde contre les illuſions du cœur; le charme & l'enchantement n'approchent pas du Sanctuaire; elles connoiſſent trop bien la malignité & les ſupercheries du cœur humain, pour ne s'en pas défier; & leur intention de plaire à Dieu eſt trop pure, pour ſe laiſſer éblouïr par le faux éclat de la vaine gloire. Tel eſt le caractere de la vraye dévotion. Il ſeroit à ſouhaiter que toutes les perſonnes qui font profeſ-

ſion de piété, fuſſent de ce caractere.

Choſe étrange ! cet état même n'eſt pas exempt des illuſions du cœur ; cependant on s'en défie moins, & de-là vient qu'elles y regnent tranquillement, & qu'elles canoniſent ceux qu'elles maſquent.

Quelque ſéduiſante que ſoit une vie libertine, & licencieuſe ; quelque progrès que faſſe tous les jours dans le monde la corruption des mœurs, quelque contagieux, qu'en ſoit le mauvais exemple, la piété chrétienne n'y perd jamais rien de ſa pureté, de ſon éclat, ni de ſes droits. Que le monde par ſes preſtiges, & par ſes charmes, infatuë l'eſprit foible de bien des gens, & corrompe le cœur par le poiſon de ſes pernicieuſes maximes ; tout le monde ne

se laisse pas entraîner au torrent ; la Morale de l'Evangile subsistera toûjours dans toute sa vigueur ; la raison ne s'éteint point ; & le bon sens sera de tous les siécles.

Qu'un tas de jeunes étourdis donnent impudemment dans un libertinage de mœurs ; que des femmes mondaines, ambitionnent de primer par une outrée mondanité, & se fassent un pitoyable honneur de n'ètre pas dévotes, laissant dans le doute si elles sont mêmes chrêtiennes. Que des gens même de quelque nom, & qui figurent dans le monde, n'ayent qu'une teinture, qu'une surface de Religion, & regardent la dévotion comme la Religion du petit peuple ; tous ces pernicieux exemples aujourd'hui si multipliez, & qui font

gémir tous les gens de bien, n'empêchent pas que la véritable dévotion ne ſe trouve, ne fleuriſſe même dans ce ſiécle. Dieu y a de fidéles ſerviteurs; il y a de la vraye, & de la ſolide piété dans tous les états; il y a de la droiture, de la probité, il y a de la Religion dans toutes les conditions; il y a, graces au Seigneur, de véritables dévots dans ce ſiécle; mais toutes les perſonnes qui en font profeſſion, ne ſont pas à l'abri des illuſions, qui font prendre le change à bien des gens. On ſe défie peu de ce qui plaît, de ce qui flatte l'amour propre. On ſe perſuade aiſément qu'on eſt dévot, quand on en a la réputation. Dans cette flateuſe opinion, on s'étudie à en avoir les dehors, ſans ſe mettre en peine d'en avoir les vertus; ſans quoi

quoi cependant ce qu'on appelle dévotion, n'eſt qu'une pitoyable hypocriſie.

❖❖❖

Pour peu qu'on ait de Religion, on ſent que la dévotion eſt une qualité reſpectable, & qui fait honneur. Le ſeul bon ſens autoriſe cette idée ; & ceux mêmes qui ne ſont pas dévots, ſont contraints de rendre intérieurement cette juſtice à la vraye piété ; c'eſt un tribut que perſonne ne lui refuſe. Mais on peut dire, qu'il n'eſt peut-être rien, où il ſoit plus aiſé de donner dans les illuſions du cœur, qu'en fait de dévotion, bien des gens s'y méprennent, & nulle entrepriſe peut-être, où l'eſprit ſoit plus aiſément la duppe du cœur.

On veut avoir l'honneur, &

les priviléges qui accompagnent la dévotion, ſans en avoir le fond. Pourvû qu'on en aye les dehors, qui impoſent au public, & la réputation qui flatte; on ſe met peu en peine d'en avoir le mérite & l'eſprit. Une dévotion humble, reguliére & mortifiée gêne trop l'amour propre, pour être du goût de ces dévots ſenſuels, & artificiels. Toute dévotion d'après l'Evangile, c'eſt-à-dire, pure, ſolide, intérieure, paſſe chez eux pour une dévotion outrée, auſtére, & farouche. L'amour propre par le moyen des illuſions du cœur, fait un ſyſtême de dévotion commode, qui n'a rien de gênant, qui concilie les paſſions avec la Morale de l'Evangile; & c'eſt ce faux ſyſtême que tant des gens adoptent, & qui trouve aujourd'hui par-

mi les dévots tant de partiſans.

En effet la dévotion aiſée eſt aujourd'hui la plus à la mode, ſur tout chez les femmes, & chez les perſonnes de quelque diſtinction ; chez les uns, c'eſt une dévotion de bien-ſéance, & de raiſon ; chez les autres, c'eſt une dévotion d'humeur, & de naturel. Pour peu qu'on ait d'éducation, & de bon ſens, on a en horreur tous ces vices groſſiers, ce déreglement dans les mœurs, qui décrient, un revers de fortune, une mort imprévûë d'un parent, d'un ami, un dégoût même du monde, ſont de ces occaſions ſalutaires que le Ciel ménage pour le ſalut ; heureux ceux qui ſçavent les mettre à profit, pour ſe déſabuſer du monde, & pour prendre le parti de la dévotion. Pluſieurs ſont aſſez ſages pour

prendre ce parti ; mais en devenant dévots, tous ne font pas un divorce absolu avec le monde ; si on n'en suit pas toutes les maximes, on croit pouvoir en justifier plusieurs. On convient qu'il y a un monde reprouvé, dont les mœurs sont généralement décriées ; mais il y a un monde plus reservé, & plus poli, qui ne déroge point à la dévotion. Sur ce principe que l'amour propre fait valoir, & que ses illusions autorisent ; on devient dévot, sans cesser d'être mondain.

On prend le parti de la dévotion, mais d'une dévotion commode ; qui sçait l'art d'accorder toutes les douceurs de la vie avec les rigueurs salutaires de la Morale de l'Evangile ; & sur le spécieux pretexte qu'une dévotion austere fait tort à

la vertu,& rebute ; l'amour propre apprend le ſecret de l'humaniſer, en la dépoüillant de cette délicateſſe de conſcience qui naît avec la véritable dévotion de ces innocentes rigueurs dont elle ſe nourrit, & de cent petits ſacrifices qui l'accompagnent ; ſecret inconnu à tous les Saints ; & ſi contraire à l'eſprit de l'Evangile. Ce ſecret cependant à la faveur des illuſions du cœur, a fait fortune dans le monde. Quel nombre de dévots de ce caractere dans toutes les conditions, & dans tous les états ?

Pourvû qu'on ſçache un peu parler de Dieu d'un ton doucereux & enthouſiaſmé ; pourvû qu'on ait reguliérement quelques pratiques de dévotion, & qu'un air dévotieux ſerve de décoration à la perſon-

ne ; la reputation de dévot eſt bien-tôt établie. Mais ſi la perſonne dévote par tous les ſuffrages, a cependant les paſſions encore auſſi vives, & quelque fois même plus, que ceux qui ne ſont pas dévots ; ſenſible juſqu'à la délicateſſe ſur le point d'honneur, la moindre impoliteſſe la bleſſe ; ſi elle ne ſe refuſe aucune des douceurs de la vie ; momerie en fait de dévotion, pure hypocriſie.

Les femmes ſur tout excellent dans ce qu'on appelle dévotion aiſée. Leur délicateſſe s'éfarouche au ſeul nom de mortification ; le ſacrifice de quelques ſuperfluitez en fait de luxe ; quelques actes de Religion aſſez ſuperficiels ; des entretiens ſouvent trop fréquens & ordinairement aſſez inutiles avec un Directeur, quelques

apparitions moins rares à l'Eglise, & semblables montres de dévotions, font souvent tout le fond & le mérite de celle des dévotes de ce caractere. L'illusion est visible ; car les seuls dehors de dévotion peuvent imposer au public, ils peuvent même tranquiliser, amuser, & contenter une vertu superficielle ; mais nulle véritable dévotion qui ne soit intérieure, & par conséquent humble, mortifiée, constante, pure, & sans fard,

La véritable dévotion, c'est un amour de Dieu genereux par dessus toutes choses, dont le cœur embrasé, n'a d'autre désir que celui de lui plaire, prêt & déterminé efficacement, à lui sacrifier tout ce qui lui déplaît. De-là ce divorce universel avec les flatueuses maximes

d'un monde que Jeſus-Chriſt a reprouvé; de-là nulle autre regle de conduite, que la pure Morale de l'Evangile; de-là ce ſacrifice continuel de ſon amour propre, & une victoire complete ſur ſes paſſions. Toute autre idée de la dévotion eſt fauſſe; le portrait peut être plus ou moins reſſemblant, mais l'original ne ſe trouve que dans la Morale & la Doctrine de Jeſus-Chriſt. Quelle erreur, on peut même dire, quelle imbécilité de vouloir reformer cette Morale!

On prétend être dévot ſans ſe broüiller avec l'amour propre. On ne refuſe rien à ſes ſens de tout ce qu'on ne croit pas fort criminel. On veut être dévot, ſans ceſſer d'être ſenſuel; joyes mondaines, jeux, ſpectacles profanes, divertiſſemens

peu

peu chrétiens ; tout cela trouve place avec la dévotion moins farouche aujourd'hui, & plus apprivoiſée : & depuis quand l'Eſprit de Jeſus Chriſt s'eſt-il reconcilié, pour ainſi dire, avec l'eſprit du monde ?



A l'abri d'une Meſſe entenduë tous les jours, ſouvent même peu religieuſement, & de quelques priéres, faites ou plûtôt recitées le plus ſouvent par habitude, on s'imagine que le titre de dévot eſt hors d'atteinte, on ſe croit tout permis. Soins exceſſifs de ſes propres commoditez ; rafinement de délicateſſe dans ſes repas ; propreté outrée juſqu'au luxe dans ſes ajuſtemens ; magnificence même peu proportionnée à la condition ; attachement opiniâtre à

ſon propre ſens ; intraitable quand il s'agit de ſes interêts ; ſourdement orgueilleux, ordinairement de mauvaiſe humeur dans ſon domeſtique : mais parce qu'on ne donne point dans la galanterie, qu'on ne va pas au bal, & qu'on fait quelques legeres bonnes œuvres, on allie la plûpart de ces défauts groſſiers avec la dévotion ; & à la faveur de l'illuſion, on vit dans une molle ſécurité, & l'on eſt tranquille. Quel contraſte affreux, bon Dieu ! ne feroit pas dans un même tableau cette dévotion, ſi commode, ſi aiſée, avec la vraye piété, ſi humble, ſi affable, ſi ennemie des paſſions, auſteres même, telle qu'elle eſt dépeinte dans l'Evangile ! N'importe, les illuſions du cœur donnent une attitude, & un coloris à

tout ce qu'elles représentent, qui charment, qui enchantent & qui ajustent tout.

Ce qu'il y a de plus surprenant en tout ceci, c'est que des dévots, & des dévotes de ce caractere, trouvent des Docteurs, & des Directeurs assez complaisans pour les rassurer contre les craintes salutaires d'une conscience de tems en tems justement allarmée, & pour les autoriser dans le relâchement, à la faveur d'une benigne interprétation de la sainte severité de la Morale de l'Evangile, les illusions du cœur dans leur tribunal, gagnent ordinairement leur procés; & la décision est presque toujours en faveur de la dévotion aisée.

Depuis qu'il a plû de donner le nom de divertissemens honnêtes à toutes ces joyes mon-

daines, à tous ces frivoles amusemens, à ces parties reglées de jeu, à ces plaiſirs qu'on appelle innocens, & qui ſont ſi fort du goût de quelque paſſion; en nourriſſant délicieuſement l'amour propre, en un mot, à tous les divertiſſemens qui ne ſont pas groſſiérement criminels, on ne trouve que trop de ces Directeurs indulgens, & commodes, pour ne pas dire relâchés, qui autoriſent tout ce qui flatte l'amour propre.

Quand l'illuſion ébloüit le Prophéte, ſes oracles ſont pour le moins ſuſpects. Qu'il eſt à craindre qu'à force de décharner la véritable dévotion de ſes douces auſtéritez, de ſa rigidité, & de ſa délicateſſe de conſcience, on en faſſe un ſquelette, qui paré des ajuſtemens d'une vie molle, & aiſée, ne de-

vienne une dévotion maſquée, toute mondaine, ſenſuelle même, & par conſéquent une fauſſe dévotion. Et telle eſt en effet la dévotion qui eſt le plus à la mode aujourd'hui, ſur tout chez ce qu'on appelle les honnêtes gens. Dévotion vaine & frivole, qui voulant accommoder Dieu avec le monde, donne à Dieu quelques exercices d'un culte exterieur, & laiſſe vivre au-dedans les déſirs & les affections du ſiécle.

On convient que bien des gens qui font profeſſion de piété, ne ſe reconnoîtront pas dans le portrait qu'on vient de faire. Ces alliages des maximes du monde, & de ſenſualité avec la Morale de Jeſus-Chriſt, eſt trop monſtrueux, pour ne pas révolter le grand nombre. Pour peu qu'on ait de bon ſens, &

de Religion, on a en horreur toutes ces irréligieuses momeries. Bien des gens servent Dieu de bonne foi, & condamnent cette alternative comique de mondanité & de dévotion, de vains plaisirs, & de pratiques religieuses; mais si elles n'ont pas soin de mortifier leurs sens, leur volonté, & leurs passions, leur dévotion doit leur être suspecte; l'illusion est d'autant plus maligne, qu'on s'en défie moins.



L'état Religieux n'éloigne pas seulement des dangers du salut, il est encore l'école de la perfection. Que de secours, que de moyens pour arriver en peu de tems à une sainteté éminente! détachement généreux de tous les biens de la terre,

dont ils connoiſſent le vuide & le néant ; divorce éternel avec les vanitez du ſiécle, & les plaiſirs empoiſonnez d'un monde enchanteur, qui ne ſçait faire que des malheureux & des eſclaves. Ajoûtez à tous ces priviléges de la profeſſion Religieuſe les vertus qui en ſont l'ornement. Auſterité de vie ; ſacrifice de la propre volonté ; union avec Dieu peu interrompuë ; exercices de piété continuels : doit-on être ſurpris ſi Dieu répand ſi abondamment dans les ames religieuſes, ces douceurs ſpirituelles qui ſont des avant-goûts de la félicité des Bienheureux.

Il n'eſt pas ſurprenant qu'on ait vû dès la naiſſance de l'Egliſe, cette nation d'Elûs, ſe multiplier ſi prodigieuſement dans le monde chrétien ; &

donner au Ciel autant de Saints, que tous ces Monaſteres ſi nombreux avoient preſque d'éleves.

Graces au Seigneur, le nombre des ſiécles n'a point affoibli ces ſaintes colonies de vrais Prédeſtinez. L'état Religieux preſque de même âge que l'Egliſe, n'a point vieilli, la ferveur y regne, & la vertu y brille avec plus d'éclat que jamais dans tous ces Ordres Religieux, qui par la ſainteté de leur Inſtitut, par leur édifiante regularité, par l'auſtérité de leur vie; par leur inſigne piété, autant que par leur ſçavoir, & par leur zéle, font un ſi grand honneur à la Religion, & ſont un des plus beaux ornemens de l'Egliſe.

Cependant quoique la ſainteté de l'état Religieux, le

mette à l'abri des illuſions du cœur ; ceux qui vivent dans cet état doivent ſe défier des artifices, & de la ſéduction de l'amour propre ; cette indomptable paſſion n'épargne pas même le Sanctuaire ; & elle ne meurt jamais avant nous.



On auroit tort de mettre au nombre des illuſions du cœur, la ſotte & ridicule ambition qui fait briguer les Supérioritez dans les familles Religieuſes. Outre qu'il eſt rare qu'une vanité ſi déplacée ſe trouve dans des Communautez, qui ſelon l'eſprit de leur Inſtitut, doivent être comme l'aſile de l'humilité ; cette ambition ſous un froc, tient plus d'une imbécillité d'eſprit, & d'une enflure du cœur, que d'une ſimple illuſion paſſa-

gere. En effet quelle preuve plus viſible d'un petit génie, & d'un ſujet encore plus petit, que de mandier des ſuffrages qu'on ne doit donner qu'au mérite; & que la brigue démontre qu'on n'a pas. Quand on n'a qu'une enflure de cœur, pour remplir une grande place, on y laiſſe bien-tôt un grand vuide; il faut avoüer que l'orgüeil ne paroît nulle part une paſſion plus mépriſable, que dans un Religieux ambitieux.

Il eſt vrai qu'on tâche de ſuppléer au manque de mérite par bien des artifices; on fait joüer bien des reſſorts. Si les ſentiers en plaine ſont trop à découvert, on va par bien des ſoûterrains. Brigues, cabales, ſufrages mandiez, ſollicitations de parti, promeſſes tentantes; tout eſt mis en œuvre pour ar-

river à ſes fins ; & quelle eſt la fin de tout ce manége ? bien des chagrins durant la vie ; & que de cuiſans regrets à l'heure de la mort ?

On convient que toute cette ambition, & ces indignes manœuvres font pitié ; & qu'elles ne ſeroient nulle part plus odieuſes, plus pitoyables, que ſi elles ſe trouvoient dans cette portion du troupeau de Jeſus-Chriſt, où l'on ne doit ambitionner que les derniéres places, & où le mérite tire tout ſon éclat de l'humilité. C'eſt auſſi cette vertu qui y caractériſe tous les grands hommes ; ſans elle les plus beaux génies ne ſont pour parler ainſi, que des feux follets. On a certainement bien peu de vertu, & encore moins de mérite, quand on ne peut devoir qu'à la brigue, une diſ-

tinction, une préference si frivole ; l'illusion dans ce cas, est plus dans l'esprit & dans la volonté de ceux qui donnent leurs suffrages, que dans celui qui les a mandiez pour être élû.

Combien de grands hommes dans les Communautez Religieuses qui n'ont jamais pû se resoudre à accepter la moindre Superiorité ? Ce refus si édifiant, les rendoit encore plus dignes de ces premiéres places ; au lieu que ceux qui les briguent, prouvent évidemment par leurs intrigues, combien ils sont indignes de ces premiers rangs. Non, ce n'est point là proprement l'effet d'une simple illusion du cœur ; elle a toujours quelque chose d'éblouïissant ; ce ne peut être que l'effet de la sotte ambition, d'un génie extrêmement bor-

né; d'une imbécillité d'esprit qui approche de la folie. *Rien n'est plus honteux*, dit Salvien, *que d'être sans mérite dans un haut rang ; & qu'est-ce qu'une dignité dans une personne indigne, sinon un habit précieux dans la bouë, ou sur le corps d'un gueux.*



Les illusions du cœur dans l'état Religieux, sont plus à craindre dans les sujets qui ont d'ailleurs quelque mérite, & qui passent pour avoir de la vertu. A l'abri de la réputation leur amour propre peut faire joüer bien des ressorts, & mettre en œuvre tous ses artifices pour arriver à ses fins. Des mœurs irréprochables, une conduite d'ailleurs assez reguliére ; un naturel doux & pliant ; une humeur aisée &

complaiſante ; une modeſtie de naturel, des maniéres honnêtes, & obligeantes ; tout cela donne un certain mérite qui n'eſt pas inconnu au ſujet ; & à moins que la vertu ne ſoit bien épurée, & qu'on ne ſoit ſans ceſſe en garde contre les illuſions du cœur, toutes ces belles qualitez un peu trop naturelles, peuvent ſervir de piége.

A l'égard des Religieux viſiblement imparfaits : les illuſions du cœur ſont toujours trop groſſiéres, pour éblouïr dans les autres ; ce ſont des illuſions fines, délicates qui ſe parent toûjours d'un motif ſpécieux qui éblouït ; & comme les perſonnes de ce caractere, ont d'ordinaire aſſez bonne opinion d'elles-mêmes, elles ſe défient peu de leurs ſentimens,

& encore moins des ruſes de leur amour propre, & de ſes illuſions.

Le motif ſpécieux de la gloire de Dieu, ſert ſouvent de prétexte pour étayer la notre; la vûë du bien public n'exclut guére l'interêt particulier. On ſe flatte de chercher Dieu; & on ſe trouve toujours ſoi-même. Toutes ces dévotieuſes idées ſervent d'ordinaire par l'artifice des illuſions du cœur, à autoriſer les ſupercheries de l'amour propre; nulle part où cette artificieuſe paſſion ſçache mieux maſquer pour venir à ſes fins, que dans cet état!

L'indifference pour toutes ſortes d'emplois, & de lieux, doit caractériſer en partie, toutes les perſonnes Religieuſes; l'abnégation de ſoi-même, & le renoncement à ſa propre vo-

lonté, ſont des titres primordiaux, pour parler ainſi, & des droits inaliénables de leur profeſſion ; un des effets cependant des plus ordinaires des illuſions du cœur dans ces perſonnes imparfaites qu'un air dévot, & un extérieur composé canoniſent, c'eſt de leur perſuader qu'elles font toujours ce que Dieu veut, quand elles font en tout ce qui leur plaît.

Sur ce faux principe ſi contraire à la perfection Religieuſe, elles font gayement leur chemin ; & par des voyes ſourdes, par des ſoûterrains, par des routes ſecrettes inconnuës à quiconque n'a pas les illuſions pour guide, elles arrivent toujours ſûrement à leurs fins.

A-t-on décidé dans le tribunal de l'amour propre, qu'un emploi leur convient, qu'un poſte

poſte eſt de leur bienſéance ; on fait ſon plan. La vûë de ſes interêts particuliers , ſes propres commoditez , l'honneur attaché à l'emploi ; le ſéjour de ſes amis , & de ſes proches ; tout ce qui convient à l'amour propre , par les preſtiges des illuſions du cœur , tient lieu de la voye de Dieu. Le crédit de ſes patrons à qui ont fait confidence de ſes déſirs , tient lieu de brigue. Vient-on à bout de ce qu'on ſouhaite : on colore ſa propre volonté du beau nom d'obéïſſance ; on déclare d'un ton modeſte , combien on ſe croit propre pour remplir une place avec dignité , & pour faire avec ſuccès un emploi pour lequel on croit avoir quelque talent ; mais toujours à l'excluſion de tout autre emploi , qui n'étant pas de leur goût , parce

qu'il n'eſt pas de leur choix, ne ſçauroit leur convenir ; & ce qui indigne davantage, c'eſt que ces mêmes perſonnes, avec cent proteſtations de ne vouloir faire en toutes choſes que la pure volonté de Dieu, elles ne font en tout que la leur. Elles ont beau s'entortiller dans des raiſonnemens, & des ſophiſmes captieux de l'amour propre ; ce n'eſt pas l'Eſprit Saint qu'elles conſultent, c'eſt toujours leur propre cœur ; tout ce qui en ſort, eſt oracle ; & ce n'eſt que par les ſentiers détournez que les illuſions du cœur leur découvrent, qu'elles arrivent toujours à leurs fins.

Ce ne ſont point ici de ces tumultueuſes brigues de parti, ni de ces ſollicitations importunes, & à viſage découvert,

les artifices de l'illuſion ſeroient trop viſibles ; ce ſont des ſollicitations d'une inſinuation muette, & dévote, parce que le ſpécieux prétexte de la gloire de Dieu, en eſt toujours le prétendu motif. L'empreſſement n'en eſt pas moins vif, pour être plus modeſte ; il en eſt par-là même plus efficace, pour que tout réüſſiſſe à ſon gré.

En bonne foi qu'eſt-ce qu'illuſion, ſi toutes ces manœuvres déguiſées adroitement ſous le maſque de ſpiritualité, n'en ſont pas une des mieux marquées ? cependant on manœuvre ſi bien, que ſans allarmer ſa conſcience, on vient à bout de ne faire en toutes choſes que ſa propre volonté, ſans perdre la réputation de dévot. Réüſſit on dans cet emploi de choix, on

s'applaudit des ſuccès qu'on croit avoir dans la place qu'on s'eſt procurée ; mais ſi ces prétendus ſuccès ne ſont que les fruits de vôtre induſtrie, dans un emploi que Dieu ne vous avoit pas deſtiné : ces ſuccès ſeront ils devant lui d'un grand mérite ? *In jejuniis veſtris invenitur voluntas veſtra.* Un Officier peut réüſſir en faiſant toute autre choſe, que ce que ſon Maître ſouhaite ; mais le Maître lui en ſçaura-t-il gré ! Bon Dieu, qu'il eſt à craindre pour ces perſonnes Religieuſes, qui ſe défiant peu des illuſions de leur amour propre, n'auront fait que leur propre volonté durant leur vie, que quand l'illuſion, à la mort, ſera diſſipée, elles ne trouvent qu'il y aura bien à décompter.



Comme l'amour propre eſt la ſource féconde, & naturelle de la plûpart des illuſions du cœur; on peut dire que les plus ordinaires, ce ſemble, dans l'état Religieux, ont la plûpart pour objet les douceurs, & les petites commoditez de la vie.

Les Societez Religieuſes les plus mitigiées ont leurs auſtéritez; nulle vie reguliére, qui ne ſoit une continuelle mortification des ſens, & qui ne gêne l'amour propre. On n'embraſſe pas la vie Religieuſe pour vivre délicieuſement; & l'on peut dire qu'à proprement parler, nul emploi, nul mérite perſonnel, nul titre d'ancienneté, nulle place, qui diſpenſe perſonne de l'eſprit de pauvreté, de mortification, & de péniten-

ce ; ſans quoi l'état Religieux ne ſeroit qu'un extérieur menteur, & pour ainſi parler, une pieuſe momerie.

On s'engage ſolemnellement par vœu aux pieds des Autels, à mener le reſte de ſes jours, une vie pénitente, auſtére même ſelon l'eſprit de ſon Inſtitut ; & l'on prend Dieu à témoin de la ſincerité de ſon ſacrifice. Qui ne voit l'obligation indiſpenſable qu'on contracte volontairement pour toujours, de vivre en véritable Religieux ? s'aviſe-t-on de proteſter de nullité d'un contrat ſi ſolemnel, revêtu de toutes les formalités morales, & civiles ? quelles clauſes dérogatives ou reſolutoires ? quelles explications pour modifier la Loi, pour en mitiger la ſévérité, pour en reſtraindre l'obli-

gation, la généralité, & la durée ? tout le contrat ſubſiſte en ſon entier ſelon toute ſa forme & teneur ; & ce ſera ſur les obligations indiſpenſables qu'on s'eſt impoſées par ce contrat de religion, qu'une perſonne Religieuſe ſera jugée un jour par le Souverain Juge ; reclamera-t-on contre l'arrêt, fera-t-on valoir alors toutes ces benignes interprétations de la Loi ? toutes ces habituelles préventions que l'on a pour ſoi-même ? & toutes ces diſpenſes dont on s'eſt prévalu, ſeront-elles homologuées dans ce tribunal ?

Qui ne croiroit que toutes ces verités, ſont hors des atteintes de la chicane de l'eſprit ? cela devroit être ainſi ; mais par malheur, elles ne ſont pas hors des atteintes des illuſions du cœur, & des ſo-

phiſmes de l'amour propre.

L'emploi de Superieur d'une Communauté, eſt un titre d'honneur; mais c'eſt un titre onereux, & il n'en eſt pas moins une charge; on peut dire, & il eſt vrai, que la prééminence du rang, doit être une prééminence d'exemple. La ſageſſe, & la douceur du gouvernement, demandent beaucoup d'indulgence pour les inferieurs, mais peu pour la perſonne de celui qui gouverne. Les exemples ſont plus efficaces que les leçons. On peut écouter avec reſpect, avec docilité même, un Supérieur; mais on eſt toujours plus porté à l'imiter, qu'à le croire; l'exemple eſt une leçon muette, mais convainquante, & ſans replique. Le Supérieur marche le premier, & on le ſuit.

L'âge,

L'âge, les emplois universellement parlant, ne furent jamais de legitimes droits de dispense; ce n'est qu'aux illusions du cœur qu'on doit ces prétendus titres d'immunité. Est-on plus ancien dans la Communauté? on doit être plus saint, & plus parfait, & par conséquent plus mortifié, plus regulier, & d'un plus grand exemple.

Qu'un jeune homme qui n'a que quelques années d'étude, soit peu sçavant, on espére qu'il le deviendra; mais qu'une personne qui a vieilli dans les études, ignore les prémiers principes des sciences, rien n'est plus ignominieux. L'état Religieux est une école de perfection, d'humilité, de pénitence; quelle honte d'y avoir étudié toute sa vie, & d'y avoir

ſait peu de progrès. On convient que l'âge, & les infirmités peuvent legitimement diſpenſer de certains exercices ; mais un fond de mortification, & de regularité ſe fait toujours jour à travers la caducité de l'âge, & les infirmités.

La préeminence du rang, ou des emplois, n'eſt pas un plus legitime titre de diſpenſe. *Vous ne pouvez pas être à la tête d'une Communauté Religieuſe, ſans vous diſpenſer de l'obſervation de pluſieurs de vos Regles*, diſoit ſaint Bernard ; *ſoyez toute vôtre vie inferieur ;* une exacte & édifiante regularité vous rendra plus reſpectable, & vous fera plus reſpecter, que la Superiorité d'une place qui ne ſert ſouvent qu'à faire connoître à plus de gens combien vous en êtes peu digne, en mettant

dans un plus grand jour vôtre peu de merite, & bien des défauts.

Vous ne pouvez pas prêcher, ſans vous diſpenſer de la vie reguliére ; ne prêchez point, ce ſera un Prédicateur de moins ; & vous ferez plus de bien par une vie humble, édifiante, & exemplaire, que par une éloquence fleurie, & une expoſition pompeuſe d'une morale que vôtre conduite dément, & que vôtre exemple détruit. On fait toujours une ſotte figure quelque part qu'on ſoit, quand on dément ſa profeſſion, par ſa conduite, & qu'on ne vit pas ſelon les obligations de ſon état. Il n'y a que les illuſions du cœur qui rendent cette difformité moins hideuſe durant la vie, mais il faut avoüer qu'à la mort, lorſ-

que le charme de l'illusion tombe, on en juge bien autrement.

Chose étrange, nul qui ne voye en pitié le ridicule contraste que fait la morale pratique d'un Prédicateur peu dévot, & peu exemplaire, avec la morale étudiée qu'il débite en Chaire ; il n'y a que lui seul qui s'applaudisse de bien joüer son rôle ; tout ce qu'il y gagne alors, c'est de passer pour un habile Comédien.



Un des effets des mieux marqués des illusions du cœur, c'est la pitoyable sécurité dans laquelle vivent quelquesfois des personnes qui joignent à la profession Religieuse, un rafinement de délicatesse qui va jusqu'à la sensualité. Boissons dé-

licates, liqueurs exquiſes, élixirs précieux, eaux de prix ; ſont-ce là toujours des meubles de chambre, inconnus à des gens qui devroient par leur état, en ignorer le nom, & encore plus l'uſage ?

C'eſt certainement grand pitié de voir quelques fois des perſonnes aſſez regulières d'ailleurs, & aſſez exemplaires, qui par une illuſion peu pardonnable, croyent pieuſement que leur ſanté eſt aſſez précieuſe, & même trop neceſſaire, pour n'avoir pas beſoin de ces douceurs, & de ces petits ſoulagemens, qu'elles regardent comme des ſecours dûs à leur chere perſonne. Les perſonnes de ce caractére ſemblent nourrir leur délicateſſe ; ſous le pretexte que la gloire de Dieu, eſt attachée à leur conſervation ;

& de-là ces singularités, qui sont d'un si mauvais exemple dans une Communauté Religieuse; & qu'on peut appeller un mal contagieux; car les imparfaits sont charmés de pouvoir imiter sans scrupule, ceux qu'ils ont droit de se proposer pour modéles; & de-là naît le relâchement. On estime, on loüe aisément les vertus; mais on imite encore plus aisément les défauts.

Ce qui prouve en tout ceci l'empire qu'ont les illusions du cœur sur l'esprit, c'est la tranquilité de conscience de ces personnes si immortifiées, dans une profession qui doit se nourrir de mortification. L'illusion saute aux yeux, & elles n'y voyent rien qui ne soit licite. Elles ne se refusent aucune des douceurs de la vie, à petit bruit.

Opulence délicieuſe ; artificieuſe prévoyance qui met à couvert des traits de la pauvreté ; reſſources ſûres, triſtes fruits peut-être des fonctions du miniſtère ; abondances, délicateſſe, commodités de la vie, qu'on n'auroit peut-être pas euës, ſi l'on fût reſté dans le monde ! choſe étrange, diſoit le celebre Hugues de S. Victor, ceux qui ſont le plus à leur aiſe dans le monde, ſe font Religieux pour y mener une vie pauvre & mortifiée ; & ceux qui à peine auroient eu dequoi vivre bien petitement dans le monde, ne ſont pas plûtôt dans la Religion, qu'ils veulent y vivre délicieuſement. *Ut ubi fiunt divites laborioſi, ibi ſint pauperes delicati.*

Il eſt étonnant de voir ce que peut l'illuſion du cœur, ſur les

ames qui ne ſont pas en garde contre ſes charmes ; elle fait ſervir à ſes fins, les moyens les plus oppoſés. La mort deſmaſquera bien d'erreurs en fait de morale. Diſpenſes extorquées, ou trop benignement interpretées ; beſoins imaginaires, & ſeduiſans ; titres frivoles : tous ces leurres trompeurs laiſſent une conſcience en paix durant la vie ; mais au lit de la mort, où l'illuſion s'évanoüit ; où l'amour propre ſe tait ; où la Loi ſeule parle : quelle ſurpriſe, & quelle difference de ſentimens !

On convient qu'il y a des beſoins réels, & des exceptions de la Loi ; on peut avoir des droits legitimes de diſpenſe ; mais ce n'eſt jamais à l'amour propre à en décider. Nul ne doit être juge en ſa propre

cauſe; tout ce qui tend à favoriſer la ſenſualité, doit être ſuſpect. Les exercices de la vie Religieuſe ſont pénibles; mais cette peine eſt-elle un titre ſuffiſant qui autoriſe dans la Religion, l'uſage des delicateſſes & des douceurs d'une vie ſéculiére? Il n'y a que les illuſions du cœur qui puiſſent réaliſer, pour ainſi dire, ce faux ſyſtême, & pallier une ſi viſible contradiction.



Comme l'amour propre eſt le plus grand de tous les flateurs, & de tous les ſéducteurs le plus habile, on ne doit pas être ſurpris, s'il y a ſi peu de gens qui ſe défendent de ſes illuſions. Comme elles ont toutes une affinité naturelle avec le caractere d'eſprit, le natu-

rel, le penchant, les habitudes ; leurs charmes ſont toujours une eſpece d'enchantement, parce que tout concourt à les rendre plauſibles. Auſſi regnent-elles preſque par tout ; & même dans ces ſaintes Maiſons Religieuſes, l'azile de l'innocence, qu'on peut appeller la terre de promiſſion pour ces chaſtes Epouſes de Jeſus-Chriſt, que le Seigneur par une prédilection bien marquée, a tirées de l'Egypte.

Quoi qu'il ſoit vrai de dire que la dévotion la plus épurée regne avec éclat dans les Monaſtères des Religieuſes ; & que rien n'édifie plus les Fidéles, & ne fait plus d'honneur à l'Egliſe, que cette portion choiſie, & privilegiée du troupeau de Jeſus-Chriſt, cependant elles ne doivent pas être moins

en garde contre les illusions du cœur, que toutes les autres Communautés moins reguliéres.

L'amour propre est de tous les états, & de tous les païs; il peut être moins turbulent; moins grossier; mais il est toujours amour propre; des personnes quelques fois qui aiment Dieu de bonne foi, ne laissent pas de s'aimer un peu trop elles-mêmes. Les Religieuses ne sont pas toujours exemptes de ce défaut. On peut dire qu'elles aiment Dieu avec sincerité, & avec tendresse; le sacrifice généreux qu'elles ont fait, en renonçant avec tant de grandeur d'ame, à tout ce que le monde a de plus flateur, & de plus tentant; une clôture perpetuelle qu'elles ont épousée, pour faire un divorce éternel avec le mon-

de; des exercices de piété qui font toute leur occupation; lecture ſpirituelle, pratiques habituelles de dévotion, fréquent uſage des Sacremens; vie en tout parfaitement Religieuſe; tout cela fait un magnifique éloge des Religieuſes, en faiſant leur portrait; mais tout cela ne les met pas cependant à l'abri des illuſions du cœur, qui s'inſinuent même très ſouvent, dans les plus ſaints aziles de l'innocence.

Après avoir renoncé à tout, on tient quelques fois encore à des riens, qui ne laiſſent pas de nuire. Eût-on briſé les liens les plus forts; un ſeul filet peut empêcher qu'on ne ſoit libre. On a quitté généreuſement ce qu'on avoit de plus cher dans le monde; on n'en eſt pas plus libre, s'il reſte encore quelques

petits attachemens ; l'amour propre eſt ruſé, & ſes illuſions ſont captieuſes : viſites des Séculiers trop fréquentes ; converſations vuides, & vaines, curioſités hors de leurs places, qui ſont des ſources de diſtractions dans la priére ; diſſipation inévitable dans le commerce du monde : ce ne ſont-là tout au plus, que des amuſemens ; il n'y a qu'une morale vetilleuſe, & peu complaiſante, qui puiſſe en faire un ſujet de reproche à une Religieuſe : ainſi raiſonne l'amour propre ; & c'eſt ſur ce principe, qu'une Epouſe de Jeſus-Chriſt paſſe ſes jours dans une triſte, & languiſſante tiédeur, qui la prive toute ſa vie de ces douceurs ſpirituelles, & de ces avant-goûts des joyes du Ciel, qui ſont l'apanage des ames ferventes.

C'eſt ſur ce même principe, que les illuſions du cœur font tant de progrès. Ce ne ſont plus des ajuſtemens ſéculiers qui occupent; c'eſt une propreté affectée, & trop mondaine, qui ſupplée au luxe auquel on a renoncé. Il peut y avoir autant de vanité dans la propreté trop recherchée d'une guimpe, que dans une coëffure de prix. Un air précieux, & étudié, un langage affecté, ſient mal à une Religieuſe; une humeur trop enjoüée, ſur tout avec les perſonnes du monde, ne lui ſied pas mieux. Fût on voilée: on croit ſe dédommager par un ton de voix doucereux; on veut paroître avoir de l'eſprit par des expreſſions recherchées. Si l'affectation n'eſt pas dans l'habit, elle peut être dans les maniéres. Une religieuſe ſimplicité,

passe quelquefois pour être un peu trop roturiére; Bon Dieu! combien les illusions du cœur, se joüent de toutes sortes de personnes, dès qu'on ne s'en défie point, & ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ceux qui crient le plus contre les illusions du cœur, en sont eux-mêmes souvent les dupes.

Ce qu'il y a de vrai, c'est que ces défauts ne sont pas seulement legers, ils sont encore rares. La piété & la ferveur regnent dans ces aziles de l'innocence, mais qui ne sont pas toujours des aziles contre les illusions, plus leur objet paroît innocent; plus on doit se défendre de la séduction, & du charme. L'air du monde passe à travers les grilles; des séances trop fréquentes, ou trop longues au Parloir, ne peuvent

que laſſer,& affoiblir même une dévotion encore naiſſante ; & il y a danger que quand une Religieuſe ſe plaît ſi fort au Parloir, elle ne s'ennuye un peu trop dans ſon Monaſtère, ou du moins à ſon Oratoire.



Une muëtte, & ſecrete jalouſie n'eſt pas toujours étrangere dans le cœur même des perſonnes vertueuſes ; & à moins d'une vertu des plus épurées, & d'une défiance continuelle des illuſions du cœur, il eſt rare que des gens d'un même rang, & à peu près d'un même merite, ſe défendent toute leur vie de cette délicate paſſion.

Parmi les gens du monde, la jalouſie eſt une paſſion de l'ame qui porte à envier malignement

ment la gloire, ou le bonheur d'autrui ; & elle eſt d'autant plus odieuſe, qu'elle n'a pour principe, & pour objet de ſa haine, & de ſon chagrin, que le mérite, qu'elle n'a pas, & qu'elle trouve dans les autres. Cette paſſion n'a pas beſoin des charmes & des enchantemens des illuſions du cœur ; elle ſe montre effrontément par tout, ſans maſque ; elle ne rougit de rien, auſſi n'eſt-elle que la paſſion des ames baſſes ; & elle n'a qu'à ſe montrer pour inſpirer le mépris, & l'horreur.

Il y a une jalouſie plus diſſimulée, plus délicate, plus fine, qui ne s'en prend qu'à des ames plus nobles, & à des cœurs bien nés, & ce n'eſt que par les preſtiges des illuſions, que cette jalouſie fait fortune ; les bonnes mœurs, la dévotion, la profeſ-

ſion même religieuſe, n'en ſont pas toujours exemptes ; elle peut ſe gliſſer imperceptiblement juſques dans le lieu ſaint.

On eſt perſuadé qu'une perſonne a de belles qualités, qu'elle a de la vertu, & même du mérite ; on lui rend cette juſtice, quoi qu'un peu froidement. Mais on trouve à dire à ſon air trop ſerieux ; on trouve ſon exacte regularité trop ſcrupuleuſe, & peu complaiſante ; on critique ſes maniéres peu polies ; on blâme même juſqu'à ſa dévotion, qui leur ſemble avoir quelque choſe de trop âpre, & de trop auſtére ; tout ceci ſe dit ſans aigreur. Mais eſt-ce la pure charité qui fait que parmi tant de bons endroits, on releve ces minucies ? n'y a-t-il pas à craindre que cette pieuſe cenſure ne ſoit l'effet

d'une ſecrette jalouſie, déguiſée par l'illuſion?

On n'ignore pas, que quelque ſolidement dévote que ſoit une perſonne, elle n'eſt jamais ſans defaut; mais c'en eſt un toujours malin, de les relever au milieu de tant de belles qualités, dont l'éclat devroit faire perdre de vûë toutes ces ombres. Ce n'eſt que quand trop de lumiére fait mal aux yeux malades, qu'on ne les arrête que ſur ce qui eſt obſcur. On a beau ſe diſſimuler à ſoi-même, ce tempérament d'eſtime pour les autres; l'illuſion du cœur fait appeller cela chez les dévots, équité, zéle, ſincerité, droiture; ceux qui rafinent moins ſur les artifices de l'amour propre, apellent cela baſſe jalouſie, & ils diſent vrai.

Ne ſeroit-ce point de la mê-

me ſource que pourroit venir une certaine, & involontaire alienation du cœur & de l'eſprit, un, je ne ſçai quel petit refroidiſſement; ou pour parler plus juſte, cette eſpece d'indifference qui peut ſe trouver parmi des perſonnes de vertu, & de mérite, que la ſainteté des états quoique diférents entr'eux, doit s'unir par des liens indiſſolubles de la plus parfaite charité; & qui étant tous les ouvriers du même Pere de famille, & travaillant tous à cultiver le même champ, ne doivent avoir tous que les mêmes vûës. S'il plaît au Pere de famille de donner le ſalaire à ceux qui ne ſont venus travailler à ſa vigne, qu'à la troiſiéme, qu'à la ſixiéme, ou même à l'onziéme heure, qu'à ceux qui y ſont

venus dès le grand matin ; il ne fait tort à perſonne ; cette égalité de ſalaire ne déroge rien au mérite des prémiers venus. L'ancienneté a toujours été, & ſera toujours un droit de prééminence. En effet quoi de plus reſpectable que tous ces Ordres Religieux qui depuis tant de ſiécles, donnent au Ciel tant de Saints, rendent ſans ceſſe depuis ſi long-tems des ſervices ſi importans au public ; & ne ceſſent de donner à l'Egliſe, & à tout le monde Chrêtien, de ſi grands hommes ? Ceux que le Seigneur n'a ſuſcités qu'après eux, ont eu l'avantage de leurs bons exemples ; mais & les cadets, & les aînés n'ayant tous que le même Pere, ils ne doivent avoir entr'eux que le même cœur, & le même eſprit. L'u-

nion, & l'affection doivent être universelles, & la bonne intelligence réciproque; la diversité de sentimens, n'en doit pas être une de volonté. Quel effet plus odieux, & plus marqué ne seroit-ce pas des pitoyables illusions du cœur; si une indigne, & basse jalousie se glissoit jamais parmi des enfans bien nés, du même Pere; une noble & sainte émulation est loüable; mais la jalousie est toujours une basse, une indigne & une odieuse passion, qui naît toujours des illusions du cœur.



De toutes les illusions du cœur, il n'en est point, ce semble, de plus éfrontée, de plus opiniâtre, & l'on peut ajoûter, qui fasse plus de mal, que celle qu'on peut appeller la mala-

die de certains beaux eſprits, qui ne ſont pas dévots dans le monde, auſſi-bien que dans l'état Religieux, ces hardis cenſeurs de la ſimple, & ingénuë piété, font un mal irréparable, & d'autant plus à craindre, qu'on le craint moins. Gens d'ordinaire d'un génie ſupérieur, à qui un ſecret fond d'orgueil, donne toujours un aſcendant ſur tous les autres, & qui s'arrogent hardiment le droit de décider ſur toutes les plus ſaintes pratiques de dévotion; & comme ils n'en ont ni l'uſage, ni l'eſprit, ils blaſphêment, comme dit ſaint Jude, contre tout ce qu'ils ignorent. Peu s'en faut qu'une dévotion tendre, & affectueuſe, ne paſſe chez eux, pour foibleſſe d'eſprit, pour petiteſſe de génie, ou du moins pour molleſſe de

naturel, ayant peu de goût, & encore moins d'expérience des voyes de Dieu, & ne consultant que leurs propres lumiéres; ils traitent de minucies, & de pieux amusemens, tout ce qui sert le plus à nourrir la veritable piété; peu s'en faut, qu'ils ne traitent de bigoterie les petites pratiques de Dévotion les plus familiéres aux plus grands Saints, & les plus autorisées.

Comme la dévotion de ces sortes de gens, n'est d'ordinaire que dans l'esprit, elle est fort séche; & l'idée qu'ils ont de la piété, se sent toujours de la sécheresse de leur esprit. Leur grand principe qui est toujours l'effet de l'illusion du cœur, c'est qu'en fait de dévotion, il ne faut s'en tenir qu'à l'essentiel de la vertu chrétienne; que tout ce qu'on appelle pieuses

pratiques, ne ſont que de vains ajuſtemens, & des parures qui donnent dans les yeux, & qui amuſent ; que pourvû qu'on aye un fond de Religion, on eſt dévot.

On convient que le fondement de la véritable piété ; c'eſt le pur amour de Dieu ſur toutes choſes, & par conſéquent l'exacte obſervation de ſa Loi. Inutilement ſe flatteroit - on d'être dévot, ſi l'on ne gardoit pas avec ponctualité tous les préceptes, & ce ſeroit une illuſion groſſiére, de faire conſiſter la vraye piété, dans ce qui n'en eſt pour ainſi dire, que l'acceſſoire. Mais on doit convenir auſſi, que ce qu'on appelle pratiques de dévotion,ſont en même tems & les effets de ce fond de Religion, & les moyens d'acquerir avec le ſecours de la

grace, que ces pieuſes pratiques nous obtiennent, ce qu'on apelle la véritable vertu chrétienne. Auſſi voyons-nous qu'il n'y a point eu de grands Saints, à qui ces pieuſes pratiques n'ayent été ordinaires ; & l'on peut dire que c'eſt par-là qu'ils ſont devenus ſi grands Saints.

Exercices de pénitence ; mortification des ſens ; humilité profonde & ſans fard ; abnégation conſtante de la propre volonté ; fidélité exacte à s'acquitter des plus petits devoirs ; amour de la retraite ; recueillement intérieur ; uſage de la Méditation ; lecture de quelque livre de piété, fréquent uſage des Sacremens ; confiance ſinguliére en la protection des Saints ; & ſinguliérement une dévotion tendre, affectueuſe, & filiale à la très-ſainte Vier-

ge, dévotion privilégiée, qui a toujours fait, & qui fera toujours le caractère de diſtinction de tous les Elûs de Dieu; empreſſement toujours plus vif à venir adorer Jeſus-Chriſt réellement préſent ſur nos Autels; priére ſi ſainte du Roſaire, ou du Chapellet; & cent autres pieuſes induſtries que l'Eſprit Saint ſuggére aux ames fidelles: voilà ce qu'on entend par pratique de dévotion; qu'elles ne ſoient pas du goût des libertins, on ſeroit bien ſurpris qu'elles euſſent leurs ſuffrages; mais qu'elles ſoient la plûpart déſaprouvées par des gens qui ont de la religion; voilà ce qu'on auroit peine à comprendre, ſi l'on ne ſçavoit ce que peuvent ſur l'eſprit, les illuſions d'un cœur qui n'eſt pas dévot.

Quand une fois les illuſions du cœur ont ſaiſi l'eſprit, on interpréte, & on juge de tout à leur gré ; on n'en eſt pas plûtôt infatué, que le bon ſens ſemble interdit, & que la raiſon ſemble s'être éclipſée. Combien de gens regardent aujourd'hui en pitié, cette pieuſe, cette affectueuſe, & noble tendreſſe de dévotion, qui porte les ames ferventes à n'en negliger aucune pratique.

Dévotion aux Images des Saints ; Saluts, Stations, Indulgences ſont preſque devenus aujourd'hui des mots barbares, ou du moins ſurannez chez ce qu'on appelle gens polis, gens du grand monde. L'uſage de l'Eau-Benite eſt une des plus ſaintes, & des plus anciennes pratiques de l'Egliſe, contre laquelle les hérétiques de ces

derniers ſiécles ont crié avec le plus d'ignorance, & de paſſion ; la paſſion leur a fait déguiſer la créance, & la pratique de l'Egliſe ; & l'ignorance leur a fait blâmer ce qui eſt autoriſé par des preuves inconteſtables, & par l'exemple des premiers Fidéles, & de tous les Saints. Ce déchaînement des hérétiques contre l'uſage de l'Eau-Benite, n'eſt pas ſurprenant dans des gens qui depuis leur Schiſme avec l'Egliſe n'ont guére plus de religion ; mais qu'il ſe trouve des Catholiques chez qui l'Eau-Benite ne ſoit plus d'aucun uſage ; voilà ce qui doit révolter, & faire gémir une ame chrêtienne.

La Priére du Matin & du Soir ; celle qui ſe fait avanle repas, & les graces, ſont pratique de Religion qu'on peut di-

re être de même âge que l'Eglise ; combien de gens aujourd'hui dans le monde enfans de la même Eglise, semblent ne plus connoître cette sainte pratique de dévotion ; ou du moins, en ont-ils perdu l'usage. On se met à table, & on en sort, tout comme d'une partie de jeu, ou de la comédie. Dans combien de familles la Priére du Soir & du Matin n'est-elle que pour les enfans, qui en ceci comme en bien d'autres choses, suivent bien-tôt le mauvais exemple de leur pere.

La Salutation Angelique, communément l'*Ave Maria*, est une priére qu'on fait trois fois le jour au son de la cloche, le matin, à midi, & le soir ; & à laquelle les Souverains Pontifes ont attaché de grandes Indulgences. Cette si édifiante prati-

que de piété, regne dans tous les païs où la Religion fleurit ; regne-t-elle beaucoup aujourd'hui dans ce qu'on appelle le grand monde ? on laisse au peuple & aux dévots, ces actes de Religion, qui ont nourri la religion, & la piété de nos Peres.

Une femme du monde croiroit faire ressouvenir qu'elle est d'une basse naissance, si elle disoit l'*Angelus* ; une personne de qualité craindroit d'apprêter à rire à l'assemblée, si elle s'acquittoit publiquement de ces sortes de devoirs de Religion ; on diroit qu'on rougit aujourd'hui de paroître Chrétien dans le monde ; du moins ne craint-on rien tant, que d'y passer pour dévot ; un nouvel usage ; un nouveau goût ont pris la place de ces anciennes prati-

ques chrétiennes. La ſcene a changé ſur le théâtre du monde ; on veut être Chrêtien, ce ſemble, ſans le paroître ; mais qu'il eſt à craindre, que tous ces anciens actes de Religion venant à diſparoître, on n'entrevoye plus en bien des gens, qu'une ombre de Religion.

Il n'y a que l'héréſie qui oſe attaquer de front la Religion, en faiſant tous ſes efforts pour en ébranler les fondemens. L'eſprit du monde par la faſcination des illuſions du cœur, ne s'en prend qu'à ce qui nourrit, pour ainſi dire, cette Religion, qu'à ce qui la rend plus vive ; tels que ſont ces exercices de piété qui ſemblent avoir vieilli aujourd'hui dans le beau monde ; mais qu'il eſt à craindre que cette nourriture étant ſupprimée, il ne reſte plus dans ce

beau monde, qu'un ſquelette de Religion.

PARAGRAPHE IV.

Des Illuſions du Cœur qui peuvent ſe trouver dans l'état Eccleſiaſtique.

L'ETAT ou Ordre Eccléſiaſtique qui s'appelle autrement le Clergé, eſt né avec l'Egliſe. Ce n'eſt pas cependant de ſa ſeule ancienneté qu'il tire ſon éclat, ſon mérite & la prérogative du rang. La ſainteté, & la perfection de l'état, le rendent, pour ainſi dire, encore plus illuſtre, & plus reſpectable, que le rang éminent qu'il tient dans l'Egliſe; & ſi tous les Fidéles ſont les oüailles de Jeſus-Chriſt, les Eccle-

ſiaſtiques en ſont les Paſteurs la plûpart, & les guides.

Ce que les Lévites étoient dans l'ancienne Loi, les Eccléſiaſtiques le ſont avec bien plus de dignité, & d'éclat dans la nouvelle. Autant que nos ſacrés Myſtéres ſont au-deſſus des ſimples cérémonies de la Synagogue, autant nos Prêtres ſont au-deſſus des Sacrificateurs Hebreux. Nul état plus privilegié, nul état plus ſaint que l'état Eccléſiaſtique. Ceux qui l'ont embraſſé, ſont ſéparés du peuple par un choix ſpécial du Seigneur; deſtinés par préference au ſervice de ſes Autels; ſes prémiers Officiers, dont l'unique emploi doit être de le ſervir, & de le glorifier continuellement ſur la terre, comme les Anges le glorifient ſans ceſſe dans le Ciel; & c'eſt pour cela

que tous leurs jours ſont des Feries, c'eſt-à-dire, des jours de Fêtes. Enfin c'eſt ici la portion favorite du troupeau de Jeſus-Chriſt, & pour ainſi dire, les aînés de ſa famille. Certainement l'état Eccléſiaſtique étant un état ſi ſaint, & ſi parfait, il devroit être à l'abri, ce ſemble, des illuſions du cœur; cela ſeroit ſans doute, ſi l'amour propre reſpectoit les gens d'Egliſe.

Le commerce du monde tend bien des piéges, à qui ne s'en déſie point; il eſt bien à craindre que par ce commerce l'eſprit Eccléſiaſtique ne ſe familiariſe un peu trop avec l'eſprit du monde. L'air du monde eſt contagieux; c'eſt la région des plaiſirs, elle eſt pleine de dangers, ſur-tout pour des gens qui ne doivent y être que

comme des étrangers, & qui font profeſſion ſelon leur état, de condamner ſes maximes. Le monde moral, & civil eſt proprement la région des paſſions; l'amour propre ſur tout y regne deſpotiquement; & l'on peut dire que tout eſt illuſion dans le grand monde; nulle paſſion qui n'y faſſe fortune. La vanité y prime; la cupidité y domine; l'ambition n'y a point de bornes; le luxe y brille; la ſenſualité s'y nourrit de tout à peu de frais. L'Ame y eſt ingénieuſe par l'artifice des illuſions du cœur, à juſtifier ſes paſſions; elles y ſont trop apprivoiſées, pour qu'elles éfarouchent perſonnes; & elles ſont trop communes, & trop familiéres, pour qu'on s'en défie; auſſi y paroiſſent-elles la plûpart ſans maſque, & pour ainſi dire, à viſa-

ge découvert ; & voilà la région cependant, où ſont obligez d'habiter les perſonnes Ecléſiaſtiques.

Il eſt aiſé de comprendre combien le ſéjour dans cette terre étrangére eſt à craindre, ſur tout pour des gens dont les mœurs, les loix, les uſages, & l'état ſont ſi contraires aux mœurs, aux maximes, aux uſages, on peut méme ajoûter, au langage des habitans.

En effet, c'eſt dans cette région où regne la mondanité ; où la Morale de Jeſus-Chriſt eſt ſi peu connuë, ou du moins ſi peu goûtée ; & où l'innocence trouve tant d'écueils. Combien de préſervatifs, bon Dieu ! à prendre contre un air ſi contagieux ! quel courage, & quelle grandeur d'ame pour ne ſe laiſſer pas entraîner au torrent ?

de combien de précautions n'y a-t-il pas à prendre dans un païs ennemi, de quelle vigilance, & de quelle résolution n'a-t-on pas besoin pour se défendre de la contagion, de la dangereuse séduction de tant de mauvais exemples?

Ce ne sont pas là cependant les plus grands dangers que les gens d'Eglise ayent à craindre, ce semble dans le commerce avec les gens du monde; les Ecclésiastiques en connoissent assez le vuide, & ils en ignorent encore moins la malignité; ce dont ils ont le plus à se défier, & contre quoi ils doivent être le plus en garde, ce sont les illusions de leur propre cœur, qui n'est que trop d'intelligence avec l'esprit, & les maximes du monde. On diroit que toute la précaution se réduit à vou-

loir éviter ce qu'il y a de plus criant, & de plus groſſier dans la licence outrée, & le déreglement des Séculiers Laïques. Mais on n'eſt pas ſi ſcrupuleux ; on garde même plus de ménagement, on a une condeſcendance plus polie pour l'eſprit du monde ; on condamne à la verité, ſes excès : mais on s'accommode aſſez de ſa morale ; ſur tout quand l'amour propre par ſes illuſions, l'a purgée de tout ce qui révolte les honnêtes gens ; & que par ſes enchantemens, peu s'en faut qu'il ne la faſſe paroître chrétienne. Choſe étrange ! l'artifice eſt groſſier ; cependant combien de gens donnent de plein gré dans le piége !



On convient de l'excellen-

ce, & de la ſainteté de ſon état, & on ſçait bien en ſoûtenir, & défendre les droits, & en ſoûtenir les priviléges ; mais en ignore-t-on les dévoirs & les obligations ? nullement. Nul Eccléſiaſtique qui ne ſoit perſuadé qu'en devenant par la tonſure Cléricale, membre du Clergé, il eſt indiſpenſablement obligé de vivre conformément à ſon état ; de regler ſa conduite ſur les maximes de Jeſus Chriſt ; & d'abhorrer les maximes du monde. Il n'y a perſonne qui ne convienne de ces principes fondez ſur l'eſprit de l'état, & de la Religion ; & il n'y a dans ce raiſonnement, ni paralogiſme, ni ſophiſme ; mais les illuſions du cœur font raiſonner autrement.

On s'en tient aſſez à cette morale, tant qu'on ſe trouve dans

dans l'obſcurité, & qu'on eſt dépourvû de biens; mais a-t-on un benefice qui ſupplée par ſon revenu, à la modicité de la legitime? eſt-on parvenu à une dignité? on ſe tire bien-tôt de l'obſcurité. Une propreté affectée, étudiée, qui encherit ſouvent ſur celle du Laïque, & des mondains, enhardit; le nom d'Abbé prend la place de celui de ſimple Eccléſiaſtique, & perſuade bien-tôt qu'on a droit de paroître dans toutes les compagnies, & d'être même de toutes les parties de plaiſir.

Certainement un Eccléſiaſtique de quelque qualité qu'il ſoit, quelque grands que ſoient ſes revenus, qu'il ait de l'eſprit, & de belles maniéres; eſt-il moins obligé par ſon état, à une regularité de mœurs exemplaire, & à un divorce

éternel avec l'eſprit, & les maximes du monde ? eſt il moins Eccléſiaſtique ? qui le diſpenſe de cet éloignement des divertiſſemens mondains qui lui ſont interdits, & par quel nouveau privilege inconnu juſqu'ici dans l'Egliſe, & proſcrit de tout tems dans le Clergé, a-t-il droit de mener une vie oiſeuſe, molle, & toute mondaine qui le confonde avec le peuple ? *Sicut populus, ſic Sacerdos.* Il n'y a que les illuſions du cœur qui puiſſent autoriſer de pareilles ſcénes ; plus l'état eſt éminent dans la famille du Seigneur ; plus ſes enfans doivent primer en regularité, & en bons exemples. Ce n'eſt point ici une ſimple, & vuide prééminence de titres & de rangs ; c'eſt encore une prééminence de vertu & de bons exemples. En

effet quel tort ne feroit pas à la dignité, à la ſainteté de ſon état, & à ſoi-même un Eccléſiaſtique, qui par une conduite toute mondaine en aviliroit la dignité.

Graces au Ciel ; nous vivons dans un ſiécle où le Clergé n'eſt pas ſeulement le prémier, & le plus noble Corps de l'Egliſe, il en eſt encore le plus auguſte, & le plus brillant ornement. L'exemple ſi édifiant des prémiers Paſteurs, inſpire une nouvelle vigueur à tout le Corps, & communique un nouvel éclat au zéle, & au merite des ſubalternes ; & l'on peut dire, qu'on ne vit peut-être jamais dans le Clergé, plus de pieté, plus d'édification, plus de ſçavoir, ni de plus grands exemples que dans ce ſiécle ; & c'eſt ce qui décrie-

roit davantage, & rendroit plus odieux ces perſonnes d'Egliſes, qui par l'effet de la plus pitoyable illuſion, ne s'étudieroient qu'à imiter la vanité, le luxe, l'oiſiveté, & la vie molle des gens du monde, en ſe rédiculiſant eux-mêmes. Mais comme il n'eſt pas impoſſible qu'il ne ſe trouvât peut-être quelqu'un, qui faſciné par les illuſions du cœur, démentit la ſainteté de ſon état, par une conduite toute mondaine; quelque rare que puiſſe être ce phénomene; ce ne ſera pas de trop, de décrier ici les illuſions qui l'auroient produit.

On peut dire, qu'on n'a crié de tout tems que contre la vie molle des femmes du grand monde; n'auroit-on pas ſujet de ſe récrier contre la vie molle de ces perſonnes toutes mon-

daines, qui uſent leur loiſir, & leurs jours vuides, dans une molle oiſiveté.

Quand on eſt ſûr d'un gros revenu, & qu'on le ſçait à couvert des fâcheux accidens, des diſgraces, & des triſtes revolutions de la vie ; à moins que les devoirs de Religion, & de ſon état n'occupent continuellement ; on trouve bien des heures vuides, & le tems long ; & c'eſt pour charmer cet ennui, que l'amour propre engage malignement ces gens oiſifs, à ſe déſennuyer dans le commerce avec les gens du grand monde. Ce commerce eſt contagieux ; & ce qu'on en retire de plus ſûr ; c'eſt un dégoût & un éloignement de tout ce qu'on appelle dévotion ; & un rafinement de delicateſſe, d'oiſiveté, & de molleſſe.

On peut dire que la vie molle feroit toujours plus de progrès parmi les gens d'Eglise qui auroient de gros revenus, & qui feroient par-là plus à leur aiſe; que chez les gens du monde quelque aiſez qu'ils ſoient. Nulle condition parmi les Séculiers Laïques, quelque brillante qu'elle ſoit, qui n'ait, pour ainſi parler, ſes décours. L'abondance dans une famille, ne diſpenſe pas des ſoins, & ne met pas à l'abri des inquiétudes. Le preſent a ſes déboires, & combien d'accidens fâcheux à craindre pour l'avenir ; & voilà ce qui altere ſouvent la tranquillité, & les douceurs de la vie molle des gens du monde ; un homme d'Eglise ſûr de ſon revenu, n'a rien qui vienne inquiéter ſon oiſiveté & ſa vie molle ; au contraire, tout la nourrit.

Mais n'a-t-il pas des devoirs à remplir ; une édification à donner ; & ſur combien de chefs eſt-il comptable & envers Dieu, & envers les hommes, ſoit par rapport à la ſainteté, & aux devoirs de ſon état ; ſoit par rapport aux revenus de ſon benefice, dont les charges ne conſiſtent pas toutes à payer des penſions ? certainement il faut que les illuſions ſoient bien puiſſantes, pour mener tranquillement, & ſans remords, une vie molle dans un état chargé de tant de devoirs, & où tout crie à la réforme.

On ne prétend pas qu'un Eccléſiaſtique mene une vie auſſi ſolitaire, ni auſſi pénitente qu'un Chartreux ; ſon état peut le diſpenſer de la retraite, ſans le diſpenſer de la vie mortifiée ; la mortification & la pénitence

peuvent lui être encore plus necessaires, qu'aux plus austéres Religieux ; ceux-ci sont par leur état à l'abri de bien des dangers, ausquels sont exposez ceux qui sont obligez de vivre parmi les gens du monde ; mais qui peut dispenser les personnes d'Eglise de mener une vie reguliére, exemplaire & édifiante ? ils y sont obligez par leur état.



Nulle part ce semble où les illusions du cœur puissent dominer avec plus de sécurité, & regner plus tranquillement, & avec plus d'empire, que dans l'usage qu'on fait des biens d'Eglise. Les enchantemens de ces illusions sont d'autant plus séduisans sur cet article, que tout semble concourir à les colorer.

Décence du rang ; prérogatives de l'état ; dignité de la personne, du benefice ; paralogisme captieux ; benignes interprétations de la Loi, Docteurs indulgens ; Casuistes mitigés ; Directeurs commodes ; & par dessus tout, amour propre éloquent qui sçait habilement faire valoir ses droits ; tout concourt à rendre plausible l'illusion, & à favoriser les priviléges supposés, & les prétentions de ceux qui sont les plus riches en biens d'Eglise.

On peut dire que l'usage peu canonique, ce semble, que quelques-uns font de ces biens, n'allarme plus la conscience, on s'y est apprivoisé ; la probité même dont les plus riches Beneficiers font profession, ne réclame point contre l'abus ; peu s'en faut qu'il ne soit adop-

té, comme un point de police Ecclésiastique.

Au reste la profession ingenuë qu'on fait ici, d'être autant éloigné de la Morale sévere, que de la relâchée, doit rassurer tous ceux qui cherchent de bonne foi la verité, persuadés qu'on ne dira rien d'outré, rien qui ne soit d'après ceux qui nous doivent servir à tous de modéles. On n'en appelle de tout ce qu'on va dire, qu'au tribunal de la droite raison, & de la pure Morale de l'Evangile; on ne veut d'autres Juges, que les Ecclésiastiques mêmes, qui y sont les plus interessés; & on ne se propose, que de découvrir la subtilité maligne des illusions du cœur, qui par de sophistiques raisonnemens, ne tendent qu'à éblouïr, & à faire taire la conscience.

Rien n'est plus juste, ni même plus conforme à l'esprit de nôtre Religion, que de vouloir que les Ministres de l'Eglise ayent dequoi subsister honnêtement, chacun selon son rang. L'ancienne Loy s'accorde parfaitement sur ce point, avec la nouvelle ; & le Seigneur qui avoit ordonné que les Lévites dans l'Ancien Testament, eussens leurs revenus fixes ; veut aussi que dans l'Eglise les Ministres des Autels, ayent les leurs ; & c'est à quoi par un esprit de Religion, ont largement pourvû le zéle & la charité des Fidéles.

A la verité en pourvoyant aux besoins de la vie de ses Ministres, on a toujours exigé d'eux le désinteressement.

Saint Paul étant à Milet, y fit venir tous les Ministres de

l'Egliſe qui étoient à Epheſe ; & après leur avoir fait en abregé le portrait d'un digne Miniſtre du Seigneur, dont l'innocence des mœurs, & la vie doit être une cenſure publique de tous les vices ; un modéle de toutes les vertus, & une preuve viſible des véritez qu'il prêche : il veut bien, malgré ſa profonde humilité ſe propoſer lui-même pour exemple du parfait déſintereſſement qui doit caractériſer tous les Miniſtres de l'Egliſe : *Argentum & aurum aut veſtem*, dit-il, *nullius concupivi, ſicut ipſi ſcitis :* Je n'ai eu envie ni de l'argent, ni de l'or, ni des vêtemens de perſonne, comme vous ſçavez vous-mêmes ; *Quoniam ad ea quæ mihi opus erant, & his qui mecum ſunt, miniſtraverunt manus iſtæ :* car ces mains - ci

m'ont fourni à moi, & à ceux qui ſont avec moi, tout ce qui a été neceſſaire. Tels étoient les Miniſtres de l'Egliſe de ces heureux jours; on n'en exige pas tant aujourd'hui de ceux de ces derniers ſiécles.

Dans la ſuite des tems, le nombre des Fidéles ayant augmenté au point que nous le voyons aujourd'hui; & les travaux des Paſteurs s'étant multipliez avec la Bergerie; il a été juſte de pourvoir à leurs beſoins particuliers, pour qu'ils euſſent le moyen de pourvoir eux-mêmes aux beſoins de leur troupeau; & voilà ce que les Fidéles oñt fait abondamment par leurs pieuſes largeſſes, en dottant richement les Egliſes, pour y faire avec dignité le Service Divin, en fondant tant de Prieurez, & de ſi riches Ab-

bayes, & en rendant le Clergé opulent en Benefices, & en revenus.

Qui ne voit que la fin, & le motif de tous ces pieux & magnifiques dons, a été un pur motif de piété & de Religion ; & que l'Eglise n'a accepté ces legs pieux, & toutes ces amples donations, que selon l'intention des Bienfacteurs, & conformément à la destination qu'ils en ont faite ; & que c'est sous les mêmes obligations, que cette même Eglise, les distribuë aux Beneficiers.

Il est vrai que les Pauvres ne sont pas exclus de ces pieux Bien-faits ; on peut dire qu'ils sont les coheritiers de ces grands biens, conjointement avec l'Eglise ; ils ont leurs droits sur tous ces amples revenus ; & comme on ne sçauroit sans in-

justice priver les Beneficiers de leurs revenus ; on ne peut aussi sans crime refuser aux Pauvres les soulagemens qu'ils ont droit d'attendre des riches revenus du Benefice.

On convient que ceux qui possedent des Benefices sont maîtres des fruits ; mais à titre onereux. Il est juste qu'ils prélevent ce qui est necessaire pour leur honnête entretien ; mais on va voir, quel usage ils sont indispensablement obligez de faire du surplus ; & s'il peut y avoir quelque juste pretexte de frustrer les Eglises dépendantes de leurs Benefices, & les Pauvres, de leurs droits, pour avoir dequoi vivre splendidement ; dequoi joüer gros jeu ; dequoi nourrir plusieurs chevaux, & une meute de chiens de chasse. C'est ici où

les illusions du cœur font triompher la cupidité, & l'amour propre, aux dépens des devoirs de justice, & de charité.



Les biens d'Eglise, dit le Pape Urbain, & avec lui toute l'Eglise, sont les offrandes, & les pieuses donations que les Fidéles ont fait de leurs biens au Seigneur : *Fidelium oblationes dicuntur, quia Domino offeruntur* : il n'est donc pas permis de les employer à des usages profanes ; mais seulement à des usages Ecclésiastiques ; c'est-à-dire, à l'entretien honnête des Ministres des Autels, & au soulagement des Pauvres : *Non ergo debent in aliis usibus, quàm Ecclesiasticis, & Christianorum fratrum, vel indigentium converti* ; parce que ce sont des

oblations, ou ſacrifices que les Fidéles ont fait à Dieu, pour racheter leurs pechés; c'eſt proprement le patrimoine des Pauvres; & tous ces biens n'ont été conſacrez au Seigneur que pour cette fin : *Quia vota ſunt Fidelium, & pretia peccatorum; ac patrimonia pauperum, atque ad prædictum opus explendum Domino tradita.* Telle eſt la Doctrine de l'Egliſe dans tous les ſiécles; & ſur cet article, il n'y a pas deux opinions.

Les ſacrés Canons de tous les Conciles qui ont traité des biens d'Egliſe, ne parlent pas autrement.

Bona Eccleſiaſtica, diſent-ils, *ſunt res Dei, Patrimonium Chriſti, vota Fidelium, pretia peccatorum;* les biens d'Egliſe, ſont les biens de Dieu même, le patrimoine de Jeſus-Chriſt; ce

ſont le ſacrifice que les Fidéles ont fait à Dieu, pour racheter leurs pechez, & avoir part aux Priéres de l'Egliſe ; ce ſont des donations, des legs pieux, non ſeulement par rapport à la piété des Donateurs ; mais encore par rapport aux ſeuls pieux uſages qu'on en doit faire ; nulle de ces donations qui ne ſoit à titre onereux, c'eſt-à-dire, que ceux qui en joüiſſent ſont obligez ſous peine de peché, d'en remplir les conditions & les charges ; telles que ſont : de dire avec décence, & dévotion, l'Office Divin : *Omne Beneficium datur propter Officium* ; & ce mot d'*Officium*, ne ſe reduit pas à la ſeule récitation de l'Office Divin ; il comprend toutes les obligations & les charges attachées au Benefice ; & ſinguliérement, de faire des aumô-

nes qui répondent au revenu.

C'eſt ſur ce principe, que S. Bernard écrivant à un Chanoine de l'Egliſe de Lyon : tout ce que vous retenez de vôtre revenu Eccléſiaſtique, lui dit-il, après avoir prélevé ce qui eſt préciſément néceſſaire pour vôtre entretien, n'eſt pas à vous ; c'eſt une volerie, & une eſpece de ſacrilége * *Quidquid præter neceſſarium victum & veſtitum de altari retines : tuum non eſt ; rapina eſt, ſacrilegium eſt.*

Le ſentiment de ce Pere, & de tous les autres, conformément aux ſaints Canons, & à la Tradition conſtante de l'Egliſe, fait aſſez voir que l'obligation qu'ont les Eccléſiaſtiques, de faire un ſi ſaint uſage des biens d'Egliſe, n'eſt pas un ſimple conſeil de perfection, mais

* *Epiſt. 2. ad Canonicum Lugdunenſem.*

un précepte rigoureux qui oblige sous peine de peché.

Qu'on se récrie tant qu'on voudra contre cette morale ; que les illusions du cœur qui font la véritable source de ce déreglement, fascinent les meilleurs esprits, par leurs enchantemens, & leurs prestiges ; que la géneralité de l'abus, passe pour une prescription ; qu'une molle & lâche complaisance de quelques Directeurs peut-être un peu interessez se flatte d'avoir le secret de tranquilliser les consciences ; que des Docteurs mêmes consultez, trouvent des tempéramens, pour accorder la Loi, avec l'usage ; en un mot, que l'amour propre plaide sa cause ; il y a grande apparence qu'il la gagnera dans un tribunal où les illusions du cœur dominent ; mais la droiture, &

la delicateſſe de la conſcience chrétienne reclameront toujours, & crieront ſans ceſſe à l'injuſtice ; l'abus ne preſcrira jamais contre la Loi de Dieu ; l'intention des Fidéles qui ont laiſſé à l'Egliſe ces grands biens, pour être employez en œuvres pies, ſubſiſtera ; les Pauvres auront toujours raiſon de ſe plaindre, que pluſieurs Beneficiers leur volent leur patrimoine, en leur refuſant la part qu'ils ont droit d'avoir aux revenus ; l'Egliſe elle-même gémira toujours ſur le ſort de ceux de ſes Miniſtres, qui ſeront ſourds à ſes remontrances ; l'abus pourra perſéverer ; mais enfin le Souverain Juge rendra juſtice un jour à tout le monde, & ſon jugement ſera ſans appel.

On convient que les Eccle-

ſiaſtiques qui ont des benefices ; ſont maîtres de leurs revenus, toujours avec l'indiſpenſable obligation d'en remplir toutes les charges ; n'y ayant point de Benefice, comme on a dit, qui ne ſoit à titre onereux.

Tout Benefice eſt une certaine portion du bien de l'Egliſe, aſſignée à une perſonne Eccléſiaſtique, pour en joüir pendant toute ſa vie, en titre de retribution du ſervice qu'il rend, ou qu'il doit rendre à l'Egliſe ; avec obligation, comme on a dit, qu'après avoir prélevé ce qui eſt néceſſaire pour ſon entrétien, il employe le ſurplus au ſoulagement des Pauvres, & en d'autres bonnes œuvres propres de ſon état. C'eſt ici une obligation très-étroite, comme on a déja dit.

En verité, il faut être bien

ébloüi,ou pour mieux dire, bien aveuglé par les pitoyables illusions du cœur, pour employer à des usages prophanes des biens consacrés à Dieu, & n'être pas effrayé par une conduite si irreguliére, on peut même dire, si peu chrétienne. Est-ce l'intention de ces pieux Fidéles qui ont donné si liberalement leurs biens au Seigneur? & l'Eglise, en conférant à un Ecclésiastique un benefice d'un si grand revenu, a-t-elle prétendu faire de ce riche Beneficier un délicieux mondain, un somptueux oisif, qui par sa mondanité décrie son état, scandalise le public, & qui fasse servir à son luxe, & à ses plaisirs le patrimoine des Pauvres?

Il faut avoüer que l'illusion ne sçauroit guére aller plus

loin ; car pour peu qu'on ait de Religion & de bon ſens, peut-on être tranquille ? dans quelles inquiétudes ne vit point un Séculier oberé, & qui doit plus, qu'il n'a de biens ? un Officier d'armée qui pour avoir trop donné à ſes plaiſirs a negligé ſon devoir, & n'a rien moins fait que le ſervice du Prince ? & un homme d'Egliſe chargé de dettes & envers l'Egliſe, & à l'égard des Pauvres, & envers Dieu, vivra tranquille ! certainement on le regarde en pitié durant ſa vie, & on le plaint à ſa mort ; car voilà tout ce qu'on gagne, quand on fait un tel perſonnage ſur la ſcene du monde.

Bon Dieu ! qu'un peu de bon ſens, & de réfléxion, épargneroient de cuiſans regrets, & de ſtériles, & infructueux re-

pentirs

pentirs à la derniére heure ! quelque puiſſant que ſoit l'enchantement des illuſions ; une ſeule lueur de bon ſens, & de raiſon, avec le ſecours de la grace que Dieu ne refuſe jamais à perſonne, ſuffiroit pour diſſiper le charme, & pour faire ſentir à un homme d'Egliſe qui a des Benefices, quel uſage il doit faire de ſes revenus.

Il eſt certain que les Miniſteres, & les Dignitez étant differens dans le Clergé, chacun a droit d'y vivre, & d'y figurer ſelon ſon rang, & la dignité de ſon miniſtère. Les prémiers Paſteurs tenant les prémiers rangs ne doivent pas ſeulement primer par leur vertu & leur propre mérite, il eſt à propos que gardant les regles de la modeſtie, tout concoure encore, à leur attirer le reſpect & la ve-

neration des peuples qui donnant toujours beaucoup aux ſens, ont beſoin, ce ſemble, de quelque choſe qui frappe les yeux, & qui rehauſſe leur idée. Un dehors trop obſcur peut affoiblir leur reſpect. Nous ne ſommes plus dans ces heureux tems, où ſous de vieux haillons, l'éclat de la ſainteté rendoit plus reſpectables les Miniſtres du Seigneur, que toute la magnificence des Maîtres du monde.

Ce qui doit revolter tout eſprit Chrêtien, ce ſeroit de voir des Egliſes qui ſont les titres des plus riches Benefices, tomber en ruine; & être quelquefois moins propres, que ne ſeroient les remiſes, & les plus bas offices peut-être de Mr. l'Abbé. Quand on y voit les vaſes ſacrez, moins riches que la vaiſ-

ſelle ſous le poids de laquelle gemiſſent ſes buffets ; quand on y trouvera les ornemens qui ſervent au divin Sacrifice, & à l'Autel, ſi pauvres, & ſi vils, qu'il ne permettroit pas lui-même que ſes valets fuſſent habillez de pareils meubles ; quand on voit enfin des villages dont les pauvres habitans s'épuiſent toute l'année à cultiver, & à faire valoir les terres de l'Abbaye, ou du Prieuré, pour augmenter les revenus du poſſeſſeur du Benefice ; quand on les voit, dis-je, ces villages reduits à la derniere miſere, ſans que celui qui en retire de ſi gros revenus, penſe à les ſoulager : voilà ce qui doit faire gémir ceux qui pleins de Religion, n'ont d'autres interêts à tout cela, que ceux de la charité, & de la juſtice. Et ce qui ré-

volte tout eſprit Chrêtien, c'eſt que ceux qui ſont dans le cas, & à qui le Seigneur demandera bien-tôt un compte ſi exact, & ſi rigoureux des biens d'Egliſe dont il les avoit chargez à des conditions, qu'ils ſçavent bien qu'ils n'ont pas remplies, que ces perſonnes ſi comptables à la juſtice Divine, ſoient tranquilles dans ce cahos.

On doit ajoûter ici, à la confuſion des illuſions du cœur qui cauſent ce déſordre; qu'un excès de magnificence, diminuë beaucoup l'honneur qu'on prétend ſe faire par un pompeux étalage de vanité, quand on eſt ſur tout dans un état que la vertu caractériſe. Il y a une noble modeſtie qui ſied bien à tous les états, & ſur tout à l'état des gens d'Egliſe. Celle de ſaint Charles Borro-

mée, & de tant d'autres grands Prélats, les a rendu plus respectables à leur peuple, que n'auroit fait une legion de valets à riche livrée. Plus on est puissant en revenus, plus la modération est loüable, sur tout dans les personnes d'Eglise; la sainteté de leur état, est incompatible avec tout ce qui est mondain.



On peut dire que la pluralité des Benefices, est aujourd'hui une question que la théorie, & la pratique ont renduë problêmatique; elle a de part & d'autres de puissans partisans. La pratique, & l'usage, autorisent presque par tout la pluralité des Benefices dans la même personne; combien de riches Ecclésiastiques

en poſſedent plus d'un ! & peu de ceux qui n'en ont qu'un, qui ne ſoient dans la pieuſe diſpoſition d'en accepter pluſieurs ; & c'eſt cet uſage aujourd'hui ſi univerſel, qui prétend rendre l'affirmative pour le moins, ce ſemble, fort probable.

La ſpéculation cependant, & la rigidité de la Morale ſe récrient fort contre cette pratique ; & déclarent que cet uſage quelque commun qu'il ſoit eſt un abus ; & qu'un ſecond Benefice eſt de trop, à qui en a un qui ſuffit pour ſon entretien honnête. Chacune de ces opinions a ſes partiſans ; mais parce que ceux qui ſont en poſſeſſion, ſont d'ordinaire les plus forts ; le zéle, & les raiſonnemens des cenſeurs, n'ont pas fait juſqu'ici grande fortu-

ne ; l'opinion même qui favorise la pluralité des Benefices, quelque douteuse qu'elle soit, semble avoir prévalu.

On ne prétend point ici décider la question. Comme on ne s'est proposé dans cet Ouvrage que de demasquer l'amour propre, en dévoilant les mystéres du cœur humain ; & en faisant sentir ce que peuvent ses illusions, sur un esprit qui n'est point en garde contre leurs prestiges en fait de Religion, & de Morale ; on se borne ici à faire des reflexions qui se présentent naturellement sur la pluralité des Benefices ; ce sera aux interessés à consulter de bonne foi, la Loi, & la conscience, avant que de décider.

On peut dire que l'Eglise n'a jamais approuvé formellement la pluralité des Benefices dans

la même personne, quoi qu'elle l'ait tolerée. La modicité du revenu des Benefices, a servi d'abord de raison, ou de prétexte, à la pluralité. Un Ecclésiastique ne pouvant pas subsister avec un seul, dont les revenus étoient devenus insuffisans pour l'entretenir avec décence ; il lui fut permis d'en avoir plus d'un. Cette permission donna bien-tôt occasion à l'abus, & ce fut pour le reprimer, que plusieurs Conciles, plusieurs saints Peres, & les Docteurs ont si fort crié contre la pluralité des Benefices.

Tout le monde sçait que la fin que se sont proposé, ceux qui ont donné si librement leurs biens à l'Eglise, a été de rendre plus éclatant & plus majestueux le Service Divin, en multipliant les Ministres des Au-

tels

tels, & de rendre plus de ſervices au public en augmentant le nombre des ouvriers qui travaillent à la vigne du Pere de famille. Ils ſe ſont propoſés ces charitables Fidéles, de ſoulager plus efficacement les Pauvres, en augmentant le nombre de ceux qui ſont obligés par leur état, de pourvoir à leurs beſoins, en leur donnant abondamment de quoi faire des aumônes. Enfin ils ont eu en vûë ces pieux Fidéles de rendre le Clergé plus floriſſant, en le rendant plus nombreux ; & par-là même plus en état de remplir avec plus d'aiſance, & de dignité les fonctions du ſacré Miniſtère. Telle a été la fin & le motif de la fondation, de tant de riches Prieurés, de tant de riches Abbayes.

Saint Bernard, & après lui

ſaint Thomas l'Ange de l'Ecole, ne voyent pas comment toutes ces fins que ſe ſont propoſées les Fondateurs ou Bienfacteurs peuvent être remplies avec la pluralité des Benefices dans la même perſonne. Celui qui a deux ou trois Benefices, ne dit pas deux ou trois Offices par jour ; cependant nul Benefice qui n'oblige à dire l'Office ; & on doute qu'il faſſe lui ſeul des aumônes pour trois. Que ſi chaque Benefice oblige à reſidence, il eſt évident qu'il en a toujours un ou deux de trop.

Il eſt tout viſible que par cette pluralité de Benefices dans un même ſujet, le public eſt privé de bien des ſecours ; & la fin de ceux qui les ont fondez, eſt fruſtrée. Celui qui n'ayant qu'un ſeul Benefice de ſix ou huit mille livres de ren-

tes n'avoit jamais paru en chaire, & qu'on n'a jamais vû auprès des malades pour les aider à bien mourir, n'aura pas plus de zéle, quand ayant obtenu un ſecond, ou un troiſiéme Benefice, il aura quinze ou vingt mille livres de revenus.

Mais peut-être qu'étant devenu plus riche en biens d'Egliſe, il ſupléera par ſes grandes aumônes au défaut de ſes autres obligations. Ce ſeroient quelques fautes de moins ; mais n'y a-t-il point à craindre que cette augmentation de revenus, ne ſerve à augmenter la mondanité, & le faſte. C'eſt ſouvent tout le bien qui provient de la pluralité des Benefices ; une livrée plus riche, un train plus ſomptueux ; un plus noble équipage ; moins d'aumônes, parce qu'étant plus dans

le grand monde, on fait plus de dépenses pour soûtenir son rang, il en coûte pour briller dans le grand monde. Bon Dieu! qu'il est à craindre que la piété, la modestie, & la regularité de la vie, ne diminuent, dès qu'on voit croître ses revenus. Est-ce là l'intention qu'ont eu ceux qui ont dotté ces Benefices. Mais l'Eglise, dit-on, en tolérant la pluralité, en rectifie la possession: mais en rectifie-t-elle le mauvais usage? on a plusieurs Benefices: on est indispensablement obligé de remplir les obligations de tous. Que les illusions du cœur fascinent ici par leurs prestiges, l'esprit, & la conscience; elles n'altéreront jamais la Loi. Chaque Benefice a ses obligations, & ses charges; en possede-t-on un seul, ou plusieurs: on doit sous

peine de peché, remplir les devoirs de tous. Que ces illusions crient à la morale sévere ; elle n'en sera pas moins la pure morale de l'Eglise, selon laquelle on sera jugé.

Certainement quelque puissant que soit l'ascendant que la convoitise a sur le cœur de l'homme ; on a de la peine à comprendre comment un Ecclésiastique qui a un Benefice qui lui donne suffisamment dequoi vivre honnêtement selon son état, peut se surcharger d'un second, qui augmente, à la verité ses revenus, mais qui augmente aussi de beaucoup ses obligations & ses charges. C'est comme quand un homme déja oberé, & qui doit plus qu'il n'a de bien, emprunte encore chaque jour, & contracte chaque jour, de nouvelles dettes. Il n'y

a que les illusions du cœur qui puissent soudre ces problêmes de morale.

Les illusions du cœur font à peu près sur l'esprit, ce que font sur les sens, les Enchanteurs par leurs charmes, lors qu'ils font paroître un coq, qui traîne seul une grosse poutre. Ceux qui ont été fascinez, sont dans l'admiration ; ceux au contraire qui ont les yeux sains, regardent en pitié ceux qui admirent un coq, qui ne traîne en effet qu'une paille. Tel est l'effet en quelque maniére des illusions du cœur, sur l'esprit de ceux que l'amour propre a fasciné par ses charmes.

On ne doute point, qu'il ne puisse se trouver des gens d'esprit, pleins d'ailleurs de bon sens, & de probité, qui en fait de pluralité de Benefices, re-

garderont comme des partiſans chagrins d'une morale outrée, ceux qui déſaprouvent un uſage aujourd'hui ſi commun, adopté même peut-être, parce qu'il y a de plus reſpectable, & de plus diſtingué dans le Clergé ; & autoriſé par le grand nombre. On s'eſt borné à faire ſimplement des réfléxions ; chacun peut voir ſi elles portent à faux, & ſi elles ſont défectueuſes.

On a dit que puiſque l'Egliſe tolére cette pluralité de Benefices, on n'a garde de la condamner, aux conditions que l'Egliſe la tolére ; ſçavoir, que chaque Benefice ſera dûëment deſſervi ; que les obligations de chaque Benefice en particulier, ſeront remplies ; que le Service Divin n'en ſouffrira point ; & que les pauvres au-

ront reguliérement la portion qui leur convient des revenus de chaque Benefice, & ainsi des autres; telle est l'intention de l'Eglise dans cette tolérance; on ne sçait pas si ces conditions seront du goût de tous ceux qui en possedent plusieurs.

Au reste on a crû qu'on pouvoit d'autant plus librement réünir sous le même point de vûë, les irrégularités, & les défauts qui peuvent se glisser dans un état si saint à la faveur des illusions du cœur, qu'il se trouve moins de gens aujourd'hui qui en soient repréhensibles. Jamais peut-être, comme nous l'avons déja dit ci-dessus, le Clergé ne fut plus édifiant; & si les réfléxions qu'on vient de faire, n'étoient pas nécessaires pour guérir un mal qui ne regne point, elles peuvent servir

du moins à le prévenir dans la ſuite.



Perſonne qui ne convienne que tout Eccléſiaſtique, qui eſt dans les Ordres Sacrés, ou qui poſſede un Benefice, ne ſoit obligé ſous peine de peché grief, de dire chaque jour l'Office Divin; & que tout Religieux Profé, n'y ſoit obligé ſous la même peine. Il y a cependant ici une queſtion à faire; ſçavoir, ſi tous ceux qui récitent l'Office y ſatisfont.

Un des plus ordinaires effets des illuſions du cœur, eſt de perſuader qu'on a pleinement ſatisfait à cette obligation, & rempli ce devoir, quand on a recité ſon Office; car en effet que peut-on exiger de plus; & de-là vient cette ſécurité de

conſcience qui bannit tout remords, quand on a recité ſon Breviaire. La queſtion cependant n'eſt pas tout-à-fait décidée.

Il eſt certain que l'Office Divin eſt une Priére ; & il ne paroît pas qu'un homme liſant ſimplement l'Ecriture Sainte, crût avoir prié Dieu, pour y avoir lû les Pſeaumes. *Orabo Spiritu*, dit ſaint Paul, *Orabo & mente* : je ne me contenterai pas d'articuler une ſuite de mots, & de prononcer ſimplement des paroles ; l'attention de l'eſprit, & la dévotion du cœur animeront toutes les Priéres que je ferai ; *Pſallam Spiritu*, *pſallam & mente*. Si ces deux conditions manquent, ce n'eſt plus une Priére qu'on fait ; ce ſont tout au plus, quelques Pſeaumes qu'on lit.

N'est-ce que des seuls Hebreux que Dieu a parlé, quand il a dit par Isaïe : ce peuple m'honore du bout des lévres ; mais leur cœur est bien éloigné de moi ? & combien de ceux qui disent tous les jours leur Offices, le Seigneur ne peut-il pas faire le même reproche ? on recite tous les jours en public, ou en particulier le Breviaire, on paye à Dieu chaque jour un tribut de Priéres : *Populus hic labiis me honorat* ; mais si l'attention nécessaire à la Priére qu'on fait ; si le respect dû à celui qu'on prie ; si la dévotion qui est comme l'ame de cet acte de Religion, ne se trouvent point dans celui qui dit l'Office : *Labiis me honorat*, le tribut n'est qu'en paroles, puis que l'esprit, puis que le cœur sont éloignez de Dieu : *Cor au-*

tem eorum longè est à me.

En bonne foi, peut-on sans illusion se persuader qu'on a satisfait à un devoir si essentiel, quand on a dit l'Office Divin, comme sont en usage de le réciter plusieurs de ceux qui le disent ? les distractions y sont continuelles : oseroit-on se flatter qu'elles ne soient pas volontaires, quand on fait tout ce qui concourt à distraire l'esprit, & qu'on néglige tout ce qui peut servir au recueillement ?

On passe immédiatement d'une occupation d'une assemblée toute mondaine, au chœur, ou à la chambre pour y dire l'Office Divin ; & Dieu sçait comme on le dit, si l'indévotion en ce point devenuë aujourd'hui si commune, n'avoit apprivoisé les gens à une irrégularité si indécente : pourroit-

on ſe perſuader qu'un homme d'Egliſe qui dit, ou plûtôt, qui lit ſon Breviaire, aſſis auprès du feu, ou en ſe promenant dans un jardin, ou dans ſa chambre, ou dans une galerie; interrompant à la moindre occaſion ſa prétenduë Priére, pour voir ce qui ſe preſente à ſes yeux; pour parler, pour interrroger, ou pour répondre; ſi dis-je, ce perſonnage étoit moins commun, pourroit-on ſe perſuader que cette perſonne d'Egliſe dit l'Office Divin, & qu'elle fait à Dieu ſérieuſement, une des plus ſaintes Priéres?

Mais cette même perſonne qui parle à Dieu avec tant d'indécence, & ſi peu de reſpect, oſeroit-elle faire ſon compliment à un honnête homme, ou préſenter à quelque Grand Seigneur un placet, en lui par-

lant avec la même précipitation, avec le même bredoüillement, du même air, & avec la même indécence qu'elle parle au Seigneur en disant son Office ? certainement elle feroit pitié, elle feroit rire, & elle seroit éconduite ignominieusement. Chose étrange ! on n'oseroit pas lire en public une gazette avec la même précipitation qu'on dit son Breviaire ; & quelque fois même on s'applaudit de l'avoir expedié si habilement.

L'Eglise a déterminé le tems où l'on doit dire les Heures Canoniales, ou Priéres qui composent l'Office Divin. Ceux qui ont l'avantage de le dire en public dans le Chœur, suivent assez l'esprit de l'Eglise pour l'ordre du tems ; & ceux qui le disent en particulier, ne sont pas

moins obligez de s'y conformer, autant qu'il eſt poſſible; rien certainement n'eſt plus édifiant, que cette ponctuelle régularité de tant d'illuſtres Chapitres, & de Communautez Religieuſes, à dire toujours toutes les Heures de l'Office au tems reglé. Mais en bonne foi, eſt-ce une negligence pardonnable, quand des perſonnes d'Egliſe ennuyées ſouvent de leur loiſir, renvoyent à dire leur Office, le plus tard qu'elles peuvent!

L'Office divin eſt le prémier des devoirs d'un homme d'Egliſe; c'eſt un devoir de chaque jour; & non ſeulement un devoir de Religion, mais encore pour les Beneficiers ſur tout, un devoir de juſtice. C'eſt un ſacrifice de loüanges: *Sacrificium laudis*, que l'Egliſe, à l'exem-

ple du Roi Prophéte oblige ſes Miniſtres, d'offrir à Dieu, ſept fois le jour : *Septies in die laudem dixi tibi.* Vous vous y êtes obligez en recevant les Ordres Sacrés, & en acceptant un Benefice Ecléſiaſtique ; rendez au Très-Haut ce que vous lui devez par une indiſpenſable obligation : *Redde Altiſſimo vota tua:* mais n'oubliez pas que c'eſt au Très-Haut que vous rendez cet hommage.

On croit le lui avoir rendu quand on a recité ſon Breviaire ; c'eſt-à-dire, quand on l'a lû. C'eſt à l'amour propre qu'on doit cette déciſion, que les illuſions du cœur ont renduë aujourd'hui ſi plauſible ; mais qu'il eſt à craindre qu'à l'heure de la mort, lorſque tous les preſtiges éblouiſſans de ces illuſions ſeront diſſipés ; & que la

la conſcience, la droite raiſon, & la Religion ſeront rentrées dans tous leur droits, qu'il eſt à craindre que cette déciſion ne paroiſſe ce qu'elle eſt, c'eſt-à-dire, une pure illuſion. En effet que penſera-t-on alors de la poſture ſi peu reſpectueuſe, indécente même avec laquelle on aura dit ſon Office, & de l'heure induë où on l'aura dit ? c'eſt une dette que nous payons. Hé ! bon Dieu, que de débiteurs de cette eſpéce, qui n'auront payé leur tribut, qu'en fauſſe monnoye ! & combien de perſonnes d'Egliſe reconnoîtront à cette derniere heure, avoir dit ſi long-tems leur Office, ſans avoir prié Dieu.

Rien à la verité n'eſt plus édifiant, comme on a déja dit, que la dignité, la majeſtueuſe régularité, & la décence avec

quoi on dit l'Office divin dans ces Chapitres, plus reſpectables encore par cette modeſtie ſi majeſtueuſe, & par cet eſprit de Religion qui y regne, que par leur ancienne Nobleſſe, & leurs Dignités. Mais tous les Eccléſiaſtiques qui diſent l'Office divin en leur particulier, ſont-ils moins obligés de le dire avec reſpect, avec dévotion, & d'une maniére moins édifiante? les illuſions du cœur éblouïſſent pour un tems; mais elles cauſent bien des regrets à la mort.



La Meſſe eſt le plus ſaint & le plus auguſte acte de Religion qu'il y ait dans l'Egliſe; c'eſt l'adorable & le divin Sacrifice non ſanglant de la nouvelle Loi, dont les plus ſaints,

& les plus respectables Sacrifices de l'Ancienne Loi, n'étoient que de simples, & imparfaites figures. Ce n'est pas la représentation seule du Sacrifice de Jesus-Christ sur le Calvaire; c'est réellement la même victime toute divine qui est le Corps, & le Sang adorable de Jesus-Christ immolé pour le salut de tous les hommes; même Sacrificateur qui est le même Jesus-Christ, dont le Prêtre à l'Autel n'est que le Ministre. On peut dire que la Messe n'est pas seulement l'acte le plus auguste, le plus respectable, le plus majestueux, & le plus saint de notre Religion; elle est comme le précis, & en racourci, pour ainsi parler, toute la Religion même.

Tout ce qui sert au divin Sacrifice de la Messe, est sacré; nul des actes, nulle des céré-

monies de la Meſſe, qui ne ſoit myſtérieuſe, & qui ne porte un caractère de majeſté, & de ſainteté; & ſi au ſeul nom de Jeſus, tout ce qu'il y a dans le Ciel, ſur la terre & dans les enfers doit fléchir le genou: quel profond reſpect, quelle vénération, quelle reſpectueuſe crainte en préſence de Jeſus-Chriſt lui-même réellement préſent ſur l'Autel, où il s'immole pour nous à ſon Pere, dans le Sacrifice de la Meſſe. Doit-on être ſurpris ſi les Anges qui aſſiſtent inviſiblement en grand nombre à toutes les Meſſes, s'anéantiſſent par reſpect au pied de nos Autels, comme ils firent à la Mort de Jeſus-Chriſt ſur le Calvaire; & ſi tous les démons frémiſſent à la ſeule vûë de nos Autels; ce qu'il y a de ſurprenant, & ce

que les Payens, & les peuples barbares mêmes n'ont jamais pû comprendre, c'eſt qu'il ſe trouve des Fidéles, gens d'ailleurs raiſonnables, & inſtruits des verités de notre Religion, qui voyent nos Autels de ſens froid; aſſiſtent au divin Sacrifice de la Meſſe, ſans dévotion, & avec peu de reſpect? & ce qui eſt incompréhenſible à tout bon eſprit, c'eſt que pluſieurs même honorés du ſacré Sacerdoce, paroiſſent ſans aucune reſpectueuſe décence à l'Autel, & y offrent même le divin Sacrifice avec moins de modeſtie, de recüeillement, & d'édification, qu'ils ne feroient, ce ſemble, ſi le Sacrifice de la Meſſe n'étoit qu'une action indifférente, & purement civile. Si cette irréverence, & cette ſcandaleuſe indévotion, n'eſt

que l'effet des illuſions du cœur ; il faut avoüer, que ces illuſions ſont bien deteſtables, & bien à craindre !

C'eſt certainement cette monſtrueuſe contradiction de créance & de conduite, dans des gens ſur tout, conſacrez au divin miniſtére des Autels, qui doit revolter tout eſprit Chrêtien, & raiſonnable. C'eſt auſſi ce qui a fait plus d'Héretiques, que toutes les prétenduës difficultés, que l'eſprit d'erreur peut faire naître.

En effet, il a toujours été très-aiſé d'éclaircir tous cés doutes que l'eſprit de tenebres fait naître ; & de convaincre tout Héretique, qui cherche de bonne foi à connoître la verité ſur un dogme ſi aiſé à démontrer ; mais quand un Héretique preſque convaincu, & à demi con-

verti, s'aviſe de nous objecter, que la maniére ſi peu édifiante, ſi indévote, pour ne pas dire ſcandaleuſe de la plûpart des Catholiques qui entendent la Meſſe; & d'un grand nombre de Prêtres qui la diſent avec ſi peu de décence, & de dévotion, prouve viſiblement qu'ils ne croyent point la préſence réelle de Jeſus-Chriſt dans le Très-Saint Sacrement : eſt-il fort aiſé de leur prouver le contraire, & de les convaincre ?

A Dieu ne plaiſe qu'on voulût douter ici, de la foi des ſacrés Miniſtres des Autels, & du peuple; on eſt perſuadé que tous ont la foi: mais la maniére de dire la Meſſe, & de l'entendre, prouve-t-elle qu'ils l'ont? on croit, mais d'une foi certainement bien languiſſante, bien foible; d'une foi que les illu-

ſions du cœur tiennent comme captive, & nourriſſent dans l'indolence, & dans l'inaction; en laiſſant cependant à l'eſprit toute la liberté de croire d'une foi purement ſpéculative, qui amuſe la conſcience, en diſpenſant l'amour propre de ſe gêner.

On veut être perſuadé qu'un Miniſtre des Autels croit la préſence réelle de Jeſus-Chriſt dans l'adorable Euchariſtie; & qu'il ſeroit prêt de donner ſon ſang & ſa vie pour cette vérité. Ce principe poſé, on eſt obligé d'avoüer ingénûment, que quand on voit un Prêtre à l'Autel, offrir le divin Sacrifice avec moins de décence, & de reſpect, que le moindre Officier de quelque grand Seigneur, ne s'acquitte de ſon office en préſence de ſon Maître: la raiſon

ſion ſe confond, & l'eſprit ſe perd. En effet, quoi de plus incompréhenſible que cette indigne, & irreguliére conduite, avec cette créance!

Si le Sacrifice de la Meſſe n'étoit qu'une ſimple & vuide repréſentation du Sacrifice de Jeſus-Chriſt ſur le Calvaire, ſans réalité; ſi le Corps & le Sang de Jeſus-Chriſt n'étoit qu'en figure dans la divine Euchariſtie, on ne ſouffriroit point certainement qu'un Prêtre fit cette pieuſe cérémonie de Religion avec peu de décence, & de dignité; il eſt certain qu'on ſe recrieroit, & que la plainte, & l'indignation ſeroient juſtes; tous les actes, toutes les cérémonies de Religion doivent être faits avec reſpect.

Quand les Payens ont voulu

représenter par dérision sur le théâtre nos sacrés Mystéres, ils ont toujours jugé qu'il étoit de la bienséance que l'acteur joüât toujours son rôle avec une modestie étudiée, & avec une majesté affectée, qui répondit au personnage qu'il contrefaisoit; & personne n'ignore avec quelle dignité ils offroient eux-mêmes, leurs impies sacrifices. Il est honteux pour nous, on l'avouë, d'apporter ces raisons, & d'oser se servir de ces exemples prophanes pour le sujet dont il s'agit; mais est-il moins honteux d'en avoir besoin pour sentir l'indévotion, avec quoi plusieurs Prêtres disent la sainte Messe; & avec quelle indécence ils paroissent à l'Autel.

On diroit qu'on met le divin Sacrifice de la Messe au rang des actions ordinaires qu'on a

coûtume de faire chaque jour; auſſi s'en diſpenſe t-on ſans regret, & auſſi facilement, qu'on ſe diſpenſe pour la même raiſon, des actions les plus indifférentes.

On paſſe immédiatement d'une occupation toute prophane au ſaint Autel; quelque eſpece de préparation faite à la hâte, ſert comme de prélude à l'indévotion avec quoi on va dire la Meſſe. Le peu de gravité, & la diſſipation d'eſprit qu'on apporte à l'Autel; la précipitation, ſi indécente avec quoi on commence la Meſſe; cette volubilité de langue en diſant, ou pour parler plus juſte, en liſant le Graduel, l'Epître, l'Evangile, & les Oraiſons; la maniére toute méchanique avec quoi on fait, & l'on confond même ſouvent, pluſieurs

de ces ſaintes cérémonies ; l'air ſi peu modeſte du Celebrant ; toute ſa contenance ſi peu dévote ; tout cela inſpire-t-il beaucoup de dévotion à ceux qui ſont préſens ? tout cela inſpire-t-il beaucoup de ſentimens de Religion, & de reſpect ? un tel Prêtre à l'Autel donne-t-il cette haute idée que nous devons tous avoir du divin Sacrifice de la Meſſe ; & un Héretique, un Mahometan ſe perſuaderoit-il que ce Prêtre croit Jeſus-Chriſt réellement préſent ſur l'Autel ?

Mais ce qui eſt encore plus ſurprenant, & qu'on auroit de la peine à croire, ſi l'expérience ne le perſuadoit plus qu'on ne voudroit ; c'eſt qu'on ne ſoit pas plus dévot, ni plus touché après la conſécration, qu'avant que Jeſus Chriſt fût réellement ſur l'Autel, & entre les mains

du Prêtre. On convient qu'un doux tremouſſement du cœur, une dévotion ſenſible n'eſt pas néceſſaire pour avoir même alors les ſentimens de Religion, & de reſpect que demande cette préſence réelle ; cette pieuſe ſenſibilité ne ſeroit pas un effet fort ſurprenant de cette divine réelle préſence, c'eſt cependant une pure grace que Dieu accorde à qui il lui plaît ; mais le ſujet d'étonnement, c'eſt qu'on ſoit auſſi peu touché, auſſi peu dévot, auſſi inſenſible qu'on l'étoit avant cette préſence réelle ; qu'on regarde la ſainte Hoſtie après la conſécration, avec les mêmes ſentimens qu'on la voyoit avant qu'elle fût conſacrée ; & qu'on communie, qu'on acheve le divin Sacrifice, dans les mêmes diſpoſitions intérieures, & la

même tiédeur où l'on étoit en le commençant.

Qu'on s'accoûtume insensiblement à faire sans un nouveau goût, ce qu'on fait tous les jours, quand ce qu'on fait n'a rien qui frappe ; on n'en est pas surpris ; les impressions que font naturellement les objets sont bornées ; l'habitude en épuise les sentimens, & émousse ce qu'ils ont de piquant, & de vif ; mais que la présence réelle de Jesus-Christ, quelque réïterée qu'elle soit, ne fasse pas plus d'impression, que celle d'une personne indifférente : voilà ce qu'on a de la peine à comprendre, & ce qu'on auroit encore plus de peine à croire, si une triste expérience ne nous en convainquoit. Mais dira-t-on, c'est qu'on ne sçait Jesus-Christ réellement présent que

par la foi. Eſt-ce qu'on eſt inſenſible à la préſence ſubite d'un ami, qu'un voile épais empêche qu'on ne voye, & qu'on n'entende ? la certitude par la foi doit être bien plus infaillible que par les ſens.

On revient toujours à l'habitude qu'on contracte ; pour excuſer le peu de dévotion qu'on a en diſant la Meſſe tous les jours, on en auroit encore moins, ſi on la diſoit plus rarement ; mais la coûtume peut-elle avoir lieu quand il s'agit de la préſence réelle de Jeſus-Chriſt même ? les Bienheureux dans le Ciel s'accoûtument - ils à voir Dieu ſans ceſſe dans le Ciel ? c'eſt toujours nouveau goût, nouvelle joye, nouveau ſentiment de reſpect, d'admiration, de tendreſſe. La préſence réelle de Jeſus - Chriſt ne

devroit-elle pas opérer à proportion, quelque chose de pareil dans le saint Sacrifice de la Messe ? & l'habitude d'offrir chaque jour ce divin Sacrifice, devroit-elle dessecher la dévotion du Ministre, & des Assistans ? ce n'est pas l'habitude de dire la Messe souvent, qui fait que la présence réelle de Jesus-Christ devient intérieurement si peu sensible ; c'est le manque d'une foi vive ; ce faux prétexte de l'accoûtumance est un effet des illusions du cœur ; l'amour propre, l'indévotion, une regularité de mœurs moins exacte, s'en accommodent, qu'on soit dévot, qu'on dise la Messe comme un homme qui la croit d'une foi vive ; & on la dira bien-tôt avec toute la décence, & le respect qui doit accompagner une action si sainte.

& ſi auguſte ; on y expérimentera ce qu'opére la préſence réelle de Jeſus-Chriſt dans les ames fidéles ; on dira la Meſſe avec dignité, & avec édification.

PARAGRAPHE V.

Des Illuſions du Cœur dans les Partiſans de l'erreur, & du ſchiſme.

ON peut dire que les illuſions du cœur ne regnent nulle part avec plus d'empire, que dans les erreurs dans la foi, jointes avec l'opiniâtreté, qui fait proprement le caractére de l'héreſie.

On appelle parti héretique, une ſociété de gens qui ſuivant l'erreur de quelque particulier,

tiennent des dogmes, contraires à ceux que l'Eglise a reçûs de Jesus-Christ, c'est-à-dire, qui nient les verités qu'il a enseignées; ou qui enseignent des erreurs contraires à la doctrine de l'Eglise qui est toujours la doctrine de Jesus-Christ. Ceux qui se séparent de l'Eglise, ou de son Chef, sont appellés Schismatiques, quoi qu'il est bien difficile que les Schismatiques, ne soient en même tems héretiques.

L'erreur est une fausse opinion qu'on se met dans l'esprit, soit par ignorance, soit faute d'examen, ou de bon raisonnement, laquelle s'insinuë toujours sous l'apparence du vrai; & c'est cette apparence qui éblouït, & qui trompe: quoique l'erreur soit une maladie de l'esprit, l'opiniâtreté dans l'erreur est un vice du cœur, qui

nait toujours de quelque passion qui le nourrit ; & on peut dire que s'il n'y avoit jamais eu de passion, il n'y auroit jamais eu d'héresie.

On avouë que la petitesse d'esprit contribuë beaucoup à l'opiniâtreté ; mais si le goût du plaisir, si l'apparence éblouïssante d'un bien dont la passion flatte le cœur, & par le cœur séduit l'esprit, ne s'y trouvoit ; l'entêtement, quelque outré qu'il pût être, se dissiperoit, & il y auroit peu d'opiniâtres. C'est l'attrait du plaisir ; c'est l'apparence du bien, qui sont l'appas ordinaire dont les passions se servent pour séduire le cœur, & fasciner l'esprit des hommes. De là naissent les illusions qui éblouïssent, les charmes qui enchantent, & qui empêchent que le bon sens ne

reclame, que la raiſon ne découvre le piége, & que la verité ne ſe faſſe jour.

L'erreur eſt, pour ainſi parler, un défaut naturel de la condition humaine; l'eſprit humain eſt ſi borné, ſes lumiéres ſont ſi courtes, que pour peu que les objets ſoient au deſſus de ſa portée, ou qu'ils ſoient enveloppés de nuages, il eſt aiſé qu'il ſe méprenne dans ſes jugemens. Les parelies ne ſont pas rares, s'il eſt permis de ſe ſervir de cette métaphore, dans la region de l'eſprit, il y paroît de faux ſoleils, & des lumiéres fort vives, qui trompent; & c'eſt proprement ce qu'on appelle erreur, & illuſion. Quand ces fauſſes lumiéres ne viennent que de la nature de nôtre eſprit, un peu de réfléxion, un éclairciſſement les

diſſipe ; mais quand les illuſions du cœur, quand les paſſions s'en mêlent, l'erreur devient preſque incurable ; il faudroit dompter la paſſion, il faudroit deſſecher l'amour propre juſqu'aux racines ; la cure eſt-elle aiſée ? & de-là cet entêtement opiniâtre, & cette obſtination invincible qui caractériſe tout ce qu'on appelle gens de parti.

On convient que c'eſt la foibleſſe naturelle de l'eſprit humain qui peut le faire errer, mais ce n'eſt pas elle qui le rend obſtiné & preſque incapable de retour. Le vrai peut lui paroître dans un lointain, mais il n'eſt jamais hors de ſa ſphere ; auſſi voit-on que tous ceux qui errent de bonne foi, en reviennent ; on a beau abonder en ſon propre ſens,

c'eſt un défaut qui rend la découverte du vrai plus difficile ; cependant pourvû que l'orgueil ne prédomine pas, ou que quelque autre paſſion n'ait donné naiſſance à l'erreur ; on n'eſt point invinciblement opiniâtre. On l'a vû dans tous les Héretiques, & on le voit encore tous les jours ; quiconque cherche ſincerement la verité, la trouve. Mais quand l'interêt ſe trouve lié avec l'erreur ; quand l'amour propre s'y trouve en liberté ; quand quelque paſſion s'y trouve au large ; non ſeulement on ne cherche pas la vérité : on ſeroit bien fâché de la trouver, on eſt en garde, pour ainſi dire, contre tout ce qui peut nous faire appercevoir que nous nous ſommes égarés ; le ſentier eſt agréable, il eſt aiſé ; il eſt plain ; on ſçauroit mau-

vais gré à qui voudroit nous faire rentrer dans la voye droite, mais étroite ; & c'eſt-là ce qui a groſſi, ce qui a peuplé toutes les Sectes dans tous les tems.

L'artiſan, le peuple que les Sectaires font travailler ; un Négociant qui trouve ſon compte dans le commerce qu'il fait avec les gens du parti ; un Marchand qui a leur pratique ; tous ces gens là que l'interêt aſſervit, ſont-ils fort diſpoſés à ſacrifier leurs avantages temporels pour l'amour de la verité ? ſi je ne ſuis pas de la Secte, je n'ai plus de part au commerce, ni au profit ; & voilà ce qui éterniſe l'erreur chez le peuple & les petites gens ; voilà ce qui fixe la créance de la multitude.

Le libertinage entretient encore plus dans l'erreur. Ce n'eſt

point une licence effrénée ; nôtre siécle est trop poli, pour ne pas reprouver un déreglement dans les mœurs si grossier ; mais on aime l'erreur qui ne gêne pas les passions, & qui nourrit l'amour propre ; on aime une doctrine abstraite, sublime même dans la spéculation, pourvû que la passion trouve son compte dans la morale. Le cœur laisse à l'esprit toute la liberté de prendre son vol bien haut, & de se perdre même dans les nuës, pourvû que l'esprit ne l'inquiéte pas dans la possession de faire tout ce qui lui plaît ; & voilà, pour ainsi parler, ce qui laisse tranquilles tous les hérétiques dans l'erreur ; voilà ce qui les rend tous si obstinés, si opiniâtres. C'est cette trop bonne intelligence de l'esprit & du cœur en fait d'opinion

d'opinion, qui ſert comme de barriere & de retranchement contre tous les doutes. Les gens ſages & non prévenus ; les bons eſprits que les illuſions du cœur n'ont point faſcinés ont beau démontrer la verité : le plus grand jour ne ſçauroit éclairer des aveugles volontaires.

L'Egliſe à qui Jeſus-Chriſt a irrévocablement confié le ſacré dépôt de la foi, & par conſéquent de la verité, a beau prononcer ! l'Héretique appelle toujours de l'arrêt par devant ſon tribunal ; les illuſions du cœur ne reconnoiſſent que leurs propres déciſions pour des oracles. C'eſt ce qu'ont avoüé ingénument dans tous les ſiécles, tous les Sectaires, qui par une grace bien ſinguliére ayant découvert l'illuſion qui leur avoit

faſciné & le cœur & l'eſprit, ont reconnu l'erreur, & ſont revenus au giron de l'Egliſe. On avouë que ces heureux retours ſont rares ; on ignore même s'il y a eu jamais Chef de parti, qui ſe ſoit véritablement converti. Comme la paſſion de l'orgueil prédomine toujours dans cette flateuſe qualité, & dans ce titre éblouïſſant, l'illuſion eſt toujours plus impérieuſe, & plus opiniâtre ; la lumiere de la raiſon eſt toujours trop foible ; & à moins d'une grace des plus extraordinaires qui affoibliſſe toutes les paſſions, qui employent de concert tous leurs attraits, & mettent en œuvre tous leurs charmes pour captiver le cœur & l'eſprit d'un Chef de parti ; il paroît bien difficile qu'il briſe tant de liens, & qu'il ſacrifie à la veri-

té un titre qui lui procure tant de flateurs.

N'a-t on pas eu raison de dire que nulle part les illusions du cœur ne regnent avec plus d'empire, & pour ainsi parler plus despotiquement, que dans les partisans de l'erreur. On en sera encore plus convaincu en rappellant les principales héresies de tous les siécles depuis la naissance de l'Eglise.



Il est surprenant que Jesus-Christ ayant pris tant de soins pour former, & pour rétablir son Eglise, qu'on peut appeller la terre de promission; il ait permis que cette Eglise qui lui est si chere, ait eu dès sa naissance des enfans rebelles qui ont employé toute leur malice pour la déchirer, la persécuter,

& s'ils eussent pû, pour la perdre, & que tandis qu'il a détruit la nation des Payens, laquelle regnoit depuis si long-tems sur toute la terre, & dont les païs sont devenus pour ainsi dire, la conquête des Chrêtiens ; il ait laissé parmi ces Chrêtiens, ce tas d'Héretiques, qui depuis la naissance de l'Eglise sont ses plus mortels ennemis ; ne cessent depuis dix-huit siécles de faire la guerre aux Fidéles.

Cassien dit que Dieu se comporte envers les enfans de l'Eglise, comme il s'est comporté envers les enfans d'Israël, quand il les introduisit dans la terre de promission ; il ne voulut pas détruire tous leurs ennemis ; mais il y laissa des Cananéens, des Amorrhéens, des Hévéens, des Jebuséens ; afin dit l'Ecriture, d'éprouver la fidélité de

ſon peuple, en le mettant ſans ceſſe dans la neceſſité de combattre avec les ennemis de ſon Nom, & de ſa ſainte Loi, & qu'ayant toûjours à ſe défier de leurs piéges, ils fuſſent obligez d'avoir ſans ceſſe les armes à la main, & s'accoûtumaſſent à la guerre : *Ut erudiret in eis Iſraël, ut poſteà diſcerent certare, filii eorum cum hoſtibus, & habere conſuetudinem prælíandi.*

Une trop longue paix amollit, & elle rend moins vigilant, & plus lâche. Aux Payens ont ſuccedé les Héretiques; & la haine de ceux-ci contre l'Egliſe eſt allé plus loin que celle des Gentils. La vie du Chrêtien eſt une guerre continuelle; nous vivons en païs ennemi; Dieu a voulu que la terre de promiſſion n'en fût pas exempte. *Velis nolis*, dit ſaint Bernard, *in-*

tra fines tuos habitat Jebusæus: Bon gré, malgré que vous en ayez, il y aura toujours chez vous des Jebuſéens, c'eſt à dire, des Héretiques; vous aurez beau leur démontrer qu'ils ſont dans l'erreur; vous aurez beau leur prouver invinciblement, que l'Egliſe de Jeſus-Chriſt étant l'aſſemblée des perſonnes unies par la profeſſion de la même foi Chrêtienne, & par la participation des mêmes Sacremens, ſous la conduite des Paſteurs légitimes, & ſur tout du ſeul Souverain Pontife le Pape, que Jeſus-Chriſt a fait lui-même ſon Vicaire en terre, ſeul Chef viſible de cet auguſte Corps, auquel le Sauveur a commis le ſoin de ſes oüailles en la perſonne de S. Pierre: *Paſce oves meas*; il eſt évident, & plus clair que le jour à qui a des yeux,

que comme il n'y a qu'une Foi, il n'y a & ne peut y avoir qu'une Eglise Epouse de Jesus-Christ, qu'il a acquise par son Sang, & de laquelle il est le Chef invisible. Vous pourrez confondre tout Héretique, par la force & l'évidence de vos raisons ; vous pourrez subjuguer le Jebuséen, continuë le même saint Bernard, mais vous ne sçauriez l'exterminer : *Subjugari potest, sed non exterminari.* Il y aura toujours des Jebuséens, il y aura toujours des Héretiques, parce qu'il y aura toujours des illusions du cœur, qui fascineront infailliblement les esprits.

Si l'erreur en fait de Religion, comme on a déja dit, & on ne sçauroit trop le dire, si l'erreur ne venoit que des illusions de l'esprit, & que les pas-

ſions ne lui euſſent pas donné naiſſance, ou du moins ne l'euſſent pas adoptée ; le Jebuſéen ſeroit bien-tôt exterminé, ou du moins ne ſeroit pas indomptable ; la verité peut aiſément ſe faire jour à travers les broüillards qui ne naiſſent que de l'eſprit ; & qu'un examen mûr, & ſerieux, des réflexions judicieuſes, & raſſiſes, un juſte raiſonnement dépoüillé de tout préjugé, diſſipent ; mais quand le faux jour vient du cœur, & que c'eſt la paſſion dominante qui rend l'erreur plauſible ; toute démonſtration paſſe pour ſophiſme ; la verité a beau faire des tentatives pour entrer, les paſſions occupent les avenuës ; la lumiere peut paroître, mais elle eſt incommode, & fait pleurer les yeux chaſſieux ; & de là vient l'invincible, & pitoyable

croyable obſtination des Sectaires, & ſur tout de tous les Chefs de parti, dont tous les partiſans de l'erreur, ne manquent jamais de faire par tout l'apotheoſe.

Quand les illuſions du cœur ont ſaiſi l'eſprit, toute lueur qui vient de ce mauvais fonds, paroît une grande lumiére aux yeux de tous ceux qui ſont initiez dans les myſteres de la Secte; tout préjugé tient lieu de prémier principe; un paralogiſme eſt regardé comme une démonſtration; & au ſentiment des Docteurs du parti, & des plus petites femmelettes qui font toujours le plus grand nombre de la Secte; tous les plus habiles Théologiens Catholiques ne font que bégayer, n'entendent rien ſur les matiéres de la Foi, & de la Religion;

le plus habile Prédicateur leur fait pitié quand il ſe mêle de parler de la grace ; ainſi ceux qui ont les yeux faſcinés par les charmes de quelque enchanteur, penſent des gens ſages. Tel eſt l'effet ordinaire des illuſions du cœur dans tous les Sectaires ; doit-on être ſurpris, s'il y a ſi peu d'Héretiques qui reviennent de leurs erreurs, & qui ſe convertiſſent.

Qu'on ſe récrie tant qu'on voudra contre ces réfléxions ; elles ne déplairont à bien des gens, que parce qu'elles ſont vrayes ; & malgré le chagrin de l'hérefie, elles demaſqueront l'erreur dont ſont infatués tous les Sectaires ; & pourront faire ſentir à quiconque a ſeulement une teinture de Religion, & un reſte de bon ſens, que ce

sont les passions qui enfantent toutes les Sectes, comme on le verra dans le précis qu'on va faire des anciennes & nouvelles héresies ; & que comme il n'y a, & ne peut y avoir qu'une Foi Chrêtienne, il n'y a, & ne peut y avoir qu'une véritable Religion, qu'une véritable Eglise, qui est la seule Eglise Catholique, Apostolique, Romaine, laquelle Jesus-Christ qui seul est la voye, la verité & la vie, a acquise au prix de son Sang : *Quam acquisivit sanguine suo*, & qu'il a lui même fondée, hors de laquelle il n'y a, & ne peut y avoir de salut. *Non est in aliquo alio salus ; nec enim aliud nomen est sub cœlo datum hominibus, in quo opporteat nos salvos fieri.* Car sous le Ciel il n'est point d'autre nom accordé aux hommes, en vertu du-

quel nous devions être ſauvés. Apparemment que l'Apôtre n'avoit pas prévû, & qu'il ignoroit qu'il y auroit un Wiclef, un Luther, un Zuingle, un Calvin, qui devoient chacun établir une nouvelle Egliſe, s'il eſt vrai que dans ces nouvelles Egliſes, quoique differentes entr'elles, dans les plus eſſentiels dogmes de la Foi, on y puiſſe faire ſon ſalut.



Comme ce ſont les paſſions du cœur humain qui donnent la naiſſance à toutes les héreſies ; on ne doit pas être ſurpris, ſi quelque differentes qu'elles ſoient entr'elles & dans le dogme, & dans la morale, elles ont pluſieurs traits par leſquels elles ſe reſſemblent ; elles ſe reſſentent toutes de leur ori-

gine ; elles n'ont pas toutes le même motif pour principe, ni le même objet ; mais elles ont toutes à peu près le même caractere ; leur ſiége eſt dans l'eſprit ſubjugué par la paſſion dominante ; mais le titre primordial de leur priſe de poſſeſſion, s'il eſt permis de me ſervir de cette métaphore, ne ſe conſerve que dans les illuſions du cœur, auſquelles elles doivent le jour. Les circonſtances du tems, & des interêts particuliers, le caractére différent des paſſions, & des génies, peuvent influer à la diverſité des héreſies ; mais leur origine eſt la même ; ce ſont de différents ruiſſeaux de la même ſource, ce ſont pour ainſi dire, des enfans de la même famille ; ils ont les mêmes traits du viſage différens ; le génie même, le

naturel, les inclinations peu semblables ; ils ſont tous nez cependant de la même mere ; telles ſont, & telles ſeront toutes les Sectes ; leur conſanguinité ſubſiſte dans tous les tems.

C'eſt une idée aſſez commune de s'imaginer, de croire même que l'héréſie vient toujours de quelque erreur que les Héréſiarques ont prétendu découvrir dans la croyance Catholique ; on ſe trompe ; cette imaginaire découverte vient toujours après coup, & pour ainſi dire, en ſecond ; on verra dans le portrait qu'on va faire d'après nature de tous les Hérétiques, & ſinguliérement des Chefs du parti, que ç'a toujours été une paſſion violente, qui ayant premiérement ſaiſi, & ſubjugué le cœur, eſt venu débaucher l'eſprit, pour l'obliger

à venir à ſon ſecours, & à employer, & mettre en œuvre toute ſa ſubtilité, & tous ſes artifices, pour étayer, pour autoriſer même par quelque leurre ſéduiſant ſa démarche, & pour arriver à ſes fins.

Qu'on parcoure toutes les Sectes depuis la naiſſance de l'Egliſe, on verra que c'eſt ora ginairement un dépit, un orgueil ſecret, une ambition traverſée, une maligne jalouſie de parti, un interèt flateur, un point d'honneur irrité, un eſprit de libertinage, une folle amour, ou quelque autre paſſion, qui a été le prémier mobile de la révolte de ces Apoſtats, & qui a donné naiſſance à toutes les héreſies. La paſſion fait toujours les avances; & l'eſprit ſuborné les ſoutient.

Quiconque jugera ſans pré-

vention, conviendra de ce fait; & découvrira aisément la verité de ce qui peut paroître d'abord un paradoxe. Non, ce ne fut jamais une prétenduë erreur, même apparente en fait des dogmes de nôtre Religion, qui a fait des enfans rebelles à l'Eglise leur mere, sur tous dans tous les Chefs de tant de Sectes; c'est prendre l'accessoire pour le principal; ce sont les illusions du cœur, mais d'un cœur asservi par quelque passion; c'est la passion elle-même qui par ses illusions a fasciné l'esprit, & l'ayant débauché par ses charmes, & ses enchantemens, lui a fait adopter l'erreur, & en a fait le guide trompeur des Sectaires.

Nul Héresiarque, nul de ces Chefs de parti, qui n'ait été

élevé dans le ſein de l'Egliſe Catholique, Apoſtolique, Romaine ; & ils ne s'en ſont ſéparez que ſous le ſpécieux prétexte de vouloir la réformer.

Nul Héréſiarque qui n'ait pris le maſque de Réformateur, en ſe faiſant Chef de parti ; nul qui n'ait fait ſonner bien haut le nom éblouïſſant de zéle pour le dépôt ſacré de la Foi, & pour la pureté de la morale : Arrius, Neſtorius, Eutychés, Pelage, Luther, Calvin, tous ces Chefs de differentes Sectes ; habiles dans l'art de ſéduire, & d'impoſer, comme le ſont tous les hypocrites, & les enchanteurs, n'ont eu garde de ſe déclarer traîtres, ni ennemis même du Sauveur qu'ils trahiſſoient ; tous ſe ſont parez du nom de Réformateurs ; & ſous ce titre trompeur, comme avec un bai-

ſer, pour ainſi dire, l'un a voulu lui ravir ſa Divinité ; l'autre s'eſt efforcé de nier qu'il fût veritablement Homme ; Eutychés a oſé enſeigner qu'il n'étoit point réellement Dieu & Homme tout enſemble. Pélage anéantit ſa grace ; Luther, & Calvin l'uſage de nôtre liberté, & celui de ſa miſéricorde ; Calvin & Zuingle encheriſſent encore ſur les erreurs de Luther, en niant la préſence réelle de Jeſus-Chriſt dans l'adorable Sacrement de la divine Euchariſtie ; voulant par-là anéantir le plus authentique & le plus intereſſant de ſes miracles, & la preuve la plus éclatante de ſon amour ; & tout cela ſous le maſque de zéle, & de réforme, & affectant l'auguſte qualité de nouveaux Apôtres.

Mais qui leur a donné la Miſſion ? la réponſe eſt aiſée. C'eſt la paſſion dominante qui fait le caractére de diſtinction de tous ces Chefs de parti ; ce ſont les illuſions du cœur, dont cette paſſion s'eſt ſervi pour faſciner leur eſprit, & celui de tous les Sectaires. C'eſt ce qu'on va voir encore plus ſenſiblement dans le précis qu'on va faire des principales Héréſies depuis la naiſſance de l'Egliſe ; ce ſeroit un récit infini, & ennuyeux, ſi l'on vouloit faire un détail de toutes les Sectes qui ont inondé toute la terre ; on ne s'attachera qu'à celles qui ſe ſont répanduës comme en torrent, & qui faiſant tige, ont donné naiſſance à un grand nombre de Sectes, différentes entre elles, quoi qu'elles ſoient toutes du même Chef de parti,

telles ſont le Nicolaïſme, l'Arrianiſme, le Pélagianiſme, le Lutheraniſme, les Sacramentaires, le Calviniſme, qui ont produit une multitude prodigieuſe de Sectaires, la plûpart ſi différent entre eux.



Pour être convaincu, que c'eſt des illuſions du cœur que ſont venuës originairement toutes les Héreſies, on n'a qu'à voir ce qui a été l'occaſion, le ſujet, ou le pretexte qui leur a donné naiſſance à toutes; & l'on verra inconteſtablement que c'eſt à l'orgueil, comme dit ſaint Auguſtin, à un dépit, ou à quelque autre paſſion qu'elles doivent leur origine; c'eſt la paſſion qui fixe l'époque de leur naiſſance; on peut dire qu'il n'y auroit jamais eu d'hé-

resie, s'il n'y avoit jamais eu de passions.

Non, ce n'est point la découverte de quelque erreur dans les dogmes de la Foi, ou dans les regles de la Morale Chrêtienne, qui a revolté les Chefs du parti. C'est Jesus-Christ lui-même qui a établi la Religion Chrêtienne, & qui a formé son Eglise sans tache, à laquelle seule il a confié le dépôt sacré de la Foi, un seul Dieu, une seule Foi, une seule Eglise; trois verités fondamentales, sur quoi porte toute la Religion; existence éternelle d'un seul Dieu en trois Personnes; réellement distinctes, dogmes inaltérables de la Foi, & de la Morale Chrêtienne, tels que Jesus-Christ les a appris lui-même à ses Apôtres, & à ses Disciples, & tels que ces Apôtres,

& ces Diſciples les ont tranſmis aux Fidéles juſqu'à la fin des ſiécles, & qui doivent neceſſairement ſe conſerver ſans altération dans la véritable, & ſeule Egliſe de Jeſus-Chriſt; comme ils s'y conſervent en effet, & s'y conſerveront dans toute leur pureté durant tous les ſiécles, malgré le chagrin de l'Héreſie.

Si Dieu a laiſſé des Cananéens, & des Jebuſéens pour exercer la fidélité de ſon peuple; il a donné auſſi à ce peuple, des Joſuez, des Calebs, des Eſdras, des Machabées; & ſi depuis la naiſſance de l'Egliſe, le Sauveur a permis qu'il y eût encore des Jebuſéens dans la perſonne des Héretiques; combien de grands Hommes, de grands Docteurs, & de grands Saints n'a-t-il pas donné

à cette Egliſe pour la faire triompher dans tous les tems ? Un S. Denis Areopagite, un S. Ignace d'Antioche, un S. Polycarpe, un S. Irenée, tous Diſciples des Apôtres, dès le prémier ſiécle de l'Egliſe ; & dans les ſuivans, un S. Clement Alexandrin, un Apollonius, un S. Hippolite, un S. Cyprien, un S. Gregoire de Neoceſarée, ſurnommé le Thaumaturge, à cauſe de ſes miracles ; un S. Athanaſe, un S. Hilaire de Poitiers ; un S. Gregoire de Nazianze, dit le Théologien, un S. Bazile, un S. Ambroiſe ; un S. Auguſtin, un S. Jerôme, un S. Cyrille, un S. Proſper ; un ſaint Gregoire ſurnommé le Grand ; un S. Ildefonſe ; un S. Jean de Damas ; le Venerable Bede ; un S. Nicephore ; un S. Anſelme, un Pierre Damien,

l'Abbé Rupert ; Hugues de S. Victor ; un S. Bernard ; Albert le Grand, Scot, Alexandre de Alez ; un S. Bonaventure, un S. Thomas ; Nicephore ; Jean Gerſon ; un S. Vincent Ferrier ; un S. Antonin ; un S. Bernardin ; Sadolet ; Loüis de Grenade ; un Genebrard, un Belarmin ; un Baronius ; un Sponde ; & plus de huit cens Ecrivains ſacrés, tous habiles Théologiens ; tous l'admiration des ſeize prémiers ſiécles, par leur eſprit, par leur profond ſçavoir, par leur zéle pour le ſacré dépôt de la Foi, & pour la pureté de la morale, & les droits ſacrez de l'Egliſe.

On ſe flatte qu'on voudra bien excuſer ici, cette eſpece de digreſſion, & ce détail, qui pourra paroître être de trop ; mais on a crû, qu'il ne ſeroit

pas

pas tout-à-fait hors d'œuvre de mettre ſous le même point de vûë ce grand nombre de Sçavans & zélés Défenſeurs de la Foi les plus connus ; à côté d'un Wiclef, d'un Valdo, ou Vaud, ignorant & petit Marchand de Lyon, Chef de la Secte des Vaudois, d'un Luther Moine défroqué, d'un Zuingle, d'un Calvin, & des autres Chefs de parti, revoltez contre l'Egliſe ; le contraſte eſt plaiſant, Ceux-là ont reconnu dans l'Egliſe la même Foi, & le même fond de morale que dans le tems des Apôtres ; auſſi ſe ſont-ils genereuſement déclarés contre tous les Héretiques de leurs tems. Ceux-ci ont prétendu découvrir des erreurs dans la Foi, & du relâchement dans la morale ; & c'eſt ſur ce faux & pitoyable prétexte qu'ils ſe ſont

parez du ſpécieux titre de Réformateurs, en prétendant détruire les plus eſſentiels dogmes de la Foi ; & en banniſſant de la morale Chrêtienne le célibat, la pureté des mœurs, & la pénitence ; telle eſt la Foi, & la morale du nouvel Evangile, & de la prétenduë réforme.

Mais d'où a pû venir cette monſtrueuſe difference de ſentimens, & de conduite en fait de Religion, entre ce nombre prodigieux de tant de grands Hommes ſi Catholiques, qui ont fleuri depuis la naiſſance de l'Egliſe juſqu'à nous ; & ce petit nombre de Chefs de parti, tous héterodoxes, & rebelles à l'Egliſe, qui ont paru comme des phénomenes dans la plus baſſe région de l'air, preſque dans tous les ſiécles. La cauſe

de cette difference vient, comme tout le monde peut le voir, de ce que ce nombre prodigieux de grands Hommes si ſçavans, si éclairez, & si Catholiques, étoient tous en même-tems de grands Saints, tous si reglez dans toute leur conduite, tous si exemplaires, & d'une si grande pureté de mœurs; tous si humbles, si mortifiez, & d'une vertu si épurée, qu'ils ſembloient être nez ſans paſſions, tant ils les avoient domptées; & au contraire, nul de ces Chefs de Sectes qui n'ait été groſſiérement livré à ſes paſſions, & dont ils n'ayent tous été les eſclaves; voilà la véritable reponſe à la queſtion; voilà le dénoüement & la ſolution du problême.

Il eſt aſſez probable que bien des gens qui liront ceci; ſe laiſ-

feront aisément prévenir de la pensée, qu'un Écrivain Catholique ne sçauroit parler un autre langage, que c'est le stile favori de tous ceux qui écrivent contre les Héresies, d'en dépeindre tous les Auteurs comme des impies, & des scelerats, & avec les couleurs les plus noires.

On pourroit répondre à ce reproche, en demandant d'où vient que tant de partisans de ces Sectes, habiles dans l'art d'écrire avec tant d'aigreur, & qu'on n'a jamais accusé de trop d'indulgence, & de modération, sur tout envers les Catholiques ; d'où vient donc qu'ils ne se sont jamais avisé de reprocher un pareil déreglement des mœurs, à ce nombre prodigieux de Héros orthodoxes, qui depuis le tems des Apô-

tres jusqu'à nous, ont combatu avec tant de force, & de succès toutes les Sectes; & ont fait une peinture si vive, & si naturelle du déreglement dans les mœurs de leurs Chefs; je ne crois pas qu'on dise que c'est par délicatesse de conscience, & par charité que les Sectaires ont épargné la haute réputation, & la pureté des mœurs de tous ces illustres, & saints Défenseurs de la Foi, & de l'Eglise; la récrimination, & la calomnie eussent été trop grossiéres; & tout ce qu'il y a eu de gens de bonne foi dans tous les siécles les eussent démentis! les Payens mêmes auroient été leurs Apologistes; & c'est ce qui a fait taire les partisans de l'erreur,

En effet tout ce qu'il y a eu de celebres, & de zélez Dé-

fenſeurs de la Foi Catholique durant dix-huit ſiécles, ſe ſont autant diſtinguez par la pureté de leurs mœurs, & par leur ſainteté, que par leur profond ſçavoir; & l'Egliſe Catholique n'aura juſqu'à la fin des ſiécles, que des Héros de ce caractére. Quand on eſt ſans paſſions, ou du moins quand on n'en eſt pas l'eſclave, on eſt toujours zelé Catholique; il n'y auroit jamais eu d'Héréſiarques, ſi tous les Chefs des Sectes n'avoient pas été eſclaves de quelques paſſions, & que leurs mœurs euſſent toujours été pures. Que cette vérité prouve ſenſiblement, que c'eſt originairement des illuſions du cœur que naiſſent toutes les Héreſies! mais à quoi doivent-elles leurs progrès, ſi ſubit? elles le doivent à la même cauſe; les illuſions

du cœur donnent naiſſance à toutes les Sectes ; & les Sectaires ne ſe multiplient ſi rapidement que par les mêmes illuſions, & les mêmes paſſions.

Le peuple eſt naturellement trop groſſier & trop ignorant, & ſes lumiéres ſont trop courtes, pour diſcerner le vrai du faux dans les objets qui ſont au-deſſus de ſa portée. S'il donne ſi étourdiment dans l'erreur, ce n'eſt pas la ſpéculation, elle eſt hors de ſa ſphére ; il faut un mobile plus materiel qui le remuë, & ce grand mobile, c'eſt l'amour propre, la cupidité, ou quelque autre paſſion. Si le cœur, ſi l'amour propre ne trouvoient aucun interêt à embraſſer les Héreſies, les Chefs des Sectes auroient été longtems ſeuls, & il y auroit eu peu de Sectaires. Mais comme

l'amour propre trouve toujours ſon compte dans toutes les Sectes, & que les paſſions du cœur humain y ſont au large ; on ſe met peu en peine de ce qu'on y croit, pourvû qu'on y trouve la licentieuſe liberté d'y vivre comme on veut ; & voilà d'où vient que la licence des mœurs a toûjours été inſéparable des héreſies. On ſauve tant qu'on peut les dehors, pour ne pas décrier viſiblement la Secte. Quand la morale eſt commode, la décoration coûte peu. Ce n'eſt point proprement l'erreur qui a groſſi la multitude des Sectaires ; ce ſont toujours les paſſions qui leur ont donné naiſſance, qui peuplent tous les partis.

Au reſte le Lecteur doit être perſuadé que ce n'eſt ni par prévention d'état, ni par préjugez

gez de profession, qu'on agit dans tout cet ouvrage. On n'en appelle qu'au tribunal de la raison, & du bon sens, & on s'engage à ne faire aucun portrait qui ne soit d'après nature ; on demande seulement que ce soit aussi sans prévention, & sans préjugés qu'on raisonne & qu'on juge des faits qu'on rapportera, & des réfléxions qu'on sera obligé de faire, en juges équitables, & sans passion ; le sujet est assez interessant pour tout le monde ; c'est contre les illusions du cœur qu'on écrit, on veut les demasquer ; ceux qui lisent, doivent aussi être en garde, pour que ces mêmes illusions ne leur fassent point prendre le change ; c'est la pure verité qu'on doit chercher, si on la découvre, on seroit bien à plaindre, si par le plus pi-

toyable entêtement on se roidissoit à ne la pas saisir.



Ce n'est point par des autorités irréfragables, ni par des raisonnemens concluants, mais seulement par des faits connus de tout le monde, & averés, qu'on espere de démontrer, que c'est incontestablement des illusions du cœur que viennent originairement toutes les Sectes; & que ç'a toujours été quelque passion qui a porté tous les Héresiarques, tous les Chefs de parti, à être les artisans de l'erreur, qui a fait le caractére de distinction du parti.

On peut dire que le traître Judas le prémier Apostat, est en quelque façon le prémier pere des Héretiques, comme le Chef de tous les Héresiarques;

On va voir que ce n'eſt point à la prétenduë découverte de quelque erreur imaginaire dans la Doctrine de Jeſus-Chriſt, qu'il doit ſon Apoſtaſie ; c'eſt à une violente paſſion d'avarice, c'eſt à la corruption de ſon cœur, c'eſt à la convoitiſe, qu'il doit cet affreux égarement ; la paſſion en a été la ſource funeſte : *Quia fur erat.* Témoin de la haute ſainteté de ſon Divin Maître ; appellé par une prédilection inſigne à l'Apoſtolat ; témoin oculaire des miracles de ce Dieu Homme, il avoit été admirateur comme les autres de ſa Morale & de ſa Doctrine ; mais il devient malheureuſement eſclave d'une vile paſſion, laquelle ſéduit, débauche, & faſcine bien-tôt ſon eſprit, & en fait un malheureux Apoſtat, & un Traître.

C'eſt ici la prémiére époque de toutes les Héreſies ; une paſſion leur a donné naiſſance à toutes ; Judas peut être regardé comme le prototype de tous les Héréſiarques & de tous les Chefs de parti.

Ce Diſciple infidéle commence par condamner les honneurs qu'on rend au Sauveur ; une pieuſe liberalité lui déplaît : *Quia fur erat*. Il murmure hautement contre la genereuſe & reſpectueuſe dévotion d'une ſainte femme, qui répand un parfum de grand prix ſur les pieds du Sauveur ; & en condamnant un acte ſi religieux que le Fils de Dieu canoniſoit, il condamne les bonnes œuvres, que les Héretiques de ces derniers tems reprouvent.

Mais quand on a une fois le cœur & l'eſprit perverti, on ne

s'arrête pas en fait de Religion, à censurer la plus sainte morale; on passe bien-tôt jusqu'au dogme, & on se forge d'abord quelque erreur dans la Foi.

Judas avoit crû jusqu'alors que Jesus-Christ étoit véritablement Dieu, & Homme tout ensemble; une malheureuse passion n'a pas plûtôt corrompu son cœur, & par les illusions du cœur fasciné son esprit, qu'il ne regarde plus Jesus-Christ, que comme un pur Homme, & il ne croit plus qu'il soit Dieu; car se fut-il jamais avisé de le livrer à la mort, s'il eût perseveré à croire que Jesus-Christ fût véritablement Dieu & Homme?

Abyssus, abyssum invocat, un abîme attire un autre abîme. Quand on erre dans un point de Foi, on erre bien-tôt en

bien d'autres ; & c'est ce que nous verrons dans tous les Hérésiarques. Judas esclave d'une passion, devient bien-tôt infidéle. Ne vous ai-je pas choisi vous douze ? & cependant il y en a parmi vous qui ne croyent point. *Sed sunt quidam ex vobis qui non credunt*. Car, ajoûte le Saint Evangeliste, il avoit toujours eu connoissance de ceux qui ne croyoient point, & de celui qui le livreroit : *Et quis traditurus esset eum.* Ce Traître selon le sentiment de saint Chrysostome, de saint Augustin, de Theophylacte, & d'autres, ne croyant plus que Jesus-Christ fût vrai Dieu, nia bien-tôt la présence réelle de Jesus-Christ dans la divine Eucharistie.

Le Sauveur eut beau assûrer positivement, & en des termes

les plus précis, & les plus clairs, que le pain qu'il donneroit, étoit réellement ſa propre Chair: *Panis quem ego dabo, Caro mea eſt*; & pour faire bien entendre qu'il ne parloit pas par figure, mais de ſon propre Corps réel, il ajoute que ſa Chair eſt véritablement une nourriture, & ſon Sang véritablement un breuvage: *Caro mea verè eſt cibus, & Sanguis meus verè eſt potus.* Et on l'entendit bien du ſens réel; & c'eſt ce qui fit dire à des Diſciples infidéles, & bientôt Apoſtats: *Durus eſt hic ſermo, & quis poteſt eum audire?* ce diſcours eſt dur, & qui peut l'écouter? il eſt très probable que le Traître Judas étoit à la tête de ces Incrédules. Et voilà les prémiers Docteurs, & les prémiers Maîtres des Héretiques de ces derniers tems; c'eſt d'eux

que les Calvinistes, les Zuingliens, & les Sacramentaires ont pris leurs erreurs touchant le Saint Sacrement de l'Eucharistie.

Si c'est à la passion, & par conséquent aux illusions du cœur que le traître Judas prémier Patriarche des Héretiques doit son Apostasie; il est aisé de juger que celle de tous les autres Héresiarques ses descendans n'ont pas eu un autre principe. La droite raison n'a jamais eu de part aux erreurs dans la Foi. Quand le cœur n'est pas corrompu, l'esprit exempt alors des illusions du cœur, ne cherchant que le vrai, qui est son objet naturel, ne le trouve nulle part avec plus de certitude, & de sûreté que dans les verités revelées. La Foi est le seul guide

ſeur, & infaillible ; & comme le cœur eſt aveugle, les Illuſions du cœur ſont toûjours fauſſes ; on ne doit pas être ſurpris, ſi les paſſions ſont toujours la mere de l'erreur, ſur tout en fait de Religion ; & ſi c'eſt aux illuſions du cœur, que toutes les Héreſies doivent leur naiſſance.



Les Nicolaïtes ſont une des plus anciennes Sectes qui ait été dans l'Egliſe ; elle tiroit ſon nom de Nicolas, qui avoit été ordonné Diacre de l'Egliſe de Jeruſalem avec ſaint Etienne, par les Apôtres ; ce choix faiſoit l'éloge de ſa probité juſqu'alors, & de ſon orthodoxie. Une malheureuſe paſſion d'incontinence, en fit bien-tôt un Apoſtat, & en même-tems le Chef

d'une des plus infames Héréſies.

L'orgueil ſelon ſaint Auguſtin, eſt comme le peché originel de tous les Héreſiarques, & de tous les Chefs de parti ; mais on peut dire que l'incontinence, ou la volupté, eſt generalement un des prémiers mobiles de toutes les Sectes. Cette paſſion eſt trop infame pour ſe montrer de front, & à viſage découvert ; elle inſpire toujours malignement quelque erreur dans l'eſprit en fait de Religion, à la faveur, & ſous le nom de laquelle elle regne impudemment ſans remord, & ſans gêne.

Le célibat a toujours été dés la naiſſance de l'Egliſe une vertu ſi parfaite, & un état ſi ſaint, que s'il n'eſt que de ſimple conſeil pour les Fidéles en gene-

ral, comme parle ſaint Paul; il eſt de précepte pour tous les Religieux, & pour les ſacrés Miniſtres; tous les Apôtres en ont donné l'exemple. Les Diacres qui étoient mariés avant leur Ordination, furent tous obligés de ſubir cette Loi, & de vouër la continence. Le Diacre Nicolas qui étoit marié avec une femme d'une rare beauté, s'en ſépara d'abord, mais comme il l'aimoit éperdûment, il la reprit bien-tôt après; & en ayant été repris par les Apôtres, il ne fut pas aſſez humble pour ſouffrir patiemment cette correction; & encore moins chaſte, pour ſe ſoûmettre à la loi de la continence. Ce fut ſelon le ſentiment des anciens Peres, ce dépit, & cette infame paſſion d'impureté, qui donnerent naiſ-

ſance à la Secte infame des Nicolaïtes, dont il eſt parlé dans l'Apocalypſe, & laquelle Dieu dit lui-même avoir en horreur : *Quæ & ego odi* : Secte en effet la plus abominable qui fût jamais ; dont les infamies, & les impuretés à quoi les Sectaires s'abandonnoient ſans pudeur, les rendoient infames par principes.

C'eſt de la même abominable Secte, que ſont ſorti les Gnoſtiques, qui ont été en horreur à toute la terre, & contre leſquels tous les ſaints Peres ont tant crié. Comme le fanatiſme de ces Héretiques conſiſtoit principalement dans un libertinage outré & public ; ces infames Sectaires, à la faveur de cet infame ſyſtême de Religion, ſe répandirent par tout comme un torrent, preſque dès les pré-

miers jours de l'Eglise. Leur doctrine en fait de morale étoit monstrueuse : ils enseignoient que toutes sortes de dissolutions, d'ordures, & d'impuretés, n'étoient pas seulement permises, mais qu'elles étoient même loüables ; & que plus on étoit dissolu, & infame, plus on étoit parfait.

Il est aisé de comprendre, ce que produisirent dans l'esprit, en fait de dogmes de Religion, les illusions d'un cœur corrompu avec tant d'excès. Les erreurs les plus grossiéres sur la Foi, enchérirent encore sur la corruption de la morale ; quand il n'y a plus de pudeur, peut-il rester beaucoup de Religion ? il n'est point d'extravagance, qui ne fit partie du systeme de cette infame Secte. Les Gnostiques nioient la divinité de Je-

ſus-Chriſt ; & de cet horrible principe, naiſſoient toutes les erreurs impies, qui anéantiſſoient toute la Religion Chrétienne. Saint Irenée, Tertullien, Clement d'Alexandrie, Origene, ſaint Epiphane, & tous les ſaints Peres ſe ſont élevez contre cette Secte monſtrueuſe, & l'ont, pour ainſi dire, pulveriſée par leurs ſçavants Ecrits ; elle ſe diviſa bien-tôt dès ſa ſource en autant de ruiſſeaux bourbeux, que leurs ſonges creux forgerent de chimeres.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ce mot de Gnoſtiques, ſignifie ſçavans, éclairés, gens qui avoient des lumiéres ſurnaturelles, & qui étoient les ſeuls qui euſſent le vrais ſens des Ecritures, & des ſaints Livres ; auſſi regardoient-ils les Catho-

ſiques en pitié, & comme des gens ſimples, & groſſiers, qui deſtitués de cette ſublime intelligence, expliquoient les Livres ſacrés d'une maniére baſſe, & trop litterale; eux ſeuls prétendoient avoir la clef des divines Ecritures, & de la Religion.

Il faut avouër que l'homme eſt capable de bien des extravagances, lorſque livré à ſes paſſions, il en eſt devenu l'eſclave, & le joüet; & que l'eſprit humain s'égare pitoyablement, quand faſciné par les illuſions d'un cœur naturellement orgueilleux, & corrompu par le libertinage, il n'a d'autre guide, & ne ſuit d'autres lumiéres, que celles de ces mêmes illuſions. N'avons-nous pas vû de nos jours le fanatique Quietiſme, ſi juſtement décrié &

condamné, par les déſordres infames, & les ſentimens hétérodoxes qu'on cachoit ſous le nom ſpécieux d'Oraiſon de Quiétude.

On doit ajoûter ici une réflexion qui ſuit naturellement de celles qu'on vient de faire. Nulle héreſie juſqu'ici, qui n'ait prétendu que ſon eſprit particulier poſſede ſeul la ſcience de la Religion, & l'intelligence de l'Ecriture, parce qu'il n'y a point d'Héreſiarque qui ne ſe vante d'avoir été inſpiré; & de là vient que tous les Hérétiques regardent tous les Catholiques depuis même les Apôtres, comme des gens ſimples & groſſiers, qui errent tous dans la Foi par ignorance. Eux ſeuls prétendent être ſçavans; & n'avoir beſoin que de leur propre eſprit, pour découvrir chacun

chacun le véritable ſens de l'Ecriture ; & ſur cette bonne opinion que tous les Sectaires ont de leur eſprit particulier, & ſur cette pitoïable confiance en leurs propres lumiéres, on peut dire que tous les Héretiques peuvent être appellés en ce ſens Gnoſtiques, & ils le ſont en effet.

Ce leurre, ou pour mieux dire, cette charlatanerie étoit neceſſaire pour impoſer ; quelque douce, quelque accommodante que ſoit la morale qu'on prêche, il faut du merveilleux, ou du brillant pour faire illuſion à l'eſprit, quand il s'agit de faire changer de Religion ; il eſt vrai que quand le nouvel Evangile flatte l'amour propre & la cupidité, on croit aiſément inſpiré celui qui en a fait le premier la découverte ; car je ne ſçai s'il ſe

trouveroit beaucoup de dupes, si au lieu d'un Carême le nouvel Evangile en ordonnoit six ; & si le Chef de Secte, qui obligeroit tous les Ministres, & les Prédicans à garder le célibat, & tous les Sectaires à porter le cilice, passeroit généralement pour un nouvel Apôtre envoyé de Dieu pour reformer l'Eglise. Mais quand l'erreur favorise les passions, & la sensualité, ceux qui la prêchent sont des oracles ; & c'est par ces pitoyables illusions, que toutes les hérésies ont fait en peu de tems tant de progrès.



Saint Augustin parle d'un grand nombre d'Héretiques, qui non seulement se vantoient d'être fort clairvoyans, mais qui vouloient qu'on les crût par-

ticuliérement éclairez de Dieu.

Saint Irenée a remarqué la même chose : ils s'appellent eux-mêmes, dit-il, spirituels ; ils nous traitent de grossiers, & d'ignorans ; ils ne s'épargnent pas les loüanges ; ils se nomment les parfaits, & les élûs de Dieu.

Saint Bernard n'en fait pas un moins juste caractére : ils veulent faire croire, dit-il, que leur doctrine est toute celeste, qu'ils penétrent dans les Mysteres les plus cachez, & pour ainsi dire, dans la nuit la plus profonde de la sagesse de Dieu ; que chacun dans sa Secte est parvenu au comble de la sainteté.

Saint Gregoire fait dire à tous les Chefs de Sectes, ce que dit Eliphas dans le Livre de Job : on m'a découvert des se-

crets particuliers ; & j'ai entendu dans un ſonge certains petits mots qui m'ont découvert des myſtères. Montanus publioit ſes erreurs en Docteur inſpiré. Arrius, dit ſaint Athanaſe, avoit le front & l'impudence de publier que c'étoit de Dieu même qu'il avoit appris la Sageſſe, dont ſa doctrine impie étoit une belle preuve.

Quelle folie ; quelle pitoyable illuſion, dit S. Ambroiſe, de prétendre être animé du S. Eſprit, quand on ſe revolte contre les Decrets de l'Egliſe, & du Chef Souverain qui la gouverne ſous la direction de l'Eſprit Saint. Et ſaint Auguſtin dans ſon Epître 50. Ceux qui ſont hors du Corps de l'Egliſe, dit-il, ne ſçauroient recevoir le Saint-Eſprit ; & c'eſt d'eux, ajoûte-t-il, qu'il eſt écrit : ceux qui ſe ſé-

parent des autres, ſont des hommes tout corporels, que l'Eſprit n'éclaire point. En verité, quel fanatiſme plus viſible, & plus groſſier que la fanfaronnade de tous ces Hérétiques qui ſe diſent tous illuminés, & qui ſe parent du nom pompeux de Sçavans, de parfaits, & quelques-uns même d'Evangeliques, comme font les Proteſtans, qui ſont les grands ennemis de la Doctrine ſacrée & de la morale de l'Evangile : s'ils ſe donnent ce titre, comme ils le diſent eux-mêmes, parce que dans la Secte chacun a la liberté d'entendre, d'interpréter, & d'expliquer l'Evangile ſelon ſon propre eſprit particulier, & à ſa maniere, ſans avoir égard à la Tradition des Peres de l'Egliſe, ni à l'autorité même de leurs Paſteurs ; non ſeulement cha-

cun d'eux a sa Foi, & sa Religion particuliére, ou pour mieux dire ce qui est vrai, n'en a point du tout; mais il n'y a jamais eu d'Héretique qui n'ait pû prendre le titre d'Evangeliques; & en effet plusieurs des anciens Héretiques l'ont pris; & cette visible dénomination, n'est pas de l'invention des seuls Protestans & Luthériens, & Calvinistes; ils la doivent aux anciens Héretiques leurs ayeux.

Il se présente ici une refléxion qui démontre encore bien sensiblement, combien les illusions du cœur aveuglent pitoyablement tous les Sectaires. De toute cette nuée d'Héretiques, qui se sont répandus sur la terre depuis les premiers jours de l'Eglise, nuls qui ne se glorifient d'être éclairez singuliére-

ment de l'esprit de Dieu ; nuls qui ne prétendent avoir la verité en partage. Cependant il n'est point de Sectes qui ne soient essentiellement opposées entre elles dans la Foi ; elles s'anathematisent mutuellement les unes les autres.

Les Arriens ne se contenterent pas de crier, & de disputer même avec aigreur contre les Héresies qui infectoient déja le Christianisme, ils employerent même la force & la cruauté contre les Novatiens, & les Meletiens. Nestorius ne déclame pas avec fureur contre les seuls Apollinaristes, il veut exterminer encore toutes les Sectes differentes de la sienne. Purgez la terre, Seigneur des Héretiques qui la troublent, dit cet Héresiarque à l'Empereur, & je vous assure la possession du

Ciel ; aidez-moi à exterminer les Héretiques, & je vous aiderai à vaincre les Perſes. Jamais zéle plus vif que celui de ce Chef de Secte, contre les Arriens, les Macedoniens, & les Novatiens. Les Eutychiens n'anathématiſent pas avec moins de fiel Neſtorius, & ſes Diſciples. Luther ne paroît pas moins animé contre les autres Héretiques de ſon tems ; avec quelle acrimonie n'écrivit-t il point contre les Anabaptiſtes, contre Zuingle, & Oecolampade, contre les Huſſites, & les Vaudois ? Calvin va encore plus loin dans ſon Inſtruction contre la Secte frénetique qu'il appelle, des Libertins ; & il ne fait point même de difficulté de dire en parlant contre Servet, qu'il falloit uſer de la force pour ſoumettre les Héretiques ; il s'en

s'en ſervir en effet en le faiſant brûler à Geneve. Ce qui fit dire au Cardinal de Tournon, qu'un Héretique en condamnoit un autre. Si le Démon oppoſe les héreſies les unes aux autres, dit ſaint Athanaſe, ce n'eſt ſouvent que pour les mieux établir. Cependant l'erreur ne paroît peut-être nulle part plus viſiblement que dans cette mutuelle contrarieté & oppoſition de toutes les Sectes.

Car toutes, quelque differentes, quelque contraires qu'elles ſoient entre elles dans les principaux articles de la Foi, ſe vantent d'être l'ouvrage du Saint-Eſprit; chacune regarde toutes les autres comme héterodoxes; & voilà l'affreux labyrinthe où entrent & vont ſe perdre tous ceux qui ſortent de l'Egliſe Catholique, Apoſto-

lique, Romaine, hors de laquelle il n'y a point de ſalut; dans laquelle ſeule ſe conſerve le ſacré dépôt de la Foi ſans variation, ſans la moindre altération depuis les Apôtres; tandis que toutes ces Sectes, corps acephales, prétendent toutes avoir chacune leur eſprit particulier, quoi qu'elles ſoient ſans tête; & ce qui eſt encore plus pitoyable, c'eſt que chaque Sectaire peut avoir le ſien pour guide dans ſa croyance; & voilà à quoi ſe reduiſent, à proprement parler, toutes les Sectes: quel effet plus viſible des illuſions!

Que tout ce cahos d'Héreſies prouve viſiblement, qu'il n'y a que les illuſions du cœur qui puiſſent & enfanter, & nourrir toutes les Sectes! Si l'erreur en fait de Religion ne devoit ſa naiſſance qu'à l'eſprit, le bon

ſens, & les réfléxions méconnoîtroient tôt ou tard un enfant ſi illegitime. Il n'y a que les illuſions du cœur qui faſcinent l'eſprit, & l'aveuglent ; & c'eſt ce que démontre l'invincible obſtination des Héretiques en voulant vivre & mourir dans l'erreur : *Excæca cor populi hujus, & aures ejus aggrava, & oculos ejus claude ; ne forte videat oculis ſuis, & auribus ſuis audiat, & corde ſuo intelligat ;* aveuglez le cœur de ce peuple, & fermez-lui les yeux & les oreilles pour qu'il devienne aveugle, & que ſon cœur ne comprenne point ; tant il eſt vrai que l'aveuglement, & le manque d'intelligence en fait de Religion, viennent toûjours du cœur.

❧❧❧

On ſeroit infini, ſi on vouloit rapporter ici ce tas d'Héreſies, & de Sectes qui ont infecté le monde Chrêtien depuis les premiers jours de l'Egliſe. On verroit à la verité, qu'il n'y en a pas une ſeule qui ne doive ſa naiſſance aux illuſions du cœur; & que s'il n'y avoit point eu de paſſions, il n'y auroit point eu de Sectes. Mais ce récit ſeroit ennuyeux; on laiſſe donc les Thébutiens dont le Chef fut Thebutes, qui comme dit Nicephore, ſe fit Héreſiarque, parce qu'on refuſa de le faire Evêque; les Cerinthiens diſciples de Simon le Magicien; les Valentiniens dont le Chef Valentin, pour avoir été fruſtré d'une place dans l'Egliſe qu'il ambitionnoit fort, & dont on

ne le jugea pas digne, il se fit Héresiarque par dépit. Marcion ayant été excommunié pour avoir violé une vierge, & refusant de faire pénitence, ayant été chassé de l'Eglise, enseigna les plus grossiéres erreurs en matiére de Foi, & devint le Chef des Marcionistes.

Montan n'ayant pas pû s'élever aux Dignités Ecclésiastiques, où il aspiroit, & qu'il croyoit lui être dûës, contrefit pour se dédommager, l'homme inspiré, & le Prophéte. Ce fanatique feignit qu'il étoit particuliérement inspiré du Saint Esprit, & se donna le nom de Paraclet; publiant qu'il avoit des revélations fort extraordinaires. Ayant séduit deux femmes Priscille, & Maximille aussi fanatiques que lui, il devint bien-tôt Héresiarque

par le nombre de ses Sectateurs.

Les Novatiens Héretiques du troisiéme siécle, eurent pour Chef le Prêtre Novatien, l'homme le plus ambitieux, & le plus intriguant qui fût peut-être jamais. Etant à Rome, il ne se promit rien moins que le souverain Pontificat. Le saint Pape Corneille successeur de saint Fabien, ayant été mis sur la Chaire de saint Pierre, après que le saint Siége eut vacqué plus d'un an, par les intrigues de l'ambitieux Novatien, celui-ci pour se venger, voulut ajoûter l'hérefie au schisme, & soûtint qu'il ne falloit point recevoir à pénitence, ceux qui après le Baptême étoient tombés, dans quelque pechés; il publia plusieurs autres erreurs, & se vit bien-tôt à la tête de plu-

ſieurs diſciples, qu'on nomma Novatiens, & qui prirent auſſi le nom de Cathares, ou Purs, pour ſignifier qu'ils avoient ſeuls la pureté de la Foi & de la Morale de l'Evangile.

L'Héreſiarque Manès, dont l'héreſie a eu tant de Sectateurs, & a ſubſiſté ſi long-tems, étoit un vil eſclave nommé Curbicus, qui après la mort d'une veuve qui l'avoit acheté, & qui lui trouvant de l'eſprit, le fit inſtruire dans les Sciences qui s'enſeignoient en Perſe; ſe voyant affranchi, changea de nom, de peur qu'on ne lui reprochât ſa prémiére condition, prit celui de Manès, qui ſelon quelques-uns ſignifie vaſe, s'attribuant à lui-même ce que le Sauveur avoit dit de ſaint Paul, que c'étoit un vaſe d'élection. Ayant commencé de débiter

mille extravagances en fait de Religion, se voyant écouté, ce succès l'enhardit, à se faire Chef de Secte; & il eut bientôt des disciples, qu'on nomma de son nom Manichéens. Il se qualifia d'abord d'Apôtre de Jesus-Christ, & se disoit le Saint-Esprit que le Sauveur avoit promis. Il enseignoit qu'il y avoit deux Principes, l'un bon & l'autre mauvais; que du mauvais procedoit le corps, & toutes les créatures corporelles; & condamnant le mariage, il autorisoit toutes sortes d'ordures, & d'impuretés, & c'est principalement ce qui mit en vogue sa Secte. Saint Leon dit, *Que le démon qui regne dans toutes les Héresies, a bâti une forteresse, & établi son trône dans celle de Manès, où il regnoit, non par une seule sorte d'erreur, mais par*

toutes les impiétés, & les folies dont l'esprit humain est capable; car tout ce que les Païens ont de profane, les Juifs d'aveugle, & de charnel, les secrets de la magie d'illicite, & les heresies de sacrilége, a coulé dans la Secte des Manichéens, comme dans un cloaque. Cet infame Héresiarque ayant promis au Roi de Perse qu'il gueriroit son fils; le Pere renvoya tous les Medecins qui lui auroient pû rendre la santé, & le malade mourut sur l'heure. Cet Enchanteur s'étant sauvé, fut pris, & le Roi le fit écorcher vif, & exposer son cadavre aux bêtes. On a remarqué que la plûpart des erreurs des Héretiques de ces derniers tems, sont tirées de cet Héresiarque.

Personne n'ignore que ce fut à l'ambition demesuré de Do-

nat, soûtenu par le manége artificieux d'une Dame puissante nommée Eucille qu'on doit ce malheureux Schisme qui désola si long-tems l'Eglise d'Affrique. Donat Evêque des Cases-Noires, veut être Evêque de Carthage, à la place de Cecilien canoniquement élû, & reconnu par toutes les Eglises Catholiques, seul & legitime Evêque de Carthage. Mais que ne peut pas une violente passion! Donat fait joüer tant de ressorts, & met en mouvement tant de machines, qu'il remuë toute l'Europe pour satisfaire son ambition. Condamné par plusieurs Conciles, & par le Souverain Pontife, il ajoûte par dépit, l'héresie au schisme; & devient le Chef d'un parti, contre lequel tant de saints Peres, & de célebres Docteurs de l'Eglise

ont écrit ; les Donatiſtes ſe voyant enfin reduits à un petit nombre de Sectaires, ils prirent le parti d'avancer ce paradoxe étrange, reſſource ordinaire des Héretiques : que la véritable Egliſe étoit périe par tout, & qu'elle étoit reſtée ſeulement dans le parti qu'ils avoient en Affrique. Leurs erreurs devinrent tous les jours plus groſſiéres, & ſe multipliérent tous les jours. Ils avoient en horreur le divin Sacrifice, & les Sacremens de l'Egliſe Catholique, & ils fouloient aux pieds la divine Euchariſtie ; pillant, & profanant les Egliſes, & les Vaſes ſacrés ; tels ont été les ayeuls, & les modéles des Héretiques de nos derniers ſiécles. Les paſſions qui donnent naiſſance à tous les Schiſmes, & à toutes les Héreſies, peuvent

avoir des motifs, & des objets differents ; mais leurs effets se ressemblent ; elles conviennent toutes sur tout, par leur déchaînement contre l'Eglise Catholique, & en particulier, contre le Pape qui en est le Chef visible. Elles ont beau avoir des erreurs differentes, & s'anathematiser entre elles ; nulle qui n'ait été ennemie du saint Siége, & du Vicaire de Jesus-Christ. C'est l'ouvrage favori des illusions du cœur, qui caractérise en general toutes les Héresies.



PARAGRAPHE VI.

De l'Arianiſme.

L'ARIANISME eſt une des Héreſies qui a ſubſiſté le plus long-tems, par la protection de quelques Empereurs, par l'inondation des peuples barbares du Septentrion à demi Payens, & par l'afinité des erreurs des Arriens avec celles des Juifs, & avec les ſuperſtitions d'un reſte d'Idolâtres.

Arrius natif de Lybie, d'une naiſſance obſcure, mais d'un génie vif, hardi, & turbulent, d'un orgueil, & d'une ambition ſans meſure; ne trouvant pas dequoi ſe ſatisfaire en ſon païs, il le quitta, & vint à Alexandrie, qu'il regardoit

comme un théâtre où il pourroit faire fortune. Il s'attacha d'abord au Schiſmatique Meletius qui y avoit un grand parti ; mais celui-ci fit peu de cas de ce nouveau venu, & ne voulut point de ſes ſervices.

Arrius crut qu'il trouveroit mieux ſon compte à gagner les bonnes graces du ſaint Patriarche Pierre, qui étoit en ſinguliére veneration par ſa haute piété, & pour cela comme il avoit de l'eſprit, il ſçut ſi bien couvrir ſon ambition d'une apparence de vertu, qu'il impoſa bien-tôt à tout le monde ; le Patriarche y fut pris, & le Clergé donna dans les piéges de cet hypocrite, qui ſçut ſi bien ſoûtenir ſon perſonnage de dévot, que quoi que le ſaint Patriarche enſuite d'une viſion qu'il avoit euë, eût recommandé

qu'on ne le promût jamais aux Ordres ſacrés, Achillas ſon ſucceſſeur, le fit Prêtre, & lui donna le ſoin d'une des principales Egliſes d'Alexandrie. Arrius qui joignoit à cet air modeſte & étudié, & aux déhors trompeurs d'une véritable piété, une éloquence qui plaiſoit, ſe fit une grande réputation, & gagna bien-tôt la confiance des honnêtes gens & du peuple.

Rien ne pouvoit flatter davantage ſon orgueil, & ſon ambition, auſſi fut-elle dés-lors ſans meſure. La bien-veillance que le Patriarche lui témoignoit, augmentoit la bonne opinion qu'il avoit de ſon prétendu mérite; de ſorte qu'il ne crut pas que perſonne dans Alexandrie pût lui diſputer le Siége Patriarchal, ne croyant

personne plus digne que lui de ce grand Siége.

Le Patriarche Achillas étant mort, Arrius qui mesuroit l'estime qu'il croyoit que les autres avoient pour lui, par celle qu'il en avoit lui-même, fut étrangement surpris, quand il vit que saint Alexandre avoit été mis sur le Siége Patriarchal par tous les suffrages du peuple, & du Clergé, sans qu'on eût fait mention de notre ambitieux hypocrite. Son dépit répondit à son ambition; il résolut de s'en vanger, en décriant malignement le nouveau Patriarche.

Saint Alexandre qui sçavoit combien Arrius étoit un esprit dangereux, n'oublia rien pour le gagner par toutes sortes de bien-faits; il le combla de biens & d'honneurs; & l'éleva si haut

haut, qu'il tenoit, ſans contredit, la premiere place dans Alexandrie, après ſon Archevêque. Mais la jalouſie d'un ambitieux eſt une bête feroce, que les bienfaits ne ſont pas capables d'apprivoiſer. Comme ces bienfaits ſont autant de marques de la grandeur, & de la vertu que l'on ne peut ſouffrir dans celui qui les fait, ils ne ſervent qu'à rendre cette furieuſe paſſion plus chagrine, & qu'à l'irriter, en même tems qu'il lui donne plus de pouvoir de nuire & de répandre ſon venin.

Arrius, dit un Hiſtorien, étant devenu plus puiſſant, & plus conſiderable par les honneurs qu'il recevoit tous les jours de ſon Patriarche, en voulut tirer avantage pour le perdre ; & comme il vit que du

côté des mœurs & de l'innocence, il étoit hors des atteintes de la calomnie ; il resolut de l'attaquer sur la doctrine, & de ruiner son crédit, en le rendant suspect d'Héresie.

Un jour que saint Alexandre faisoit publiquement à son ordinaire, une Conference à tout son Clergé, & qu'il expliquoit avec beaucoup d'éloquence, & de précision les principaux articles de la Doctrine de l'Eglise ; ayant en horreur comme tous les Catholiques, l'impie héresie de Sabellius, qui environ soixante ans auparavant, avoit osé dire qu'il n'y avoit qu'une seule personne en Dieu, sous trois différens noms, le saint Patriarche fit voir d'une maniere claire & solide, qu'il n'y avoit qu'un seul Dieu en trois Personnes, réellement

diſtinctes entre elles, le Pere, le Fils, & le Saint-Eſprit, que chaque divine Perſonne étoit Dieu, n'ayant toutes trois que la même eſſence, & par conſéquent n'y ayant, & ne pouvant y avoir qu'un ſeul Dieu.

Arrius qui étoit préſent, & qui épioit quelque occaſion de décrier le ſaint Patriarche, crut qu'il devoit ſaiſir celle ci, ſoit que cet impie ambitieux fût Sabellien dans l'ame, ou, ce qui eſt plus vrai-ſemblable, qu'il n'eût point de Religion, il ſe leve, & interrompant inſolemment ſon Archevêque, ſe récrie contre cette verité fondamentale du Chriſtianiſme, & par le plus horrible blaſphême, oſe ſoûtenir qu'il n'y a qu'une ſeule perſonne en Dieu, comme il n'y a qu'une ſeule eſſen-

ce ; & par conſéquent que Jeſus-Chriſt n'eſt qu'une pure créature, & que c'eſt une héreſie de vouloir, comme le Patriarche venoit de dire, que Jeſus-Chriſt fût Dieu.

Cet horrible blaſphême, qui fit horreur à la plûpart de ceux qui étoient préſens, fût comme le tocſin de cette funeſte héreſie. Cependant comme cet hypocrite s'étoit fait une grande réputation, ſur tout parmi le peuple, & même parmi les gens de condition, il trouva des partiſans. On ne pouvoit pas s'imaginer qu'un homme ſi dévot en apparence, & qui paſſoit pour ſi ſçavant, pût être devenu tout à coup Héretique ; & quoi que pût faire ſaint Alexandre, l'impie Héreſiarque ſe vit bien-tôt à la tête d'un puiſſant parti.

Il en eſt des héreſies, comme de la peſte, un ſeul homme peut la communiquer en moins de rien à toute une Ville, & à tout un païs juſques là fort ſain, & la contagion le remplit bien-tôt de cadavres. Cependant cet impie Héreſiarque vit bien, que quoi qu'il eût déja répandu ſon héreſie par ſes diſcours empoiſonnés, & par des écrits pleins de venin, elle ne feroit pas grande fortune, ſi l'erreur ne corrompoit que l'eſprit (toute Secte languit bien-tôt, ſi elle n'eſt nourrie par le libertinage;) Arrius compoſa ſon déteſtable Livre, intitulé : *Thalia*, c'eſt-à-dire, feſtin, ou plûtôt débauches, dont le celebre Concile de Nicée défendit la lecture, & que l'Empereur Conſtantin le Grand fit brûler, condamnant à mort quicon-

que garderoit ce Livre. Outre les blasphêmes que cet Ecrit contenoit contre Jesus-Christ, Arrius pour gagner les Libertins, & sur tout les femmes, l'avoit composé d'un stile moû, & enjoüé, dans un genre de petits vers, qu'un certain méchant Poëte Candiot nommé Sotades, avoit inventé en langue Ionique, pour exprimer, & pour chanter dans la chaleur de la débauche, dit l'Historien de l'Arianisme, les plus abominables impuretés. Et voilà la véritable époque de la naissance de l'héresie Arrienne.

C'est la passion violente d'un orgueil insensé, & d'une ambition sans mesure, accompagnée de la licence, & du déreglement dans les mœurs, qui a donné naissance à l'Arianisme. Nulle héresie qui vienne d'un

autre fond ; c'eſt originairement le cœur, ce ſont les paſſions qui conçoivent & qui enfantes toutes les Sectes ; l'eſprit corrompu par le cœur ne fait que prêter ſes ſubtilités, & ſes ſervices ; le cœur leur donne naiſſance, & leur éducation, pour ainſi parler, eſt confiée à l'eſprit.

Comme on ne s'eſt propoſé dans cet Ouvrage que de démontrer,que c'eſt proprement des illuſions du cœur que viennent toutes les héreſies, on laiſſe aux Hiſtoriens à rapporter les progrès qu'elles ont eu, & la malheureuſe fin qu'elles ont faite. L'Egliſe Catholique, Apoſtolique, & Romaine les voit toutes naîtres, & elle les voit toutes mourir. L'Arianiſme eut le même ſort qu'ont toutes les Sectes. Cette impie héreſie ſubſiſ-

ta long-tems, par les moyens & les artifices dont l'enfer se sert d'ordinaire pour soûtenir toutes les Sectes. Protection aveugle des Princes, passions violentes d'orgueil, d'ambition, de cupidité, d'interêt, intrigues artificieuses, fourberies insignes, parjures réïterés, noires calomnies, séditions, guerres civiles, cruautés : tout fut mis en œuvre pour étayer une héresie, que le Démon avoit tant d'interêt de perpetuer. La funeste & horrible mort de l'Héretique Arrius, épouventa ses Sectaires, les couvrit de confusion, mais ne les convertit point. Comme on n'épouse les erreurs d'un Chef de Secte, que parce qu'elles flattent les passions ; son autorité n'est plus le motif de la créance des Sectaires. Qu'Arrius meure de la même

même mort que Judas ; les Ariens n'en ſont pas moins obſtinez dans leur héreſie ; l'obſtination opiniâtre des Héretiques, ne vient jamais d'une prétenduë découverte de la verité ; l'étude & la ſpéculation, ſont hors de leur ſphere ; on s'en repoſe aveuglément ſur la bonne ou mauvaiſe foi de l'Héreſiarque ; ce ſont les illuſions du cœur, la paſſion qui trouve ſon compte dans l'héreſie, qui rendent opiniâtres tous les Sectaires ; auſſi a-t-on vû que les Chefs des Sectes ont eu beau ſe convertir, & ſe retracter ; les Sectaires ont opiniâtrément perſiſté dans l'erreur. Que les illuſions du cœur s'éteignent, que les paſſions ſoient domptées, on verra bien-tôt tous les Héretiques déſabuſez & convertis.

PARAGRAPHE VII.

Du Wisclefisme.

ON peut dire que Wiclef a été le premier Maître, & comme le Chef des Héretiques de ces derniers siécles. Il étoit Anglois, & Docteur dans la celebre Université d'Oxford, où il enseignoit avec quelque réputation ; comme il affectoit de faire renaître certaines opinions des anciens Philosophes, qu'il débitoit comme de nouvelles découvertes dans les Sciences inconnuës, disoit-il, avant lui, à tous les Sçavans, il fut bien-tôt suivi d'un grand nombre de jeunes Bacheliers, qui admiroient la subtilité de son genie. Le nombre de ces

jeunes admirateurs picqua ſa vanité, & l'enhardit à ambitionner la Principalité du College de Cantorberi, fondé depuis peu à Oxford par l'Archevêvêque Simon Langham. Se voyant exclu d'une place qu'il croyoit dûë à ſon prétendu mérite, il crut pouvoir s'en dédommager en obtenant l'Evêché de Vigorne; mais ſa brigue ne réüſſit pas mieux; cet Evêché lui fut refuſé par le Pape Gregoire XI. Wiclef en conçut tant de chagrin, & une ſi grande haine contre le ſaint Siége, & contre tout l'Ordre Eccléſiaſtique, que bien qu'il fût Curé de Lutterword dans le Dioceſe de Lincolne, il reſolut pour s'en venger de mettre tout en œuvre pour anéantir, s'il pouvoit, toute l'autorité, & la puiſſance de l'Egliſe. Car que n'oſe pas le

depit d'un ambitieux humilié ?

Quelque chimerique que fût ce dessein, Wiclef, crut que le tems lui étoit favorable pour y réüssir. Il commença par déclamer artificieusement sous un spécieux prétexte de zéle contre la vie peu reguliére de plusieurs Ecclésiastiques, & bientôt après contre tout le Clergé Séculier & Régulier, & même contre le saint Siége.

Se voyant écouté, & même applaudi ; car la médisance la plus maligne, les invectives les plus outrées, & les déclamations vehémentes contre les gens d'Eglise, sont ordinairement du goût de la multitude ; sur tout quand on crie fort contre leurs grands revenus : Wiclef crut que le tems lui étoit favorable pour faire réüssir son entreprise. Il avança d'abord

certaines propositions scandaleuses qui tendoient au renversement de l'Etat Ecclésiastique, & sur tout de l'autorité du Pape ; car le dépit & la vengeance contre Gregoire XI. pour lui avoir refusé l'Evêché de Vigorne, furent toujours le prémier mobile de toutes ses démarches, & le prémier principe de ses erreurs.

Jugeant du succès de son dessein par la disposition où il voyoit le peuple, & même les Grands, qui murmuroient toujours contre les grands biens que possedoient les Gens d'Eglise ; il osa avancer que l'Eglise Romaine n'est point Chef des autres Eglises ; que le Pape & les Archevêques, & les Evêques, n'ont nul avantage sur les simples Prêtres ; que le Clergé, ni les Moines, selon la Loi

de Dieu, ne peuvent posseder aucuns biens temporels ; & que les Princes, & les Seigneurs Laïques, sont obligés de les dépoüiller de tout ce qu'ils possédent. Il est aisé de comprendre combien cette fausse doctrine, quelque grossiére qu'elle fut, trouva de puissans partisans. La cupidité y trouvoit trop son compte, pour qu'elle ne fût pas applaudie ; elle le fut, & pour donner plus de relief à ses erreurs par son exemple, cet hypocrite contrefit le pauvre Evangelique, en marchant nuds pieds ; mais il se lassa bien tôt de sa momerie.

Le Pape Gregoire XI. peu après son arrivée à Rome, averti de cet horrible scandale, écrivit à l'Université d'Oxford, à l'Archevêque de Cantorberi, & à l'Evêque de Londres, or-

donnant qu'on fit le procès à l'Héretique Wiclef, & il envoya en même-tems un autre Bref au Roi d'Angleterre, où il l'avertiſſoit que les erreurs d'un tel homme, n'étoient pas moins dangereuſes à l'Etat qu'à l'Egliſe. Mais ces Brefs n'arriverent qu'après la mort du Roi Edouard, & au commencement du regne du jeune Roi Richard II. qui n'étoit pas encore en état d'agir par lui-même.

Wiclef avoit eu l'adreſſe de gagner le Duc de Lancaſtre, Henri Percin Grand Maréchal d'Angleterre, & ſinguliérement la Princeſſe de Galles Mere du jeune Roi, laquelle s'étoit ſi ouvertement déclarée pour lui, qu'elle envoya dire aux deux Prélats, qu'ils ſe gardaſſent bien de rien faire contre ce ſaint Homme.

Le Pape Urbain VI. ayant ſuccedé à Gregoire ; Wiclef oſa écrire au nouveau Pape, ſelon l'artifice ordinaire à tous les Héréſiarques de tous les tems, pour tâcher de le prévenir, & le gagner s'il étoit poſſible, par une hypocriſie des mieux maſquée, & par les plus belles proteſtations de ſoumiſſion. Il lui expoſa ſa doctrine de la maniére qu'il jugea le plus propre pour le ſéduire ; le ſuppliant de la confirmer, s'il la trouvoit orthodoxe, comme il eſperoit ; ou de la corriger, ſi elle lui paroiſſoit défectueuſe en quelque point. Mais cet artifice, que tous les Chefs de Sectes de ces derniers tems ont appris de Wiclef, ne ſervit qu'à découvrir ſa mauvaiſe foi, & ſa ſupercherie ; car peu après cette démarche purement hypocrite,

cet Héréſiarque leva le maſque, & publia éfrontément le reſte de ſes erreurs, dont les Huſſites, les Lutheriens, les Zuingliens, les Sacramentaires, & les Calviniſtes ont pris la plûpart des articles de leur Réformation prétenduë.

Il débuta par condamner la pénitence, & les mortifications de la piété Chrétienne, jeûnes, abſtinences, macérations du corps, vœux Monaſtiques, les Ordres Religieux; & ſinguliérement le célibat des Religieux & des Eccleſiaſtiques.

Outre tout ce que cet Héréſiarque avoit dit contre le Pape, & l'Ordre de la Hiérarchie Eccléſiaſtique, il s'en prit à Jeſus-Chriſt lui-même, niant ſa préſence réelle dans le Très-Saint Sacrement, & ſoutenant que la ſubſtance du pain

materiel, & du vin, demeure après la consécration ; & que le Corps & le Sang de Jesus-Christ n'y sont qu'en figure.

Il abolit toutes les sacrées cérémonies, & les Sacremens ; & il soutint que quand l'homme est contrit, la confession des pechez, est superfluë ; il condamna le culte que l'on rend à la très-sainte Vierge & aux Saints. Il nia hautement la liberté de l'homme ; la Tradition, les Décisions des Conciles, & l'autorité des Peres de l'Eglise. Ce qui est étrange, c'est que ses Disciples avoient l'impudence de dire hautement, qu'il possedoit parfaitement saint Augustin, dont il avoit tout l'esprit ; c'est pourquoi ils avoient coûtume de l'appeller Jean Augustin Wiclef, quoi qu'il n'y ait rien de

si opposé, & de si contraire à la doctrine & aux sentimens de saint Augustin, que la doctrine de cet Héresiarque.

Comme toutes les Héresies ne sont pas seulement ennemies de l'Eglise, elles le sont également de l'Etat; Wiclef ayant tâché d'anéantir la puissance Ecclesiastique, entreprit de détruire l'autorité des Princes. Il soutint que comme, selon lui, le péché ravissoit aux Prêtres, & aux Evêques leur pouvoir spirituel, de même il ôtoit aux Princes toutes sortes de Domaine & de puissance temporelle. Il voulut établir par tout l'égalité, & ensuite l'indépendance parmi les hommes, & lui & ses Disciples ne prêcherent plus que liberté; tant il est vrai que toutes les Héresies ne tendent pas moins au renverse-

ment de l'Etat, que de l'Eglise.

Une si pernicieuse doctrine, causa dans toutes les Provinces du Royaume un soulevement géneral de tous les Païsans, & du menu Peuple. On en vit sous divers Chefs, plus de deux cens mille en armes, qui firent en moins de rien, une infinité de désordres, en criant à pleine tête, *liberté*. Ils s'avancerent même au nombre de plus de cent mille jusqu'au portes de Londres, sous la conduite de Jean Basse, fameux Prêtre Wiclefiste; & ayant été reçû dans la Ville par le petit peuple, ils y commencerent leurs violences par le massacre de l'Archevêque de Cantorberi, Chancelier du Royaume, & Grand Trésorier. Le Roi fut obligé, pour se mettre à couvert de

cette fureur, de leur accorder toute la liberté qu'ils demandoient ; jusqu'à ce que le Maire de Londres ne pouvant plus souffrir une si furieuse insolence, renversa par terre d'un coup d'épée leur Géneral ; ce seul coup dissipa d'abord toute cette canaille.

Voilà à quoi aboutirent les erreurs, l'hypocrisie, & le prétendu zéle de ce nouvel Hérésiarque, Wiclef, que le peuple regardoit comme un nouvel Apôtre que le Ciel avoit suscité pour reformer l'Eglise, que le Duc de Lancastre protegeoit, & que la Princesse de Galles Mere du jeune Roi, appelloit le saint Homme. Il faut avoüer que les passions qui donnent toujours naissance à l'Héresie, menent toujours plus loin qu'on ne pensoit ; voilà les malheurs

& les excés qu'a produit la passion de vengeance d'un Curé devenu Héresiarque ; & les illusions du cœur de tous ceux qui prirent son parti poussés par plusieurs autres passions.

On a tiré un nombre prodigieux d'erreurs, toutes plus grossiéres des écrits de Wiclef, qui furent condamnées solemnellement par le Concile géneral de Constance. Le Roi Richard, publia sa Déclaration contre Wiclef, & les Wiclefistes ; tout ce qu'il y eut d'honnêtes gens se soumirent à la condamtion de cet Héresiarque, qui s'étant caché, mourut subitement deux ans après sans s'être retracté, lorsqu'il se préparoit à prêcher deux heures après contre saint Thomas de Cantorberi, le jour de sa Fête. Le corps de ce malheureux Héreti-

que fut deterré, & ſes os brûlez par l'Arrêt du Concile, & par l'ordre du Roi qui n'oublia rien pour exterminer cette Secte.

Ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que tous les Héretiques qui ſont venus depuis Wiclef juſqu'à preſent, ayent pris de ce vil Héreſiarque les erreurs, & le plan de leurs Sectes ; auſſi ont-elles eu le même eſprit, & les mêmes ſuites : même déchaînement furieux contre le Pape, & le ſaint Siége ; mêmes revoltes contre l'Etat ; mêmes ſoulevemens des peuples ; mêmes cruautez ; mêmes guerres civiles ; mêmes erreurs ; même deſtruction de la Religion Chrêtienne & dans le dogme & dans la morale, enfin mêmes impiétez, mêmes ſacrileges & à l'égard des Saints,

& à l'égard de nos Eglises ; on diroit que le Wiclefisme a été comme un grand fleuve d'où sont sorti plusieurs grandes riviéres, qui ont toutes grossi dans leurs cours par les ruisseaux, & dont l'eau est toujours plus trouble & plus bourbeuse ; mais qui vont tous enfin se perdre dans la mer. C'est ce qu'on verra dans les réflexions suivantes.

PARAGRAPHE VIII.

Du Lutheranisme.

IL n'y eut jamais Héresie plus visiblement l'ouvrage de toutes les passions & plus sensiblement le funeste effet des illusions du cœur, que le Lutheranisme. Sa naissance, ses

ſes progrès ; ce qui les nourrit, depuis plus de deux ſiécles, tout porte un caractére d'illuſion ſi marqué, que rien ne démontre plus l'empire des paſſions ſur le bon ſens, & la raiſon, que la durée de cette Secte.

Dans le commencement du ſeiziéme ſiécle, l'Egliſe Catholique joüiſſoit d'une profonde paix ; & toutes les Puiſſances de l'Europe reconnoiſſoient l'autorité ſuprême du Vicaire de Jeſus-Chriſt, & tenoient la Foi du ſaint Siége ; lorſque l'Enfer jaloux, & impatient d'une ſi heureuſe tranquilité, ſi avantageuſe à tous les Fidéles, ſuſcita le plus pernicieux de tous les ſchiſmes, qui ſe forma preſque tout à coup, ſous le plus leger de tous les prétextes. La paſſion de jalouſie, fut la bluette

qui alluma ce furieux embrasement qui dure encore.

Luther né à Islebe dans le Comté de Mansfeld en Allemagne, ayant été envoyé pour étudier à Erford, il y fut Maître ès Arts à l'âge de vingt-ans, après son cours de Philosophie. Un jour qu'il se promenoit hors de la ville, la foudre tua son Compagnon à ses côtez, & il fut si touché de cet accident, qu'il fit vœu de se faire Religieux; en effet il entra dans l'Ordre des Hermites de saint Augustin, à l'âge de vingt deux ans, & deux ans après, il fut fait Prêtre. Comme il avoit de l'esprit, beaucoup de feu, & encore plus d'ambition, il se distingua dans la Philosophie qu'on lui fit enseigner aux jeunes Religieux de son Ordre a Wirtemberg, où le Duc de Saxe

avoit fondé une Univerſité fort celebre. Y ayant reçû quelque tems après le Bonnet de Docteur, il y fut fait Profeſſeur ; & faiſant valoir ſon feu d'eſprit, ſa grande memoire & ſon éloquence naturelle, il s'y fit une réputation qui lui gagna l'eſtime du Duc de Saxe, qui avoit fort à cœur que ſon Univerſité brillât, & qu'elle eût des Profeſſeurs habiles.

Luther y enſeigna avec éclat, & il prêcha même dans les Egliſes avec plus d'éloquence que d'onction ; car il n'eut jamais beaucoup de pieté ; quoi que ſa vie ne fût pas ſcandaleuſe tant qu'il reſta dans le Cloître. A la verité il ne pouvoit ſouffrir les Théologiens Scholaſtiques, ſoit que la portée de ſon eſprit ne pût pas aller ſi haut ; ſoit que la morale qu'ils

enseignent, gênât trop ses passions, qui ne furent jamais fort mortifiées. Et il commença dès l'année 1516. à faire connoître son mauvais fond, en combattant les Théologiens Scholastiques, les saints Peres, & sur tout l'Ange de l'Ecole saint Thomas, par des Theses publiques, sur le franc-arbitre, sur le mérite des bonnes œuvres, & sur la Tradition, ce qui fit juger à plusieurs que l'Université pourroit bien nourrir dans Luther un lion furieux, & même une vipere.

L'an 1517. le Pape Leon X. ayant accordé des Indulgences à ceux qui voudroient bien contribuer par leurs aumônes, à la bâtisse de la magnifique Basilique de saint Pierre à Rome, commencé par le Pape Jules II. son Predecesseur, il

donna la commiſſion de les publier, aux Peres de l'Ordre de ſaint Dominique. Les Auguſtins qui étoient en uſage d'avoir cette commiſſion en Allemagne, ſouffrirent impatiemment, que les Peres Dominicains leurs euſſent été ſubrogés; Luther ſur tout, dont les paſſions prenoient aiſément feu en toute occaſion, cria plus haut que tous les autres contre cette préference; ſoit que ſon cœur fût déja corrompu, & que ſa foi par conſéquent, fût déja affoiblie; il s'offrit à prêcher contre ces Quêteurs, & à vanger le tort qu'il prétendoit qu'on faiſoit à ſon Ordre.

Ses Superieurs le lui ayant permis, il ſaiſit une ſi belle occaſion pour ſatisfaire en même tems, & ſon orgueil & ſa jalouſie. Il monte en Chaire, & ſe

laissant emporter à son impétuosité naturelle, il déclame avec un feu que la passion allumoit toujours plus, non seulement contre l'exaction un peu trop avide, peut-être des Quêteurs; mais contre les Prédicateurs Dominicains; & comme la passion sans frein, dans un cœur orgueilleux, & fougueux n'a plus de bornes, Luther s'échappa bien-tôt à déclamer contre les Indulgences mêmes.



Le Prédicateur Augustin fit grand bruit; le feu, l'éloquence naturelle avec quoi il prêchoit, la réputation qu'il s'étoit déja faite, & la hardiesse imposante avec quoi il parloit, lui attirerent tous les jours plus de monde.

Luther fier de ce premier

ſuccès, ne garda guére plus de meſure. Il déclama avec une violence extrême contre tous ces nouveaux Quêteurs, & contre un des plus ſaints, & des plus reſpectables Ordres Religieux de l'Egliſe. On releva bien des propoſitions dignes de cenſure, dans ſes diſcours : cependant la querelle s'échauffa, & devint bien tôt publique par des déclamations, par des Theſes, & par des Livres écrits de part & d'autre. Luther avança d'abord des propoſitions douteuſes ; puis ſe ſentant preſſé, il s'engagea juſqu'à les ſoutenir dans des ſens condamnés ; enfin comme la paſſion eſt une bête feroce qui devient toujours plus furieuſe quand on la pique de plus près ; Luther ſe voyant menacé, leva tout à fait le maſque, & fut excommunié,

Ce coup de foudre venu du Vatican, excita, & alluma, pour ainſi dire, toutes ſes paſſions, naturellement fougueuſes. Cependant effrayé par une nuée d'écrits qui ſe répandirent alors contre ſes erreurs, & à quoi il ne pouvoit pas répondre; & le Seigneur par un excès de ſa miſericorde ayant encore pitié de lui, ce premier feu parut ſe ralentir; Luther écrivit au Pape Leon une Lettre très-ſoumiſe, dans laquelle il proteſte à ſa Sainteté qu'il recevra ſon jugement ſur tout ce qu'il a avancé, ſoit en paroles, ſoit par écrit, comme le jugement de Jeſus-Chriſt même, qui parle par ſa bouche. Il écrivit du même ſtile à l'Univerſité de Paris, & aux autres celebres Univerſités d'Allemagne, qui toutes les condamnerent, ce

qui

qui ne ſervit qu'à aigrir davantage cet eſprit devenu intraitable, depuis qu'il ſe vit ſoûtenu par le Duc de Saxe ſon grand Protecteur,& par un grand nombre de gens qui s'accommodoient fort de ſa morale.

La charité, jointe à la crainte d'une contagion qui ſe répandoit de jour en jour, fit qu'on n'oublia rien pour le ramener; mais il étoit trop tard; Luther avoit goûté le plaiſir d'être Chef de parti; il avoit déja groſſi le ſien de pluſieurs Princes Souverains, pour qui la dépoüille des biens d'Egliſe que cet Héreſiarque leur faiſoit eſperer, étoit une douce amorce. Fier de ces avantages; & la paſſion d'un orguëil ſans meſure, joint au libertinage qui étoit ſon attrait, ayant éteint tout remord de conſcience, &

tout ſentiment d'honneur & de Religion, il ſe déchaîne à outrance contre l'Egliſe avec des emportemens que les Payens & les Mahométans auroient en horreur; & farcit ſes Ecrits de baſſes invectives, & de termes ſi indignes d'un Chrêtien, ſi groſſiers, & ſi mal-honnêtes, que ſes Partiſans mêmes n'ont pû s'empêcher de les condamner, & qu'ils font encore aujourd'hui rougir ſes Diſciples.

Les troubles que cauſoit déja en Allemagne l'impie doctrine de Luther, obligerent le Duc de Saxe de lui donner pour retraite le Château de Veſtberg, que ce nouvel Evangeliſte, comme il s'appelle lui-même, nommoit ſon Iſle de Pathmos, où il employa le tems, à répandre ſon venin dans ſes Ecrits, & à détail-

ler les erreurs de ſa Secte.

Il ne reconnoît ni Pape, ni Tradition, ni autorité de Peres, & de Conciles, ni Purgatoire, ni Meſſe, qui ſoit Sacrifice de propitiation. De tous les Sacremens de l'Egliſe, il n'admet que le Baptême, qu'il prétend n'effacer point le peché; & l'Euchariſtie dans laquelle il reconnoît la préſence réelle du Corps & du Sang de Jeſus-Chriſt; mais il prétend que la ſubſtance du pain & du vin y ſubſiſte après la conſécration, & que ce Corps, & ce Sang n'y ſont que dans l'uſage. Il ne veut ni pénitence, ni confeſſion, ni Indulgences; & rejetter par le même eſprit de réforme, les jeûnes de l'Egliſe, l'abſtinence des viandes, les vœux Monaſtiques, & le célibat des perſonnes conſacrées au Servi-

ce Divin ; & il condamne la devotion aux Saints, & le culte des Images. Il nie absolument le libre-arbitre, soutenant que tout se fait par necessité, soit bien, soit mal, & que les plus loüables actions d'un pecheur, sont des pechés. Il prétend, comme il paroît dans sa Réponse au Docteur Latomus, que Dieu commande à l'homme ce qu'il lui est impossible d'exécuter ; & que c'est la grace seule qui fait le bien, sans que nôtre volonté y coopére. Cet Héresiarque soutient encore d'autres erreurs toutes extravagantes ; jusqu'à soutenir qu'il n'y avoit point d'Eglise visible qui ait le don d'infaillibiité, pour juger souverainement des controverses en fait de Religion, & que chaque particulier est en droit d'en ju-

ger en interprétant lui-même selon son sens, l'Ecriture Sainte.

Cette doctrine quelque absurde qu'elle est, fut d'abord saisie & adoptée du Public avec applaudissement ; c'est ce que Luther avoit prévû, & c'est ce qu'il s'étoit proposé pour avoir bien-tôt une nombreuse Secte. Mais ce qu'il n'avoit pas prévû, & ce qui lui causa bien du chagrin ; c'est que sa Secte devint dès-lors, une vraye Babylone, & une Secte de confusion, où il y eut bien-tôt, autant de Religions, que de têtes ; & laquelle se partagea sous ses yeux, en plusieurs autres qui s'éleverent contre lui, & qui lui firent bien de la peine. Carlostad Archidiacre de Wirtemberg, un de ses prémiers Disciples, voulut se faire aussi Chef de parti, il en-

cherit encore ſur les erreurs de ſon Maître.



Mais l'article qui tenoit le plus au cœur de Luther, étoit la proſcription des vœux Monaſtiques, & du célibat des perſonnes d'Egliſe. Il compoſa pour cela un Traité, où il déclare éfrontément que les vœux des Religieux, & celui du célibat des Ecléſiaſtiques, ſont nuls, comme directement contraires à la liberté des enfans de Dieu; ce qui ayant ouvert la porte au libertinage; on vit en peu de tems en Allemagne, les Monaſtères d'hommes, & de filles dépeuplés, par le nombre de celles qui quitterent le voile pour prendre un mari; & de ceux qui quitterent le froc, pour avoir une femme,

Et c'eſt ici l'article favori de la prétenduë Reforme de tous les Héretiques de ces derniers tems.

A la verité le prétendu Reformateur Luther, Moine depuis dix-neuf ans, voulut en donner l'exemple. Il quitte tout-à-fait l'habit de Religieux ; & ayant débauché une Religieuſe nommée Catherine de Bore, l'épouſe publiquement, & n'oublie rien pour rendre célébres ſes nôces.

Le ſecond article de la prétenduë reforme, ſur lequel cet Héreſiarque comptoit beaucoup, & qui en effet rendit bien-tôt cette Secte puiſſante, fut de donner au pillage à tous les Princes Séculiers, les biens des Monaſtéres, & tous les biens d'Egliſe. L'amorce étoit trop du goût de la cupidité, pour

ne pas faire embrasser une Secte si lucrative. Peu de grands Seigneurs, peu de Princes oberés, qui ne se fissent Lutheriens.

La Religion Catholique étoit très-florissante dans la Suede, & dans le Danemarc, pendant que le schisme & l'hérésie Lutherienne faisoient de si grands progrès en Allemagne; mais la morale du nouvel Evangile, si commode à tout le monde, & si avantageuse aux Princes & aux grands Seigneurs, ne tarda pas de s'introduire dans le Nord, & dans la Livonie.

Gustave Roi de Suede s'étant fort endetté durant la guerre qu'il avoit eu à soutenir contre les Danois, trouvoit son épargne épuisée, & ne songeoit qu'aux moyens de la remplir. Son Secretaire qui durant

ſon ſéjour en Allemagne, y avoit pris l'air corrompu de la nouvelle Religion, lui remontra, que pour remettre bientôt ſes finances, il n'avoit qu'à ſuivre l'Evangile de Luther, que pluſieurs Princes d'Allemagne goûtoient fort, & qui devenoit tous les jours plus à la mode; que ſelon ce nouvel Evangile, il pourra réünir à ſon Domaine la plus grande partie des biens que les Eccléſiaſtiques, & les Religieux poſſedoient, & que diſtribuant l'autre partie de ces grands biens, aux grands Seigneurs de ſon Royaume, ils ſuivroient tous comme lui, un Evangile ſi avantageux pour leurs interêts, & d'ailleurs très-commode à la nature. On ne délibera pas long-tems, Guſtave fut bien-tôt Lutherien; & toute la Suede ne tarda

pas à devenir Lutherienne.

Il en fut à peu près de même dans le Danemark, où Christierne III. qui avoit grand besoin d'argent, trouva une ressource aisée dans le nouvel Evangile. Le Peuple embrassa d'autant plus volontiers la Religion du Prince, qu'elle le dispensoit de la Morale austére de l'Evangile de Jesus-Christ, & que les plus libertins y trouvoient leur compte.

Ce fut par le même motif, pour ne pas dire, par le même esprit de vertige, & de licence dans les mœurs, que le Palatinat, les Duchés de Lunebourg, Brunsvic, de Meckelbourg, de Pomeranie; les Archevêchés de Bremen, & de Magdebourg; les Villes de Vismar, de Hambourg, & de Rostoch, & la Prusse, que tous

ces Princes juſqu'alors ſi attachés à la véritable Religion Catholique, ſi zelés, depuis ſi long-tems, ſi dévoüés au ſaint Siége; tous ces vaſtes païs où la Religion Catholique, Apoſtolique, & Romaine avoit fleuri depuis tant de ſiécles, abjurerent la véritable Religion de Jeſus-Chriſt, pour embraſſer le Lutheraniſme. C'eſt là l'époque de cette déplorable révolution, où la paſſion eſt ſi marquée.



A la verité un Evangile de nouvelle création, dont la doctrine, & la morale étoient l'ouvrage des paſſions, & qui flattoient ſi ouvertement les ſens, & l'amour propre, ne pouvoient pas manquer de trouver bien-tôt un grand nombre de

partiſans, & de faire fortune. Un Evangile qui enrichit les Princes, & les grands Seigneurs obérés, en leur livrant tous ces grands biens que la piété des Fidéles avoit conſacrés au Seigneur; & en autoriſant le libertinage, pouvoit-il n'être pas bien reçû? Car voilà proprement les points fixes ſur quoi porte la prétenduë reformation de tous ces Sectaires: biens d'Egliſe pillés, abſtinence, jeûnes abolis, Prêtres, & Moines mariés, confeſſion proſcrite; eſprit particulier ſeul arbitre, ſeul juge de la foi. Voilà les découvertes qu'a fait Luther en fait de Religion, voilà en quoi conſiſte toute la prétenduë Réforme; voilà le précis du nouvel Evangile. Arrius avoit le ſien; Wiclef, Jean Hus, & Luther ont voulu avoir le leur, & Cal-

vin à l'exemple des Héreſiarques ſes prédéceſſeurs, a pris auſſi, comme on verra bien-tôt, le nom impoſant de Réformateur, & d'Evangeliſte. En bonne foi, quiconque a une teinture de Religion, un reſte de bon ſens, ne prendra-t-il pas tout cet étalage de grands mots pour une vraye comédie.

Certainement ſi ce phantome de Religion, ſi ce leurre de Réforme toute riſible qu'elle eſt, n'avoit impoſé qu'aux ſimples, on n'en ſeroit pas ſi ſurpris; ce titre ſpécieux de réforme ſi accommodante d'ailleurs, & ſi aiſée, eſt un appas tentant pour de petits génies; mais que des gens d'eſprit, des perſonnes mêmes de diſtinction ayent donné de plein gré dans le piége! rien ne prouve mieux ce que peuvent les illuſions du

cœur, ſur un eſprit qui n'eſt pas broüillé avec les paſſions.

Il eſt vrai que ce phantome de Religion devint preſque dès ſa naiſſance, un gouvernement purement civil, & politique ; & pour parler plus juſte, une pure Anarchie, où il n'y a point de Chef, où en fait de Religion, chacun vit à ſa fantaiſie, n'ayant point d'autres loix que celles de ſes propres paſſions ; ni d'autre regle de foi, que ſon propre ſens, & ſa tête.

A peine le nouvel Héreſiarque eut parû, qu'il ne fut plus queſtion de créance, mais de liberté que donnoit le nouvel Evangile, & de propre interêt. La nouvelle Secte ne s'établit d'abord que par la licence des mœurs ; & elle ne ſe ſoutint que par les armes. Il y eut bien du ſang répandu ; & les ligues,

les guerres civiles, les batailles ſanglantes furent les prémiers fruits du nouvel Evangile.

Une inondation de Païſans, & du petit Peuple qui avoient pour cri de guerre : Liberté de l'Evangile de Luther, fit d'abord bien du dégat. Les nouveaux Princes Lutheriens, prirent bien-tôt les armes pour l'établiſſement du nouvel Evangile. Diettes tumultueuſes de Vorme, de Nuremberg, de Ratisbonne, de Spire, ſoulevemens des Peuples ; toute l'Allemagne en combuſtiön ; ligues entre les Princes Lutheriens ; traités extorqués par force, de l'Empereur ; & tout cela du vivant même de Luther, furent les grandes converſions que fit la nouvelle Religion, & les miracles, pour ainſi parler, qui ſe firent à la naiſſance du Lu-

théranisme. Car il ne s'en fit jamais d'autres, dans toutes les Sectes.

Ainsi s'étoit établi l'Arianisme, le Nestorianisme, le Wiclefisme ; ainsi le Mahometisme ; toutes les Sectes Héretiques ne sçauroient avoir d'autres époques de leur naissance, ni d'autres phénomenes qui annoncent, & qui accompagnent leur établissement ; & l'on verra que les Calvinistes ont encore encheri sur les excès, les violences, & la désolation publique, qu'ont causé leurs prédecesseurs, qui ont été aussi leurs modéles.

Qu'on compare la naissance, & l'établissement de la Religion Catholique, Apostolique, & Romaine sans armes, sans la moindre violence, sans aucun secours naturel, & cela par toute

toute la terre, qu'on compare tout cela, avec la naiſſance, & l'établiſſement de toutes les Sectes Héretiques dans un coin du monde ! quelle affreuſe contrarieté, bon Dieu ! quel contraſte ! *Euntes docete omnes gentes*, allez, enſeignez toutes les Nations, dit le Sauveur, en donnant la Miſſion à ſes Apôtres : *Euntes docentes eos ſervare omnia quæcumque mandavi vobis* ; & leur apprenez à obſerver toutes les choſes que je vous ai preſcrites. Mais quelle Doctrine plus au-deſſus des lumieres de l'eſprit humain. Quelle Morale, bon Dieu, plus auſtère ! & pour établir par tout cette Religion, pour faire recevoir cet Evangile, n'ayez ni or ni argent, ni aucune monnoye ; n'emportez pas même ni deux vêtemens, ni ſouliers, ni bâ-

ton ; l'établissement de la veritable Religion, n'a pas besoin de ces secours : *Nolite possidere aurum, neque argentum, neque pecuniam ; neque duas tunicas, neque calceamenta, neque virgam.* Le Lutheranisme, les Zuingliens, le Calvinisme se sont-ils introduits, & établis par une voye semblable ?

Luther voit toute l'Allemagne en armes, & en feu ; Zuingle allume une guerre sanglante en Suisse, & est tué lui-même combattant à la tête d'un Bataillon ; & quatre sanglantes batailles livrées par les Calvinistes désolent toute la France. Voilà par quelle voye tous ces Sectaires ont introduit leur nouvel Evangile, quoique sa doctrine soit toute de l'invention de l'esprit humain, & que sa morale flatte si fort les sens,

& ſoit l'ouvrage des paſſions, & de l'amour propre. C'eſt à chaque particulier à faire ici ſes réflexions.

On ne dit rien ici, de la fin malheureuſe, de la mort ſubite & imprévûë de Luther au ſortir d'une inſigne débauche, d'un grand repas, où ce Moine Apoſtat, cet Héréſiarque déclaré, cet Evangeliſte de Wirtemberg, comme il s'appelloit lui-même, ce prétendu Apôtre de l'Allemagne, comme ſes diſciples le nommoient, avoit aſſiſté avec ſa femme & ſes enfans, & où par bien de petits contes ſcandaleux, il avoit diverti la compagnie. Si du moins il s'étoit reconnu à cette derniere heure; mais il mourut ſubitement.

PARAGRAPHE IX.

Du Zuinglianisme.

COMME c'eſt des illuſions du cœur, que naiſſent toutes les héreſies ; chaque Secte doit en particulier ſon origine à la paſſion dominante qui produit ces illuſions. Le ſuccès qu'ont les premiers Chefs de parti, reveillent l'ambition de ceux qui ont les mêmes paſſions, que les premiers Chefs de Secte ; & de-là vient qu'il n'y a point eu d'Héreſiarque qui n'ait vû qu'à ſon exemple pluſieurs de ſes Sectateurs, n'ait eu envie de ſe faire auſſi Chef de parti.

Que d'héreſies venuës des Arriens ! les Huſſites ſont deſ-

cendans de Wiclef ; & les Lutheriens des Hussites. Les Zuingliens doivent reconnoître Luther pour leur grand-pere ; & tout le monde sçait que les Calvinistes sont les proches parens des Zuingliens. Cette affinité des Héretiques entre eux, les fait hériter d'une partie des erreurs de leurs ayeuls ; mais chaque Chef de parti a voulu augmenter la portion de son héritage, par des erreurs particuliéres, qui caractérisassent sa Secte, & qui lui méritassent par-là, le titre de Chef de parti. Voilà proprement l'histoire sommaire des parentés, pour ainsi parler, & des alliances des Sectes Héretiques de ces derniers siécles entre elles.

Zuingle parut sur les rangs, dès le commencement du Lu-

theranisme. Il étoit né à Wildehaussen en Suisse, sur la fin du quinziéme siécle. C'étoit un jeune homme naturellement impétueux, hardi & plein de feu, qui après avoir pris une legere teinture des lettres humaines à Basle, & à Berne, prit le parti des armes, & servit quelque tems dans les troupes des Cantons. Etant devenu Chanoine à Constance, & ensuite Curé à Zurich, il se répentit bien-tôt de s'être attaché à une profession qui oblige au célibat, duquel il ne pouvoit s'accommoder, comme il l'a lui même avoüé dans ses Ouvrages. Aussi il n'eut pas plûtôt lû les Ecrits de Luther qu'il fut enchanté de la doctrine, & de la morale du nouvel Evangile. Il commença par en faire l'éloge dans la conversa-

tion, & dans des entretiens particuliers. Voyant que ses Paroissiens n'étoient point effarouchés des nouveaux dogmes ; il s'enhardit à les prêcher publiquement, en déclamant contre le prétendu relâchement de l'Eglise, & l'autorité du saint Siége, & pour donner lui-même l'exemple de la Réforme, il se maria.

Ce début lui ayant réüssi, il s'ennuya de n'être que copiste ; il voulut être Auteur. Jusques-là il n'avoit que prêché l'Evangile de Luther ; il crut qu'il pouvoit bien aussi devenir à son tour Evangeliste, & par-là Chef de parti. Sûr des dispositions de ses Paroissiens, & des Habitans de Basle, & de Zurich, qu'il avoit déja infectés de ses erreurs ; il leva le masque ; & imitant la conduite de Luther,

il déclama effrontément contre les Indulgences, contre l'intercession & l'invocation des Saints; & singuliérement contre le célibat des Prêtres, & les vœux Monastiques; contre l'abstinence des viandes & les jeûnes, contre la Jurisdiction des Prélats, & les Loix Ecclésiastiques. Jusques-là Zuingle convenoit assez avec Luther, mais par cette conformité avec l'Héresiarque Allemand, Zuingle n'étoit que Chef de parti en second; c'est ce qui le fit resoudre à former une nouvelle Secte.

Luther n'a jamais voulu abolir la Messe, & il a toujours crû la présence réelle de Jesus-Christ dans le saint Sacrement; Zuingle, à l'exemple de Wiclef, eut le front, & l'impieté de nier opiniâtrément, cette présence

ſence réelle dans la divine Euchariſtie, & d'abolir la Meſſe. Luther donnoit tout à la grace en fait de ſalut; Zuingle ſuivant l'erreur des Pélagiens, donnoit tout au libre-arbitre, indépendamment de la grace; juſques-là qu'il croyoit que Caton, Socrate, Scipion, Seneque, Hercule même, Theſée, & les autres Héros du Paganiſme, étoient ſauvés, & avoient gagné le Ciel, par leurs belles actions, & par leurs ſeules vertus morales. Tant il eſt vrai, que quand on erre en matiére de foi, & par les illuſions du cœur livré à ſes paſſions, il n'eſt point d'extravagance dont on ne ſoit capable, & qu'on n'adopte, pour devenir Chef, & Auteur d'une nouvelle Secte.

La jalouſie ſe mit bien-tôt entre ces deux Chefs de parti.

Luther étoit puiſſant en Allemagne ; Zuingle n'oublia rien pour le devenir en Suiſſe. Le pillage des biens d'Egliſe, livrez à la cupidité des Laïques, & une morale aiſée, accommodante, qui déchargeoit de tout ce que la Morale de Jeſus-Chriſt a d'auſtére, & de génant ; une morale qui flattoit toutes les paſſions, avoient réüſſi au prémier, l'émulation ſuivit de près la jalouſie. Zuingle ſe ſervit du même artifice, & des mêmes moyens pour accrediter ſon nouvel Evangile, & il y réüſſit. Il s'étoit précautionné contre les foudres du Vatican, en déclamant en furieux dès le commencement de ſon apoſtaſie, contre le Pape, & l'autorité du S. Siége ; car c'eſt toujours là, la préface de tous ces Alcorans ; nul Héréſiar-

que qui ne débute volontiers par cent blaſphémes contre le Vicaire de Jeſus-Chriſt, Chef viſible de ſon Egliſe. Toutes ces manœuvres ayant réüſſi au Curé apoſtat, il vit bien-tôt preſque tout le Canton de Zurich devenu Héretique.

❖❖❖

Mais comme toutes les héreſies doivent leur naiſſance aux paſſions ; nulle preſque qui ne doive ſon établiſſement, comme on a déja dit, au bras Séculier, & à la force des armes.

Comme les Catholiques, & ſur tout les Réligieux de ſaint Dominique, & de ſaint François, s'oppoſerent vigoureuſement à toutes ces erreurs, le Senat de Zurich entreprit par le conſeil de Zuingle, Chef du

parti, de convoquer une Assemblée génerale l'an 1523. pour y juger de ce différent en fait de doctrine. L'Evêque de Constance, dans le Diocése duquel étoit Zurich, eut beau leur défendre de commettre cet horrible attentat contre l'autorité de l'Eglise; Zuingle & ses Partisans se trouvant les plus forts, l'Assemblée, fut convoquée. Comme elle n'étoit composée que de gens ignorans, dont la plûpart sçavoient à peine leur Catéchisme; & presque tous fascinez déja par les nouvelles erreurs, le parti de Zuingle prévalut aisément par le nombre des Sectaires. Il y fut ordonné, à la pluralité des voix, que le nouvel Evangile de Zuingle seroit reçû dans tout le Canton de Zurich; & peu de tems après, on brisa les Images, on

renversa les Autels, on se saisit des biens d'Eglise en faveur des Notables, & des Magistrats, & on abolit toutes les cérémonies de l'Eglise Romaine.

Cependant les Evêques de Bâle, de Constance, & de Lausane, indignez d'un procedé si criant, & si irrégulier, firent en sorte qu'on tint une Assemblée génerale de tous les Cantons à Bâle. Zuingle qui ne se sentoit pas fort pour la dispute, n'étant habile que pour insinuer l'erreur, sans sçavoir la défendre, n'eut garde de s'y trouver; il y envoya Oecolampade le plus habile des Sectaires, qui y fut confondu; & l'impie doctrine de l'Héresiarque y fut condamnée par un Decret solemnel. Il ne restoit plus de ressource au Curé apostat, que dans le soulevement

du peuple, il y eut recours, & il y réüssit. Ceux de Berne de concert avec ceux de Zurich réfuserent de se soumettre au Decret; & par les intrigues de cet Héresiarque, convoquerent de leur propre autorité, une autre Assemblée. Les Catholiques ne voulurent pas s'y trouver, parce qu'il s'agissoit d'une affaire déja jugée. Zuingle s'y trouvant le plus fort, y fit recevoir son nouvel Evangile, que ceux de Bâle embrasserent bien-tôt après. Et ainsi les Cantons de Zurich, de Berne, de Bâle, & de Schafhouse tous Zuingliens, se liguerent ensemble contre les Cantons Catholiques, à qui ils firent plusieurs insultes, pour les obliger à suivre leur exemple, & à prendre le même parti.

Les insultes des Zuingliens

augmentant tous les jours, les Cantons Catholiques furent obligez de ſe défendre. La guerre fut bien-tôt déclarée; c'eſt toujours le prémier fruit de toutes les héreſies. De ſorte que l'an 1531. huit ans depuis que Zuingle avoit commencé de ſe faire Chef de parti, on en vint à une bataille. Elle fut très-funeſte aux Proteſtans; toute leur armée fut taillée en piéces. Zuingle ce nouvel Evangeliſte, Chef de la nouvelle Secte, qui étoit ſoldat avant que d'être Curé, y voulut payer de ſa perſonne. Il étoit un des prémiers Officiers. Comme il étoit plus propre à être ſoldat, qu'homme d'Egliſe, il combatit avec bravoure; & il fut tué à la tête du Bataillon qu'il commandoit. Telle fut la malheureuſe fin de ce Prêtre

apoſtat, de ce prétendu Réformateur de l'Evangile de Jeſus-Chriſt, de cet impie blaſphémateur contre tout ce que l'Egliſe, & la Religion a de plus ſaint, & de plus ſacré; telle fut la fin déplorable de ce Chef de Secte, de cet Héréſiarque.

On auroit ici grand ſujet de s'étonner, que la funeſte caſtaſtrophe d'un ſi pitoyable Legiſlateur, & d'un ſi mépriſable Chef, n'eût pas enſeveli la Secte; & qu'on n'ait pas ouvert les yeux, pour apercevoir du moins après la malheureuſe fin de l'enchanteur, les erreurs groſſiéres, & les preſtiges de l'enchantement, en fait de Religion; ſi l'on n'étoit convaincu par une longue ſuite d'exemples, que l'héreſie eſt une maladie épidémique, qui ne s'éteint pas par la mort de celui

qui a apporté le mal dans un païs, si l'héresie, comme on a déja dit plus d'une fois, ne venoit que des erreurs de l'esprit, la maladie pourroit être longue; mais elle ne seroit pas comme incurable, la lumiére de la foi perceroit enfin ses tenebres; mais comme toutes les héresies sont l'effet des illusions du cœur; & que c'est toujours quelque passion dominante qui leur donne naissance; les passions devenant toujours plus fortes, à mesure qu'elles croissent, & la volonté qui les autorise étant une puissance aveugle; l'opiniâtreté dans l'erreur subsiste, & rend inutile la lumiére de la grace, & de la raison; & voilà d'où vient qu'il y a si peu d'Héretiques qui se convertissent.

La guerre ne finit pas par la

mort de l'Héreſiarque qui l'avoit allumée. Les Catholiques remporterent encore de grands avantages en quatre ou cinq combats ſanglans. Après bien du ſang répandu, fruit ordinaire de l'hérefie, on fit la paix à condition que chacun demeureroit libre dans l'exercice de ſa Religion. Depuis ce tems-là les quatre Cantons Zuingliens, s'étant alliez pour des interêts particuliers, aux Genevois déja tous Calviniſtes, ont abandonné Zuingle, pour ſuivre Calvin. Ainſi quand on a abandonné la Religion Catholique, on n'a plus que l'interêt, que l'amour propre, que la politique, pour Religion, & pour regle de créance.

Bon Dieu! quel regret, quel dépit, quel affreux deſeſpoir à l'heure de la mort, quand la

passion se tait, quand les illusions du cœur sont éteintes; & qu'il n'y a plus que la conscience qui fasse entendre sa voix!



PARAGRAPHE X.

Du Calvinisme.

DIEU permet qu'il y ait toujours des Sectes Héretiques dans le monde Chrétien, dit saint Paul: *Oportet & hæreses esse, ut & qui probati sunt manifesti fiant.* Il faut qu'il y ait même des héresies, afin qu'on reconnoisse parmi vous, ceux dont la vertu est à l'épreuve. L'Apôtre dit qu'il est necessaire qu'il y ait des héresies, dans le même sens que Jesus-Christ a dit: il est necessaire qu'il arrive des scandales; c'est-

à-dire, qu'eu égard à la foibleſſe, & à la corruption des hommes ; & les paſſions ayant tant d'empire ſur le cœur humain, dont les illuſions faſcinent ſi aiſément l'eſprit, ces ſortes de déſordres ſont immanquables. Dieu qui les permet, les fait ſervir à éprouver, & à affermir la vertu de ſes fidéles ſerviteurs.

On a pû voir dans la généalogie de tous les Héreſiarques depuis les prémiers jours de l'Egliſe, que quelque différence qu'il y ait entre les Sectes qui ſont venuës ſucceſſivement les unes après les autres, il y a pluſieurs degrez de parenté entre elles, ſoit affinité, ſoit alliance ; elles conſervent toutes quelques traits de leurs ayeux ; la ſucceſſion du moins non interrompuë eſt bien marquée.

Aux Simoniens, ſuccederent les Cerinthiens ; à ceux-ci, les Ebionites ; les Nicolaïtes, les Gnoſtiques, les Valentiniens, les Marcioniſtes, les Manichéens, les Donatiſtes, les Ariens ; à l'Arianiſme, ſucceda le Neſtorianiſme, les Eutychiens, & un tas d'autres Héretiques qu'il ſeroit infini, & ennuyeux de rapporter, tous ſortis de la même tige. On a vû que dans la ſuite Wiclef voulut ſur les mêmes traces, être à ſon tour Chef de parti ; Luther eut la même ambition ; Zuingle le ſuivit de près ; & on va voir qu'à leur exemple, & à peu près ſur le même modéle, Calvin entaſſant erreur ſur erreur, eſt devenu Chef d'une nouvelle Secte.

Le Calviniſme n'eſt point à proprement parler, une hére-

ſie originale ; Calvin n'en eſt pas le prémier auteur ; il n'eſt que le copiſte, pour ainſi dire, de preſque tous les Héreſiarques ſes prédeceſſeurs ; & ſa Secte n'eſt qu'un ramas de leurs principales erreurs tant de fois condamnées. Calvin y en a ajoûté quelques nouvelles ; mais l'arrangement & l'œconomie ſont de ſa façon ; & en ce ſens, on peut dire que le Code de la nouvelle croyance eſt ſon ouvrage.

Quoique le nouvel Evangile de tous ces Héreſiarques, ſoit différent ; comme toutes les héreſies naiſſent du même fond, c'eſt-à-dire, des illuſions du cœur, & des paſſions, elles ont toutes pluſieurs traits reſſemblans ; & toutes à peu près le même objet, les mêmes artifices, & le même langage.

Déchaînement furieux contre le Pape, que Calvin à l'exemple des Vaudois, des Zuingliens, & de Luther, appelle l'Ante-Christ ; foible secours contre les foudres du Vatican, que tous les Hérétiques détestent. Déclamations continuelles contre le célibat des Prêtres, & les vœux Monastiques ; cet article est le dogme favori, & le point capital de la Doctrine des Sectes Hérétiques des derniers siécles, c'est par où a commencé la prétenduë réformation. Invectives continuelles contre le prétendu relâchement de la Morale Catholique ; jargon usé de tous les Chefs de parti ; & en même temps proscription de l'abstinence des viandes, des jeûnes, du carême, des quatre-temps, & des plus saintes pra-

tiques de pénitence, si ordinaires aux véritables Fidéles de tous les temps ; cette proscription est un des dogmes des plus cheris, & des mieux observés de la morale sévere du nouvel Evangile.

Touchant la Doctrine : point de Sacrement de Pénitence, point de Confession ; c'est encore ici un des principaux articles de la prétenduë réforme Calvinienne, qui, comme l'on voit, est bien commode, & met fort au large la sensualité, & l'amour propre, en les délivrant de tous ces liens ; la Doctrine du Calvinisme applanit bien d'autres difficultez touchant le dogme.

Selon ce nouvel Evangile, il n'y a plus de libre arbitre, tout se fait par néceſſité. Toute grace est toujours victorieuse, &

& essentiellement efficace, elle emporte la volonté de l'homme par une nécessité absoluë; Luther, & Calvin ne connoissent point d'autre liberté. Delà la damnation inévitable, quoique l'homme puisse faire, par le manque de cette grace, que Dieu ne donne selon eux qu'à ceux qu'il a prédestinés de toute éternité, & pour qui seuls Jesus-Christ est mort; delà l'inutilité de l'aumône, des bonnes œuvres, & de la pénitence, comme ne servant de rien pour le salut; puisque selon l'Evangile de ces Héresiarques, ceux que Dieu a créez pour le Ciel, seront sauvez; & ceux que Dieu a créez pour être damnés, le seront nécessairement, quoi qu'ils fassent. Selon cet horrible systême, il est tout clair que le célibat, les

jeûnes, l'abſtinence des viandes, les bonnes œuvres, & toutes les mortifications, & les pratiques des plus grandes vertus que l'Evangile de Jeſus-Chriſt nous conſeille, ou nous ordonne, & dont les Apôtres, & tous les véritables Fidéles nous ont donné l'exemple; tout cela ſeroit à pure perte, auſſi le nouvel Evangile de tous ces Héreſiarques le proſcrit, comme étant de nul mérite.

Selon Calvin, le Purgatoire eſt fabuleux; la juſtification ſe fait par la foi ſeule; la juſtice de Jeſus-Chriſt imputée aux ſeuls prédeſtinés; il réduit les Sacremens à deux, auſquels il ôte la vertu de conférer la grace. Il fait conſiſter la foi qui juſtifie, dans une prétenduë certitude qu'on ſera ſauvé; & il

prétend que les Commandemens de Dieu ſont impoſſibles. Il condamne le culte ſi religieux des Saints ; & à l'exemple des Iconoclaſtes, le culte des ſaintes Images.

A toutes ces erreurs que Calvin a tirées des Héreſiarques ſes Prédeceſſeurs, pour en faire la plus grande partie de ſon Inſtitution, celles qu'il y a ajoûtées du ſien, ſont ; que la foi eſt toûjours mêlée de doute, & d'incredulité ; que la foi & la grace ne ſe peuvent jamais perdre ; que le Pere Eternel n'engendre pas continuellement ſon Fils ; que Jeſus-Chriſt n'a rien mérité à l'égard du jugement de Dieu ; que Dieu a créé la plûpart des hommes pour les damner, parce que cela lui plaît ainſi ; & cela avant même que de pré-

voir leurs crimes. Comme Calvin n'étoit rien moins qu'un habile Théologien, on n'eſt pas ſurpris, ſi ce qu'il donne de ſon fond, fait pitié, & révolte tout homme tant ſoit peu raiſonnable. Son Inſtitution qui eſt à proprement parler ſon Evangile, & par conſéquent celui de ſa Secte, n'eſt qu'un tiſſu de ces groſſiéres, & pitoyables erreurs, qu'il a tirées des Vaudois, de Wiclef, de Jean Hus, de Luther, & de Zuingle; Calvin n'en eſt que le Compilateur; eſt ce en quoi il eſt auteur, c'eſt d'avoir raſſemblé dans une Secte, toutes les plus groſſiéres erreurs des Sectes précedentes. Comment peut-on dans cet aſſemblage d'héréſies, reconnoître la véritable Religion? Qu'eſt-ce qu'illuſion, ſi ce n'en eſt pas ici une des plus viſibles?

Pour ce qui regarde la divine Euchariſtie ; c'eſt là le point capital en quoi l'héreſie de Calvin eſt differente de celle de Luther, qui a toujours crû la préſence réelle du Corps & du Sang de Jeſus-Chriſt dans l'adorable Euchariſtie ; & il y a grande apparence que Calvin ne l'auroit jamais niée, ſi voulant être Chef d'une Secte particuliére, Luther eût penſé autrement ; la conjecture eſt bien fondée ; cependant Calvin n'eſt pas le premier auteur de cette erreur, qui caractériſe aujourd'hui le Calviniſme.

Dans le onziéme ſiécle Beranger Archidiacre d'Angers, faiſant ſes études à Chartres, avoit fait aſſés connoître par ſes ſentimens particuliers ſur la foi, combien il avoit l'eſprit gâté. Il étoit encore Ecolier,

qu'il commença à dogmatiser sur l'Eucharistie ; & fut le premier qui osa dire que le Sacrement de l'Autel, n'étoit que la figure du Corps, & du Sang de Jesus-Christ. Cette opinion inouïe jusqu'alors fit horreur, & revolta tout le monde ; il ne fut pas plûtôt déferé, qu'il fut condamné comme Héretique, dans toute la Chrêtienté. Il se tint d'abord sur ce sujet un grand nombre de Conciles. Ayant été cité dans celui qui se tint à Tours, il y comparut ; & ayant reconnu son erreur, il se retracta ; & s'obligea avec serment de tenir toute sa vie la doctrine de l'Eglise touchant la réalité du Corps & du Sang de Jesus-Christ dans le Sacrement de l'Eucharistie. Il renouvella ce serment, & signa la profession de Foi qui lui fut

proposée aux Conciles de Tours, de Rome, de Poitiers, de Bourdeaux, par laquelle après avoir retracté toutes ses erreurs, il reconnoît & confesse que le pain, & le vin après la consécration, sont le vrai Corps, & le vrai Sang de Jesus-Christ, réellement, en verité, & en substance, & non pas en figure. Il mourut dans de bons sentimens l'an 1088. dans l'Isle de saint Côme proche de Tours. L'horreur que tout le monde avoit euë d'une erreur si impie, & si inouïe jusqu'alors, fit qu'elle n'eût point de suite; car sa retractaction fit d'abord revenir ceux qui avoient pû donner dans un piége si pitoyable, & si grossier.



L'Hérefie de Beranger ayant été éteinte prefque dès fa naiffance ; l'Eglife joüit d'une affés grande paix ; jufqu'à ce que quatre-vingts ans après, elle fut troublée par la nouvelle Hérefie qui eft à proprement parler, l'origine de celle de Calvin, & l'époque du Calvinifme.

Vers l'an 1160. un certain Bourgeois de Lyon nommé Pierre Valdo, homme fimple, & fi ignorant qu'à peine fçavoit-il lire, mais fort riche, fut fi frappé de la mort fubite d'un de fes amis qui foupoit avec lui, que vivement touché de la crainte des jugemens de Dieu, il fe mit à la dévotion, & refolut de mener une vie la plus femblable qu'il pourroit à celles des

Apôtres.

Apôtres. Pour cela, il se fit traduire en langue vulgaire le Nouveau Testament, & s'appliqua à le lire avec assiduité, ne doutant point qu'étant aussi dévot qu'il se le persuadoit, il n'eût reçû de Dieu toutes les lumiéres necessaires pour en avoir une parfaite intelligence.

Rien n'est plus dangereux qu'un dévot ignorant, simple, & présomptueux; la vanité en fait bien-tôt un fanatique; sur tout si sa prétenduë dévotion trouve des admirateurs, & des prôneurs. Nôtre Bourgeois en eut grand nombre. Les pauvres à qui il faisoit de continuelles liberalitez, ne l'appellerent plus que leur bon pere; à quoi ils ajoûterent bien-tôt le nom de saint. Mais en faisant des aumônes, il lui prit envie

de faire des Sermons; & comme il étoit fort grossier, & ignorant, sa doctrine ne fut approuvée que de ceux qui ne le suivoient que pour avoir part à ses aumônes ; ce qui leur fit donner le nom de Pauvres de Lyon.

Ce nouveau Prêcheur, qui croyoit qu'en lisant assidûment son Nouveau Testament, il avoit reçû de Dieu la science infuse, ne tarda pas de débiter bien des erreurs, & mille pauvretés. Il enseignoit que comme tous les Chrétiens sont freres, les biens doivent être communs entre eux. Les Héretiques qui leur ont succedé, n'ont pas adopté ce point de doctrine.

Cependant le Bourgeois Prédicateur fit du bruit. On lui ordonna de ne se point mêler d'un Ministère, dont son état

de Laïque, & ſa profeſſion l'éloignoient. Mais un orgueil déguiſé en faux zéle, ne fut jamais docile. Se targant de ſon Nouveau Teſtament, il ſe mit à prêcher hautement l'indépendance; & ayant ordonné à ce tas de gueux qui le ſuivoient, de ne porter que des ſandales comme les Apôtres, il fut aſſez hardi pour leur déclarer, qu'ils étoient tous Prêtres, & qu'ils avoient tous le pouvoir de conſacrer, d'autant que ce n'étoit-là qu'une pure cérémonie.

Comme cet imbécile préſomptueux, ne trouvoit point dans ſon Nouveau Teſtament les mots de Meſſe, de Pape, de Purgatoire, & autres ſemblables termes dont on ſe ſert pour exprimer par un ſeul mot, ce que les textes bien entendus de l'Ecriture Sainte, nous en-

ſeignent ; il ſe mit dans l'eſprit que toutes ces choſes n'étoient que de fauſſes traditions, & de pures inventions des hommes ; que l'Egliſe Romaine qui les enſeignoit, étoit la Babylone dont il eſt parlé dans l'Apocalypſe, & que le Pape étoit l'Ante-Chriſt dont parle ſaint Jean ; voilà tout le fruit, que ce Fanatique ignorant & préſomptueux tira de la lecture du Nouveau Teſtament traduit en langue vulgaire.

Cependant comme ce faux, & opiniâtre dévot, qu'on avoit regardé juſqu'alors avec mépris, comme un imbécile, ſe voyant bien appuyé de cette armée de gueux, continuoit de dogmatiſer, malgré la défenſe que lui avoit faite l'Archevêque de Lyon ; il fut excommunié, & banni de Lyon avec

toute cette gueuſaille qui ſe diſoient ſes diſciples, leſquels aimerent mieux ſe bannir eux-mêmes que de l'abandonner, & ſe priver par-là, de ſes aumônes. Depuis ce tems-là ils furent appellés Vaudois, & Pauvres de Lyon en France, Frerots en Italie, & Turlupins en Flandres.

Ces Fanatiques choiſirent pour azile les montagnes du Dauphiné & de Savoye, d'où ils ſe ſont répandus, dans quelques Provinces voiſines. Comme ils n'avoient ni principes, ni ſyſtême de créance, ni frein ils n'eurent bien-tôt plus de Religion; & toute la doctrine de la Secte Vaudoiſe conſiſta à nier tout ce que l'Egliſe a de plus ſaint, & à ne garder plus ni bienſéances, ni meſures dans leurs blaſphêmes. Les Vallées

d'Angrogne, & de Freiſſinieres furent bien-tôt infectées de cette pitoyable contagion, qui ayant été portée dans le Diocéſe d'Albi en Languedoc, y cauſa bien des troubles pendant près d'un ſiécle. On ignore en quelle année arriva la fin malheureuſe du Bourgeois Prédicant; ſes erreurs qui ne conſiſtoient, comme on a dit, qu'à nier les principaux articles de la Foi, & à condamner les plus anciennes, & les plus ſaintes pratiques de l'Egliſe, auroient été éteintes depuis long-tems, ſi elles n'euſſent été renouvellées par les Calviniſtes.

Comme la Secte des Vaudois, n'étoit qu'un ramas indigeſte de toutes ſortes d'erreurs, c'eſt proprement Calvin qui leur a donné quelque ordre

dans ſon Inſtitution ; & l'on peut dire que les erreurs des Vaudois, ont été comme le canevas du Calviniſme. Les Vaudois d'apreſent que l'on nomme Barbets, ne doivent être regardés que comme Calviniſtes.

Les Vaudois furent d'abord condamnés par le Pape Lucius III. l'an 1182. par le Pape Innocent III. en 1212. & trois ans après, par le Concile de Latran, & ils y furent notez dans le Canon qu'on y fit contre les Héretiques.

Bucer propoſa aux Vaudois en 1530. de s'unir aux Suiſſes Zuingliens, dans une même croyance ; mais il ne put pas réüſſir. Farel en vint à bout ſix ans après ; & les Zuingliens ne tarderent pas à devenir par raiſon d'interêt, Calviniſtes. Tant

il eſt vrai que quand on n'eſt plus dans le ſein de l'Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine, quand on a perdu la Foi, toutes les Sectes ſont indifferentes aux Sectaires ; & pourvû qu'ils ne ſoient pas Catholiques, peu leur importe d'être Vaudois, Calviniſtes, Wiclefiſtes, Lutheriens, ou Zuingliens ; & l'on a vû deux Sectes de ces derniers ſiécles, oppoſées entre elles dans le point de foi le plus eſſentiel, être prêtes de s'unir dans la même créance, pour être toutes deux de la Religion du grand Guſtave, ſi celebre alors par ſes victoires en Allemagne, ſur la puiſſance duquel, ces deux Sectes comptoient.

En bonne foi, faut-il d'autre preuve, d'autre démonſtration pour découvrir l'erreur,

que cette affinité, ces alliances dans ce cahos de Sectes depuis tant de ſiécles ? certainement rien n'eſt plus viſible à quiconque a des yeux, que c'eſt la paſſion d'interêt, d'orgueil, de dépit, & le libertinage qui ont donné naiſſance à toutes les Sectes ; & que la pitoyable opiniâtreté des Sectaires dans l'héreſie, eſt le pur effet des illuſions du cœur qui faſcinent l'eſprit.



Le Lutheraniſme regnoit en Allemagne, & le Zuinglianiſme en Suiſſe, lorſque Calvin parut ſur les rangs. Il étoit de Noyon de baſſe naiſſance, mais d'un eſprit vif, hardi, & naturellement fort ambitieux. Son oncle Richard Calvin Maître Serrurier à Paris voulut bien ſe

charger de l'éducation de son neveu ; il lui fit faire ses Humanitez au College de la Marche ; & son cours de Philosophie au College de Montaigu. Il avoit été pourvû dès l'âge d'onze ans de la Chapelle de Nôtre-Dame de la Genise en l'Eglise de Noyon ; & avoit obtenu à dix-huit ans un autre Benefice. Ses parens aimerent mieux qu'il étudiât en Droit qu'en Theologie ; & ils l'envoyerent pour cela à Orleans, & ensuite à Bourges, pour y étudier en Droit sous le celebre Jurisconsulte Alciat.

Calvin avoit obtenu la Cure de Marteville, qu'il permuta bien-tôt après, avec celle de Pont-Levêque, près de Noyon ; mais l'état Ecclésiastique n'étoit pas de son goût, ayant les mœurs peu reguliéres. Il avoit

déja pris à Paris quelque teinture de l'hérefie, qui lui avoit été infpirée par fon allié Robert Olivetan Lutherien ; mais ce fut à Bourges qu'il acheva de fe gâter & le cœur & l'efprit, par la grande communication qu'il eut avec Melchior Wolmar Allemand, & Profeffeur de la langue Grecque, qui étoit Lutherien, quoi qu'il contrefit encore le Catholique.

Wolmar ayant reconnu dans Calvin une grande difpofition à être un jour bon Proteftant, lui enfeigna tout ce qu'il avoit appris des dogmes de Luther, & de Zuingle.

Comme Calvin n'étoit pas Théologien, & que fes mœurs étoient déja corrompuës, il goûta fort la doctrine, & la morale du nouvel Evangile ; & y étant initié, il fut bien aife

d'aller faire l'apprentiſſage de ſes prêches, dans les Villages & Bourgs voiſins, & ſur tout à Lignieres, où le Seigneur du lieu prenoit plaiſir à l'entendre débiter des dogmes, & une morale qu'il goûtoit fort.

Cependant ſon pere étant mort, il retourna à Noyon pour y recueillir ſa ſucceſſion ; & comme elle n'étoit pas fort grande, il ne fit point de ſcrupule de vendre ſes deux Benefices à deux Eccléſiaſtiques, qui n'en firent pas plus que lui de les acheter argent comptant. Dès que la foi eſt éteinte, la conſcience ſe tait. Calvin étant venu à Paris, où l'héreſie de Luther avoit déja bien fait des progrès, il n'oublia rien pour ſe faire quelque réputation parmi les Sectaires. Mais comme on y faiſoit bon-

ne, & briéve juſtice de tous les Prêcheurs de nouveautés; ayant appris que le Lieutenant Criminel le faiſoit chercher, il prit la fuite, & ſe retira à Angoulême; de-là il fit un voyage en Allemagne, pour y conferer avec les Docteurs Lutheriens; & ce fut là qu'Eraſme l'ayant entendu parler ſur les points de Religion, comme un jeune homme temeraire, & preſomptueux, qui n'ayant aucune teinture de Théologie, avoit l'eſprit & le cœur gâté, & n'avoit que ſes paſſions pour guide, dit à Bucer qui le lui avoit préſenté à Straſbourg: Je vois en ce jeune homme naître une dangereuſe peſte, qui fera un jour bien du deſordre dans l'Egliſe. Calvin ayant appris que le Patron qu'il avoit trouvé à Angoulême étoit revenu de

ſon égarement, & s'étoit converti, en alla chercher d'autres à Poitiers; mais voyant qu'on y pourſuivoit les Héretiques, il ſe ſauva à Baſle. Là ſe voyant appuyé, & même applaudi par la fureur avec quoi il déclamoit contre le Pape, & l'Egliſe Catholique, Apoſtolique, & Romaine, l'envie lui vint de ſe faire Chef de parti; & en pillant la plûpart des erreurs de tous les Héretiques qui l'avoient précedé, & en y ajoûtant de nouvelles, il crut qu'il pourroit former une nouvelle Secte, & en devenir le Patriarche. C'eſt ſelon cette idée qu'il compoſa ſon Inſtitution, qu'il nommoit ſon Evangile, & qui n'eſt qu'une pitoyable rapſodie des erreurs des Vaudois, des Wiclefiſtes, des Huſſites, des Lutheriens, & des Zuingliens.

Comme il avoit remarqué ce qui flattoit le plus le libertinage & la cupidité du public, & ce qui étoit le plus du goût des Grands & du Peuple, il en fit la doctrine & la morale de sa nouvelle Religion ; & par là, sa Secte fut bien-tôt à la mode. Elle trouva de puissants partisans à la Cour. Calvin ne se croyant pas en sûreté à la Cour de Ferrare, quoi qu'il eût perverti la Duchesse Renée de France, qui lui fit faire quelques Prêches dans son cabinet ; se retira à Geneve, où Guillaume Farel lui persuada de s'y établir, pour partager avec lui le gouvernement de la nouvelle Eglise qu'il y avoit fondée. Farel retint pour lui le ministere de la Prédication ; & Calvin se chargea d'y enseigner la Théologie qu'il n'avoit jamais étudiée.

Cependant les Syndics de Geneve , qui étoient mécontens de ces deux Miniſtres Proteſtans , les bannirent par Arrêt comme ſéditieux , & perturbateurs du repos public ; Farel ſe retira à Neuchatel ; & Calvin ſe rendit à Straſbourg auprès de Martin Bucer , qui obtint du Magiſtrat la permiſſion d'y dreſſer une Egliſe à ſa mode , pour les François qui s'y étoient réfugiez , & qui étoient de ſa Secte. Ce fut à Straſbourg que Calvin cet Ecclésiaſtique apoſtat qui crioit ſans ceſſe contre le celibat , épouſa publiquement la jeune veuve d'un Anabaptiſte , à qui il avoit fait changer de Secte , pour embraſſer la ſienne. Le mariage de tous ces Chefs de parti , eſt toujours le prémier acte de leur juriſdiction.

Cependant comme la faction contraire à celle qui avoit chassé Calvin de Geneve, fut devenuë la dominante, Calvin y fut rappellé avec sa femme ; & à la priere des Syndics, & du Conseil, il forma dans cette nouvelle Republique, une nouvelle Eglise, conjointement avec le Conseil, les Notables, & les Syndics, qui y eurent tous voix déliberative ; & ce nouveau plan d'Eglise Calvinienne, fut le troisiéme, ou le quatriéme que Calvin inventa, depuis son apostasie de l'Eglise Catholique, Apostolique, & Romaine; ayant pris des erreurs des Vaudois, des Wiclefistes, des Hussites, des Lutheriens, & des Zuingliens ce qui lui plût, de l'avis des Syndics, & des Bourgmestres. Et c'est là proprement la véritable époque de la Secte Calvinienne.

Calvin ſe voyant tout-puiſſant à Geneve, y établit ſon ſiége Héreſiarchal; & cette Ville devint dès-lors l'azile de tous les Eccléſiaſtiques, & Moines apoſtat, qui s'étant ſauvés de leurs Egliſes, & de leurs Monaſtères, pour joüir de cette infame liberté que la nouvelle Secte leur donnoit de ſe marier, ſe refugioient tous à Geneve, où Calvin prenoit ſoin de les établir & de leur trouver des femmes. De ſorte que cette Ville devint bien-tôt une des plus peuplées, par cette multitude d'étrangers qui pourſuivis ou pour leurs crimes, ou pour avoir apoſtaſié; pluſieurs même par le ſeul motif de libertinage, venoient chercher un protecteur dans Calvin, & un azyle à Geneve.

Clement Marot ce burleſ-

que verſificateur, libertin de profeſſion, homme ſans religion, & qui paſſoit déja pour athée, fut un des plus diſtingués de ces refugiés. Calvin le reçût avec joye, & l'obligea de continuer ſon infidéle & miſerable traduction des Pſeaumes; mais comme en continuant de mener à ſon ordinaire, une vie très-licentieuſe, il eut débauché la femme de ſon hôte, ce qu'on puniſſoit de mort à Geneve, il fut condamné à être pendu; Calvin par ſon crédit, fit changer cette peine en celle du foüet qu'il eut par la main du bourreau, par tous les carrefours; après quoi il s'alla cacher au-delà des Alpes, où il mourut auſſi miſerablement qu'il avoit vécu. C'eſt-là cependant un des premiers, & des plus celebres heros du Calvi-

nisme ; c'est le Psalmiste de la Secte Calvinienne, dont on chante les Pseaumes traduits en vers, qu'on peut appeller burlesques ; ce sont ces Pseaumes qu'on chante dans les Temples, & c'est même la seule priere qu'on y fait. Grande matiere de reflexions, pour quiconque a tant soit peu de bon sens.



Marot ne fût pas neanmoins le plus illustre des Refugiés à Geneve sous le protection de Calvin. Paul Spifame, fut un des plus grands ornemens de la nouvelle Secte, soit par sa qualité, soit par ses grands emplois, par son esprit, & sur tout par son caractére. Il avoit été Chancelier de la Reine, Président aux Enquêtes, Maître des

Requêtes de l'Hôtel, & enfin Evêque de Nevers ; mais son apostasie, & sa triste fin anéantissent tous ces grands titres. L'amour des femmes, & par conséquent du plus scandaleux libertinage, lui fit perdre le jugement ; il abandonna Dieu, pour se faire idolâtre de ses Maîtresses. La passion violente qu'il avoit d'épouser une jeune Huguenote, qu'il aimoit éperdûment, le porta à se faire Huguenot ; & l'ayant débauchée, il la vint épouser à Geneve.

Il y fut reçû de Calvin & de toute la Ville avec une joye indicible. L'Héresiarque & la Seigneurie, fiers de cette conquête, lui donnerent d'abord droit de Bourgeoisie, & une place honorable dans le grand Conseil des deux cens. Mais le ce-

lebre apoſtat refugié, après avoir figuré quelque tems dans cette République, y devint ſuſpect; on le ſoupçonna & on craignit qu'il ne voulût rentrer dans l'Egliſe. Ayant été accuſé de quelques crimes vrais, ou faux, on lui fit ſon procès; & il fut condamné à avoir la tête tranchée, ce qui fut executé. On croit que Dieu lui fit la grace de ſe convertir à la mort; & qu'il fit ſur l'échafaut l'abjuration publique de l'héreſie.

Ces deux infortunés premiers héros du Calviniſme, furent bien-tôt remplacés par quelques autres qui avoient de l'eſprit, mais dont les mœurs n'étoient pas moins corrompuës.

Marlorat Lorrain de nation, étoit un Moine apoſtat qui vint ſe refugier à Geneve. Calvin

en fit un des premiers Apôtres de ſa Secte ; il l'envoya au fameux Colloque de Poiſſy ; mais peu de tems après il fut pendu à Roüen pour ſes crimes.

Pierre Vermille Florentin fut encore un des premiers Apôtres du Calviniſme, c'étoit un apoſtat de l'Ordre des Chanoines Reguliers de ſaint Auguſtin, qui prit le ſurnom de Martyr ; il étoit homme d'eſprit, que Calvin eſtimoit beaucoup, ſur tout après qu'il eut épouſé une Religieuſe qu'il avoit débauchée. Sa créance en fait de Religion, répondoit à ſes mœurs ; car en moins de deux ans, il avoit été Lutherien, puis Zuinglien, & enfin il s'étoit fait Calviniſte, ce qui fait croire qu'il n'avoit point de Religion.

Jean de l'Epine Moine apoſ-

tat, qui après s'être tenu caché quelque tems, depuis qu'il eut ſauté les murailles de ſon Monaſtère pour prendre une femme, quoi qu'il fût Religieux Profés ; s'étant refugié auprès de Calvin qui en faiſoit grand cas, devint Miniſtre ; & fut choiſi pour aſſiſter au fameux Colloque de Poiſſy ; accompagné de Jean Malo, qui de Prêtre habitué dans la Paroiſſe de ſaint André des Arcs, s'étoit fait Calviniſte pour ſe marier, & s'étoit venu refugier à Geneve, où Calvin l'avoit fait Miniſtre.

Mais de tous ces celebres diſciples de Calvin, les premiers Héros du Calviniſme, qui furent tous choiſis pour aſſiſter au fameux Colloque de Poiſſy, pour y ſoutenir les interêts de la Secte, le plus celebre de

de tous, & qui étoit comme le Chef de cette troupe choiſie de Proteſtans, étoit Theodore de Beze. Il étoit de Vezelay en Bourgogne, d'un eſprit vif, enjoüé, & poli; il ſçavoit un peu de Philoſophie, & il avoit étudié en Droit; mais il excelloit en poëſie. Voilà ce qu'il y avoit de bon en lui; car pour les mœurs, de l'aveu de tous les Hiſtoriens, quelques-uns même Proteſtans, elles étoient des plus corrompuës. Libertin ſans pudeur; impie ſans ménagement; profanateur de tout ce qu'il y a de plus ſaint, par de baſſes railleries qni tiennent de l'Athéïſme; d'un naturel ſanguinaire, & violent, toujours prêt à inſpirer les plus noirs attentats, diſſolu, & plongé dans les plus honteuſes débauches; comme il ne paroît

que trop dans ſes poëſies toujours remplies de ſaletés & d'ordures, qu'il appelle les divertiſſemens de ſa jeuneſſe ; & ſur tout dans cet horrible Epigramme, ou en faiſant le portrait de ſa maîtreſſe, qu'il nomme Candida, il a l'éfronterie de ſe vanter des plus noirs, & des plus execrables de tous les crimes. Ayant été cité à comparoître au Parlement, pour rendre compte de cette infame Poëſie ; il ſe cacha pour éviter le ſupplice du feu ; & après avoir vendu ſon Prieuré de Longjumeau, & quelques autres petits Benefices, il s'enfuit à Geneve avec ſa Candida, qui étoit la femme d'un Tailleur de Paris, qu'il avoit débauchée, & qu'il épouſa à Geneve du vivant de ſon mari, commençant ainſi par un adultere pu-

blic, sa nouvelle Réforme, selon l'esprit de la Secte Calvinienne.

Voilà quel étoit ce Théodore de Beze, si estimé & si vanté chez les Protestans; voilà quel étoit cet ami intime de Calvin, son conseil, son oracle; cet homme si dissolu, si impie, & au sentiment même de plusieurs Protestans, cet homme sans Religion, qui passoit pour athée; ce fut cependant celui que Calvin éleva au Ministere, malgré l'opposition des autres Ministres qui ne vouloient point avoir pour Collegue un homme si ignorant, & si décrié pour ses débauches & pour ses poësies infames. Cependant c'est cet homme que Calvin, qui étoit tout-puissant à Geneve, fit députer en sa place au Colloque de Poissy, qu'il desi-

gna ſon Succeſſeur, & qui en effet lui ſucceda dans ſa charge & dans ſon crédit à Geneve; où après avoir tenu la Chaire de cet Héreſiarque plus de quarante ans, en qualité d'Evangeliſte & de confondateur de la nouvelle Secte, il mourut comme il avoit vêcu. Et voilà quels ont été les Héros, & les prémiers Apôtres du Calviniſme.

Calvin ne ſurvêcut pas long-tems au digne choix qu'il avoit fait de ſon Succeſſeur. Il y avoit long-tems, qu'il étoit devenu triſte, chagrin, mélancolique, hypocondriaque, inſuportable à ſes meilleurs amis, & à lui-même. Enfin après de longues & fâcheuſes maladies; de mille remords au triſte ſouvenir des maux qu'il avoit cauſez à l'Egliſe par ſon malheureux ſchiſme, & par ſa Secte Héretique;

il mourut à Geneve âgé de cinquante ſix ans, haï de bien des gens, ſans être regretté de perſonne.

Théodore de Beze, & quelques Ecrivains Huguenots après lui, diſent qu'il expira paiſiblement; les autres au contraire, & même pluſieurs Proteſtans, aſſûrent qu'il mourut en deſeſperé, maudiſſant ſa vie, & ſes écrits, & éfrayant ceux qui étoient préſents, par ſes blaſphémes. Quoi qu'il en ſoit, ce qu'il y a de certain, c'eſt que jamais homme n'eut plus de ſujet à l'heure de la mort, de frémir au ſouvenir des maux infinis qu'il avoit cauſez, dans tout l'Univers; & de l'incendie affreux qu'il avoit allumé par ſon héreſie. Le ſchiſme établi; l'apoſtaſie autoriſée; le libertinage canoniſé; le ſacrile-

ge, l'impiété, la profanation de tout ce qu'il y a de plus ſaint, & de plus ſacré, ſéditions, guerres civiles, revoltes, déſolations : on a vû tout cela renaître à la naiſſance de la nouvelle Secte. Voilà l'ouvrage de l'Héreſiarque ; a-t-il eu ſujet de mourir en paix, & comme dit Théodore de Beze, d'expirer paiſiblement. Bon Dieu ! quel fond de réfléxion pour ceux qui lui ſurvivent ! & qui ne voit par la ſeule lumiére de la raiſon que toutes ces Sectes tumultueuſes, ſi bruyantes, ſont l'ouvrage des illuſions du cœur, & des paſſions ?



Le Calviniſme a eu la même naiſſance que toutes les autres Sectes Héretiques ; & il ne s'eſt établi que par les mêmes voyes,

les mêmes artifices, & les mêmes ſecours. Les paſſions les plus vicieuſes l'ont mis au monde ; & il ne s'y eſt établi, que par la force des armes, le libertinage, & le ſang répandu.

On peut dire que toutes les héreſies naiſſent toutes ſous la même conſtellation ; elles ont leur cours à peu près ſemblables ; & elles font toutes la même fin. L'Egliſe Catholique, Apoſtolique, & Romaine les voit toutes naître, comme on a dit, & elles les voit toutes mourir. L'Arianiſme a déſolé la plus grande partie de l'Univers par la protection des Rois, & des Empereurs, par ſes violences, & ſes malins artifices durant trois ou quatre cens ans ; & l'Arianiſme a été enſeveli ſous ſes propres ruïnes. Le Neſtorianiſme, les Mani-

chéens, les Donatiſtes, & toutes les autres Sectes ont eu le même ſort. Leurs deſcendans en ſe ſervant des mêmes voyes pour ſe maintenir, n'auront pas une fin plus heureuſe. Les paſſions enfantent ces Sectes, les illuſions du cœur les nourriſſent, les armes les établiſſent; le tems les voit toutes finir. Il n'y a que l'Egliſe Catholique, ſeule véritable Egliſe fondée par Jeſus-Chriſt, contre laquelle tous les efforts de l'Enfer ont été, & ſeront toujours inutiles; *Et portæ inferi non prævalebunt adversùs eam.* On a vû ce qui a donné naiſſance au Calviniſme; on n'a qu'à rappeller dans la memoire par combien de ſang répandu, il s'eſt ſoûtenu, & établi.

Quatre grandes batailles rangées : d'Evreux, de ſaint De-

nis, de Jarnac, de Montcontour. Deux à trois cens combats très-ſanglans ; la plûpart des plus belles Villes priſes, ſurpriſes, pillées, ſaccagées ; les plus magnifiques Temples ruïnés, les Croix renverſées, brûlées ; l'abomination de la déſolation dans le lieu Saint ; les ſtatuës des Saints, que les Sectes les plus impies avoient épargnées, mutilées ; les tombeaux, non ſeulement des Saints, mais des Rois mêmes violés ; l'étranger introduit dans le Royaume ; une nuée d'Héretiques revoltés, & unis pour établir une eſpece de Republique au milieu de la Monarchie ; conſpirations, ſoulevement, ſéditions, révoltes ; & plus d'un million de François qu'on a fait perir ſans aucune forme de juſtice, mais ſeulement parce qu'ils n'é-

toient pas héretiques. Les Mahometans, les Athées mêmes auroient été épargnés ; on n'en vouloit qu'aux Catholiques. Enfin quelle Province, quelle Ville même considérable dans le Royaume, où les ruïnes existantes encore de tant de Châteaux, & singulierement de tant d'anciennes Eglises, ne nous rappellent-elles pas tous les jours le triste souvenir des incendies, des violences, & des excès affreux des Huguenots. Ce sont là les superbes monumens que le Calvinisme s'est érigés dans l'Histoire, pour nous apprendre par quelles voyes la Secte Calvinienne, conformément à la doctrine de son nouvel Evangile, s'est établie en France ; & par quels moyens elle s'est efforcée d'introduire cette prétenduë Ré-

forme, qui eſt la ſource du libertinage, & qui a été le prétexte de ſa revolte, & de tous les fleaux qu'elle a produit.

On peut dire que toutes les Sectes Héretiques ſont comme ces groſſes nuées, qui ne paroiſſent d'abord qu'un ſimple broüillard qui s'éleve peu à peu, & qui venant à s'épaiſſir, ſe remplit d'exhalaiſons ſulfurées, qui s'enflamment & éclatent enfin en un furieux orage mêlez d'éclairs, de foudres, de tonnerres, de pluyes, de grêles, & de tourbillons, qui déſolent tout dans les plus belles campagnes; l'air en devient mal-ſain; mais enfin l'orage ne dure pas toujours; le Ciel devient ſerein, & le Soleil diſſipe le reſte des exhalaiſons malignes.

Il étoit reſervé à la puiſſan-

ce, à la piété & à la Religion du plus grand des Rois qui fut jamais, après avoir donné par une continuité de victoires, la paix à toute l'Europe, de la donner à l'Eglise, en revoquant & annullant le celebre Edit de Nantes, que les Calvinistes avoient extorquez les armes à la main. Il faut espe-rer que s'il reste encore des personnes qui par un aveuglement habituel, & par des préjugez de naissance perséverent dans l'erreur ; lisant sans prévention tout ce qu'on vient de déferer au tribunal de la raison, touchant la naissance & les progrès du Calvinisme, & de toutes les autres Sectes, elles découvriront visiblement, que ce n'est que des illusions du cœur que naissent toutes les héresies ; & qu'il n'y a que la seule Reli-

gion Catholique, Apoſtolique, & Romaine, qui ait le caractére indélebile d'Egliſe de Jeſus-Chriſt, hors de laquelle il n'y a point de ſalut.

PARAGRAPHE XI.

Des Illuſions du Cœur dans l'opiniâtre obſtination de tous les Sectaires.

L'ESPRIT de l'homme eſt naturellement ſi borné, & le cœur a ſur l'eſprit une autorité ſi bien établie, qu'il n'eſt pas ſurprenant qu'on ſe trompe, ſur tout quand l'erreur plaît. Les illuſions du cœur ébloüiſſent; & l'ébloüiſſement entretenu par l'amour propre, empêche qu'on ne découvre ce que les illuſions ont de ſédui-

ſant & de faux. Loin de nous défier d'une opinion qui flatte les paſſions, & les ſens, on eſt charmé que l'exemple la rende plauſible, & nous retenons nos erreurs, parce qu'elles ſont autoriſées par l'exemple des autres.

Qu'on ſe laiſſe éblouïr, qu'on prenne le change par une prévention; qu'on ſoit dans l'erreur par entêtement, par interêt, par ignorance dans ce qui eſt purement civil, dans ce qui n'eſt pas de grande conſéquence: c'eſt un défaut; on eſt blâmable de s'être trop livré à ſon propre ſens; on devoit ſe défier de ſes propres lumiéres; on devoit s'éclaircir; mais qu'en fait de Religion, & par conſéquent quand il s'agit du ſalut éternel, on marche obſtinément par un ſentier où tant de voix

crient qu'on s'égare, & disent hautement que la voye où l'on est conduit, méne certainemenc au précipice ; ne seroit-ce pas le comble de la folie de vouloir opiniâtrément persévérer dans cette voye, sans vouloir s'éclaircir ; sans vouloir lire seulement ce qui peut dessiller les yeux ; & faire appercevoir l'erreur, où l'on est, sans vouloir examiner de sens froid, ce qui peut dissiper l'illusion qui éblouït, qui aveugle ? si les réflexions qu'on va faire, & qui portent toutes sur des faits, nous font découvrir la verité : se sçaura-t-on mauvais gré, de les avoir faites. On ne demande ici, ni spéculation, ni étude ; on s'en rapporte aux seules lumiéres de la raison, & du bon sens ; on veut que chacun agissant de bonne foi, & sans pré-

jugez, ſoit juge ici de ſa propre cauſe. La controverſe n'eſt point admiſe dans ce tribunal, ce n'eſt que ſur des faits non conteſtés, que le ſeul bon ſens plaide ; pourroit-on raiſonnablement refuſer d'aſſiſter à ce plaidoyé ? la cauſe conſiſte à ſçavoir, ſi la véritable & ſeule Egliſe de Jeſus-Chriſt, eſt dans les Sectes Lutherienne, Zuinglienne, ou Calvinienne ; ou ſi elle ne ſe trouve que dans la ſeule Egliſe Catholique, Apoſtolique, & Romaine, & qu'elle ſeule ſoit cette Arche, hors de laquelle tout homme perit.

On a fait voir que comme toutes les héreſies viennent des illuſions du cœur ; nulle Secte qui ne repaiſſe d'illuſions ſes Sectaires ; & c'eſt par cet enchantement que toutes les Sectes ſe peuplent, & que les Sec-

taires perſéverent opiniâtrément dans l'erreur. On convient qu'il faudroit ſonger d'abord à guérir le cœur, comme la ſource la plus ordinaire des illuſions de l'eſprit; on eſpére cependant que ce ſera ici l'eſprit qui avec la grace du Seigneur, fera cette cure; & que quelques ſérieuſes réflexions à quiconque ſçait faire uſage de ſa raiſon, découvriront viſiblement où eſt la véritable Egliſe; & qu'elles diſſiperont le charme, & le fanatiſme de ces illuſions, qui repréſentent comme la véritable Religion, ce qui n'eſt qu'une réelle, & pure ſingerie.

Il eſt évident, & il eſt certain de toute certitude, que l'Egliſe que Jeſus-Chriſt a lui même formée, à laquelle il a donné des Loix, à laquelle il a preſcrit une doctrine & une mora-

le conformes à ſon Evangile ; il eſt certain que cette Egliſe eſt la ſeule véritable Egliſe, que les Apôtres ont annoncée, & établie par tout l'Univers, malgré la fureur des Payens, & la malignité, & le chagrin de l'héreſie. Il eſt aiſé de ſçavoir quels ſont les dogmes de cette Religion, & quelle eſt ſa morale ; l'Evangile de Jeſus-Chriſt en eſt le ſommaire & le précis. Ces dogmes depuis dix-huit ſiécles n'ont point varié, cette morale n'a jamais été alterée. Des lâches, & imparfaits Chrétiens, ſe ſont quelquefois récriez contre la ſéverité de cette morale ; quelques autres contre la ſublimité de ces dogmes ; les Héretiques ont abboyé, ſe ſont revoltez, ſe ſont ſeparez de la bergerie ; quelques-uns même des Fidé-

les ſe ſont relâchez dans les mœurs, & n'ont pas fait honneur à la morale de l'Evangile. Mais cet Evangile de Jeſus-Chriſt ſubſiſte ſans altération, il eſt toujours le même, conformément à cet Oracle : le Ciel & la terre paſſeront, mais pour mes paroles, elles ne paſſeront point : *Cælum & terra tranſibunt; verba autem mea non præteribunt.*

La verité des dogmes, & la pureté de la morale de l'Evangile de Jeſus-Chriſt, qui eſt celui de l'Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine, ont été évidemment & invinciblement démontrées par tout ce qu'il y a eu de grands Saints, de ſçavans Docteurs, & de génies ſuperieurs dans le monde, depuis les Apôtres; on ne ſe propoſe ici que de faire voir, &

ſentir à quiconque ſçait faire uſage de ſa raiſon, la pitoyable illuſion, & l'erreur viſible de toutes les Sectes Héretiques ; & cela par le portrait d'après nature, & le caractére particulier de tous leurs Chefs ; & par les voyes, les moyens, les ſecours & les artifices avec quoi toutes ces Sectes ſe ſont établies ; & ſinguliérement par ce pitoyable leurre d'une prétenduë Réforme, qui a été l'appas trompeur, & éblouïſſant, qui a imposé aux ſimples, aux ignorans, & même à des gens d'eſprit, qui eſclaves de leur amour propre, n'ont pas été fâchés d'être trompés. On ne ſe propoſe ici que de reduire en réflexions, tout ce qu'on a dit des différentes Sectes.



On a vû ce qui a donné naissance à toutes les Sectes Héretiques. Ce ne sont pas certainement des miracles, ni des évenemens merveilleux qui ayent été au dessus des forces de la nature. On ne croit pas faire tort à la memoire d'un Wiclef, d'un Luther, d'un Zuingle & de Calvin, en ne les croyant pas des faiseurs de miracles, & des Thaumaturges de leurs siécles; leurs Sectateurs mêmes prendroient avec raison la chose, pour une moquerie, si on donnoit ce titre à leurs Chefs; cependant nous voyons que les miracles sont necessaires pour prouver la Mission de tous ceux que Dieu choisit pour des entreprises extraordinaires, sur tout en fait de Religion.

Que de miracles n'opére pas Moïſe envoyé par le Seigneur, pour donner au peuple la Loi & la Religion du vrai Dieu? Jeſus-Chriſt lui-même qui auroit bien pû ſans le ſecours des miracles établir ſa Religion, a jugé que les miracles étoient neceſſaires pour perſuader aux hommes que ſa Religion quelque ſupérieure qu'elle fut à la portée de l'eſprit humain, quelque auſtére, & incommode aux ſens qu'en fut la morale, étoit toute divine, & la ſeule où l'on peut faire ſon ſalut.

C'eſt pour cela même que Dieu a accordé le don des miracles aux Apôtres, & à tous ces hommes Apoſtoliques qu'il a choiſi pour porter la lumiére de la Foi, & ſon Evangile aux peuples qui étoient dans l'ignorance de ſa Loi. Saint François

Xavier, ce nouveau Thaumaturge dans ces derniers tems, & presque de nos jours, en est une preuve bien visible. Que de miracles ce nouvel Apôtre n'a pas operé chez ces peuples barbares, à qui il est allé prêcher l'Evangile ? miracles si visibles, & si frappans, que les Protestans mêmes n'ont pû s'inscrire en faux contre ces faits miraculeux, qui ont eû autant de témoins qu'il y avoit d'habitans dans ces contrées du nouveau monde; & de la verité desquels un des plus fameux Voyageurs du siécle passé, rend un témoignage, que les Calvinistes ne sçauroient recuser. Cependant cet Apôtre des Indes, & du Japon saint François Xavier étoit Catholique; & il n'a fait ces miracles que pour prouver la verité, la sainteté &

l'ortodoxie de l'Eglise Catholique, Apostolique, & Romaine; cette Eglise est donc la seule Eglise; la véritable Eglise de Jesus-Christ.

Tout homme sage doit regarder les vrais miracles comme le langage de Dieu; ce sont des signes, dont il n'y a que Dieu qui puisse se servir pour autoriser les veritez qu'il nous veut apprendre, & ce langage est intelligible à tous ceux qui cherchent sincérement la verité. C'est ôter à la Religion un de ses plus solides fondemens, que d'ôter aux vrais miracles l'autorité qu'ils doivent avoir, & qu'ils ont, pour la confirmation de la verité; Dieu ne sçauroit faire un miracle pour autoriser l'erreur; c'est pour cela, que nul Héresiarque n'a jamais pû faire un miracle.

Comme

Comme il n'y a que la ſeule Egliſe Catholique, Apoſtolique, & Romaine, qui ſoit la véritable Egliſe de Jeſus-Chriſt, ce n'eſt auſſi que dans cette Egliſe, où ſe trouvent de ces hommes Apoſtoliques, à qui Dieu donne le don des miracles; tels ont été ceux qui ont annoncé l'Evangile aux peuples qui ne connoiſſoient pas Jeſus-Chriſt. Or il eſt certain que quand on prétend de réformer, de changer cet Evangile qu'on a reçû de Jeſus-Chriſt & des Apôtres, & qui durant plus de ſeize ſiécles a produit tant de Saints & de ſi grands Docteurs, il faut des preuves plus évidentes, plus miraculeuſes pour démontrer qu'on eſt ſpécialement envoyé de Dieu pour faire ce changement & cette prétenduë réforme, qu'il

n'en a fallu pour annoncer cet Evangile, & cette Religion à des peuples à qui elle étoit inconnuë. Les Apôtres & les hommes Apoſtoliques ont fait des miracles qui prouvoient évidemment que c'étoit Dieu qui les avoit envoyés : voyons à préſent, quels ſont les miracles qui ſe ſont faits à la naiſſance du Luthéraniſme, du Zuingliániſme, du Calviniſme, & de toutes les Sectes Hérétiques; Luther a-t-il eu le don des miracles? Zuingle en a-t-il beaucoup fait? trouve-t-on dans l'Hiſtoire de la vie de Calvin pluſieurs de ces effets extraordinaires, & merveilleux, qui ſont au deſſus des forces de la nature? ce ſont des miracles que de reſſuſciter des morts, guérir les muets, les aveugles, les paralytiques, & délivrer des

possédés ; les Apôtres, & tous les hommes Apostoliques que Dieu a choisi pour prêcher son Evangile, & établir sa Religion chez des peuples qui ne la connoissoient pas, ont prouvé leur Mission par ces miracles ; ils ont ressuscité des morts ; ils ont délivré de possedés ; ils ont gueri toutes sortes de malades : tous ces Chefs des Sectes Héretiques, ces Prédicateurs d'un nouvel Evangile, ces Instituteurs par conséquent de nouvelles Religions, ont-ils fait des miracles pour prouver leur Mission, pour démontrer visiblement par ces faits miraculeux, que c'étoit Dieu qui avoit suscité, inspiré, envoyé Martin Luther, Jean Calvin, Zuingle, Wiclef, & les Vaudois pour changer un Evangile & une Religion qui

ſubſiſte invariablement depuis plus de dix-ſept cens ans, c'eſt-à-dire, depuis Jeſus-Chriſt ſon Inſtituteur; pour lui en ſubſtituer une nouvelle toute différente. Certainement les miracles ſont plus néceſſaires pour autoriſer cette nouvelle Religion, qu'ils ne l'avoient été pour établir l'ancienne. Voyons maintenant par quelle eſpece de miracle toutes ces differentes Sectes ſe ſont établies.

Les Vaudois prêchent qu'il ne doit plus y avoir de ſubordination & de dépendance parmi le peuple, & que tous les biens doivent être communs parmi les Fidéles. Luther, Zuingle, & Calvin enrichiſſent les Princes & les Grands, en leur livrant les fonds des Monaſtères & tous les biens d'Egliſe; & tous ces Chefs de

Sectes, ces Instituteurs des nouveaux Evangiles proscrivent le célibat, condamnent les jeûnes du carême, des vigiles, & des quatre tems, réprouvent l'abstinence des viandes, les bonnes œuvres, & tout ce que l'Evangile de Jesus-Christ, tout ce que la Religion & l'Eglise Catholique a d'austère, & de gênant; & enseignent comme article de foi, qu'il n'y a qu'à croire fermement qu'on sera sauvé, pour l'être. Voilà les dogmes & la morale qui tiennent lieu de miracle dans l'établissement de toutes ces nouvelles Religions; voilà ce qui a porté les peuples à devenir Lutheriens, Calvinistes, & Zuingliens. Y trouve-t-on quelque chose de fort surnaturel? certainement s'il y a là quelque chose de miraculeux, il n'y a

point de charlatan qui ne puisse faire des miracles.



Venons à l'établissement de toutes ces Sectes. Tout le monde sçait par combien de miracles la Religion Chrêtienne s'est établie par tout l'Univers, & de nos jours même dans les Indes, & dans le Japon, & dans tous ces Païs qui avant saint François Xavier, n'avoient jamais vû d'Apôtres. Par quels miracles le Luthéranisme, le Zuinglianisme, le Calvinisme se sont-ils établis en Allemagne, dans les païs du Nord, en Suisse, & en France ? la seule prédication d'une doctrine si fort à la portée de l'esprit humain, & d'une morale qui a prétendu réformer la morale de l'Eglise Catholique, en con-

damnant tout ce qu'elle a d'auſtère, de déſagréable, & d'incommode à la cupidité, à la ſenſualité, à l'amour propre, en un mot, en reformant par ce relâchement viſible, la morale auſtère de Jeſus-Chriſt : cet Evangile ſi accommodant, n'a pas ſuffi pour établir la Secte. Il a fallu le ſecours des armes ; il a fallu faire ſoulever les peuples contre leurs legitimes Souverains, lever des armées, donner des batailles, faire couler des ruiſſeaux de ſang, mettre tout à feu & à ſang en Allemagne, en Suiſſe, en France ; l'héréſie n'a pas le Crucifix en main, mais le flambeau, & l'épée ; c'eſt une furie qui n'épargne ni profane, ni ſacré ; il n'eſt pas juſqu'à ces gueux, à ces pauvres de Lyon, & à leurs ſemblables, qui ne ſont pas plû-

tôt devenus Héretiques, qu'ils deviennent ſoldats ; que de ſanglants combats n'ont-ils pas donnés en Italie, & en France ! Et voilà les ſeuls miracles, qu'ayent ſçu faire tous ces Héreſiarques, tous ces Chefs de parti, pour établir leurs Sectes.

Comparez l'établiſſement de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, de l'Egliſe Catholique, Apoſtolique, & Romaine, avec l'établiſſement de l'Egliſe de Luther, de Zuingle, de Calvin ; bon Dieu, quel contraſte !

Mais peut-être que la ſainteté de leur vie, étoit elle-même un miracle qui ſuppléoit à ceux qu'ils ne faiſoient pas. Quel Saint, bon Dieu ! qu'un Moine défroqué ; qui débauche une Religieuſe pour l'épouſer, qu'un Chanoine ou un Curé qui change ſon aumuſſe, ou ſa Cure en

une femme, telle eſt la ſainteté de ces Héreſiarques. On ſe diſpenſe d'en faire ici un caractère plus détaillé, & un portrait plus fini; les couleurs ſeroient trop déſagréables; on ſe contente de demander à quiconque a la plus légere connoiſſance de nôtre Religion, s'il y a la moindre apparence, s'il eſt même poſſible, que Dieu ait choiſi pour faire une nouvelle Religion, pour annoncer un nouvel Evangile, que Dieu ait choiſi pour de nouveaux Apôtres, des hommes dont les mœurs étoient ſi licentieuſes, ſi contraires à l'Evangile, ſi ſcandaleuſes; des hommes violens, coleres, emportés juſqu'à la fureur, ſe répandant ſans ceſſe en de groſſiéres & baſſes injures qu'on ne pardonneroit pas à des harangéres.

Nul Luthérien tant ſoit peu honnête-homme, qui ne fût indigné, qui ne rougît en faiſant réfléxion ſur la maniére inſolente, brutale, & impudente dont Luther parle à un grand Roi qu'il traite de fat, & de faquin, & ſe ſert encore d'autres termes plus injurieux & plus infames; & cela parce que ce Prince avoit écrit contre ſes erreurs. Les Apôtres parloient-ils ſur ce ton, ſe ſervoient-ils de pareils termes quand ils parloient aux gens de qualité, & même au plus bas peuple? c'eſt cependant le langage ordinaire de cet Evangeliſte de Virtemberg.

On n'oſeroit rapporter ici avec quelle inſolence, ce Moine Apoſtat, cet homme d'une naiſſance obſcure, traite le Souverain Pontife; les Luthériens

mêmes en ont rougi ; l'impudence ne ſçauroit aller plus loin. Les terme d'âne, de bête, de Diable, d'Ante-Chriſt, ne ſont pas les plus infâmes dont il ſe ſert, quand il parle du Pape. Le ſeul frontiſpice du Livre ſcandaleux qu'il publia en langue vulgaire contre le Pontificat Romain établi par Satan, car c'eſt le titre qu'il lui donna, & l'eſtampe infâme qu'il mit à la tête, a fait douter s'il y eut jamais un homme plus inſolent, plus forcené que Luther ; on ſçait qu'il eut le front & l'impudence de faire brûler publiquement la Bulle du Pape ; a-t-on jamais vû les Apôtres faire brûler les Edits des Empereurs Payens contre les Chrètiens ; & voilà cet homme choiſi de Dieu pour établir une nouvelle Religion, pour refor-

mer l'Evangile de Jeſus-Chriſt ; voilà le nouvel Evangeliſte de Wirtemberg ; voilà celui que des honnêtes gens, la plûpart gens de bon ſens, gens d'eſprit ont choiſi pour guide dans la voye du ſalut ; voilà celui qu'ils regardent comme un nouvel Apôtre. Certainement ſi l'on n'avoit pas un pareil exemple, eût-on jamais pû croire que les illuſions du cœur pûſſent avoir un empire ſi abſolu ſur l'eſprit des hommes, & obſcurcir juſqu'à ce point toutes les lumiéres du bon ſens, & de la raiſon. Que les paſſions débauchent le cœur, & par le cœur l'eſprit le plus raiſonnable ; c'eſt un effet de la foibleſſe humaine, mais que dans des momens de ſérenité, faiſant les réfléxions qu'on vient de faire, on perſiſte opiniâtrement dans l'erreur :

c'eſt un pur fanatiſme qui degenere en imbecilité d'eſprit, en une eſpece de folie.

Calvin ne cede en rien à Martin Luther ; même licence dans les mœurs, même âpreté dans ſes paroles, mêmes emportemens, même mauvaiſe humeur, mèmes injures, même vanité. Calvin avoit peutêtre autant d'eſprit que Luther ; mais Luther étoit Théologien ; & Calvin n'avoit pas la moindre teinture de Théologie, & n'étoit pas plus Philoſophe. Auſſi ne doit-on pas être ſurpris, s'il raiſonne ſi mal, & ſi l'on tire des conſéquences de ſes principes, ſi affreuſes, qu'il n'avoit pas prévûës, & qui conduiſent à l'athéïſme. Tout l'avantage qu'a Calvin ſur Luther, c'eſt qu'il parle mieux Latin & qu'il eſt plus poli.

Du reſte Calvin, de l'aveu des Hiſtoriens même Proteſtans, a été un des hommes du monde, le plus chagrin, le plus colere, le plus emporté, le plus ſatyrique qui fut jamais, comme ſes amis même le lui reprochent; & entre autres Martin Bucer, qui pour le corriger, l'avertit charitablement dans une de ſes lettres: qu'il reſſemble plus à un chien enragé, qu'à un homme; qu'il eſt auſſi médiſant, & outrageux dans ſes paroles, que poli dans ſes écrits, qui ſont pleins d'injures atroces en très-beaux termes; & qu'il juge des perſonnes non pas ſelon la verité, & la droite raiſon, mais ſelon la haine, ou l'affection qu'il lui plaît avoir pour elles ſelon ſon caprice, & ſans autre diſcernement, que celui que ſon aveu-

gle passion lui fait faire. Voilà ce que Bucer écrit à ce cher ami le Chef de la Secte.

Au reste l'humeur chagrine de Calvin qui ne l'abandonnoit presque jamais, le rendoit tellement insupportable, même à ses amis, que ceux de Geneve faisant comparaison de son temperament atrabilaire, & de son esprit satyrique & querelleux, avec celui de Beze toujours enjoüé, disoient communément, par une assez méchante raillerie, qui tient de l'impiété; qu'ils aimeroient mieux être en Enfer avec Beze, qu'en Paradis avec Calvin, toujours fâcheux, toujours en colére, & si bouffi d'orgueil, que sa vanité étoit insuportable à ses amis mêmes; c'est ce qui fit dire au celebre Jurisconsulte Baudoüin: Calvin me pardon-

nera, s'il lui plaît, si je ne suis pas assez docile, pour donner créance à la vanité : *Calvinus mihi veniam det, si non possum credere vanitati*; c'est toute la réponse qu'il fit à une lettre que Calvin lui avoit écrite, & dans laquelle ce Chef de parti faisoit lui-même impudemment son panégyrique. Est-ce là le caractére d'un homme envoyé de Dieu pour reformer l'Eglise ?

Voilà cependant cet homme que Geneve a reçû pour fonder sa nouvelle Eglise; pour reformer la Religion dans la doctrine, dans la discipline, & dans les mœurs; voilà le prémier Apôtre de la Secte : a-t-il beaucoup de ressemblance avec les Apôtres de Jesus-Christ, avec ces grands hommes, ces grands Saints que Dieu a suscités dans

chaque ſiécle pour reformer les mœurs, pour faire fleurir la Religion, pour porter les lumiéres de la foi dans ces païs barbares, où les débris de l'idolâtrie ſembloient s'être retranchés ? on laiſſe au jugement du public, on laiſſe à quiconque a ſeulement un reſte de bon ſens, une lueur de raiſon, à décider ſi Calvin a été envoyé de Dieu pour reformer la Religion, ſi Calvin eſt véritablement un Apôtre.



Quel fond de réflexions ne fournit point tout ce qu'on vient de dire de la naiſſance des héreſies ; de leurs violens, & ſanglans établiſſemens, du caractére de leurs auteurs, & des viſibles & pitoyables illuſions du cœur qui en ont été

les ressorts, & le grand mobile? mais que doit-on penser de l'opiniâtre obstination des Sectaires, après toutes ces réflexions?

Tandis, ou presque en même tems que François Xavier sanctifioit l'Orient, dit un des plus celebres Orateurs de ce siécle; des hommes suscités de l'Enfer, c'est-à-dire, un Luther, & un Calvin pervertissoient l'Occident, & le Septentrion; ils publioient que Dieu les avoit choisis, & inspirés pour reformer l'Eglise; qu'un esprit particulier leur avoit dicté ce qu'il falloit croire; qu'ils étoient les dépositaires du sens de l'Ecriture, & qu'on le devoit apprendre de leur bouche. Ainsi ces faux Prophêtes s'érigeoient-ils de leur propre autorité en maîtres de la doctrine;

& par le plus déplorable aveuglement, les peuples les écouterent, les Grands les appuyerent, les Etats changerent de loix, & de coûtumes; tels furent, pour ainsi parler, les miracles de l'hérésie. Entre ces prétendus miracles, & ceux de l'Apôtre des Indes, & du Japon, quelle différence! je ne dis point que Xaxier avoit reçu sa Mission de l'Eglise, & que les autres s'étoient ingerés eux-mêmes, (c'est toujours le même Orateur sacré qui parle,) je ne dis point que Xavier étoit irréprochable dans sa vie, & que ces Héresiarques furent constamment aussi corrompus dans toute leur conduite, que dans leur foi; je ne dis point que Xavier revêtu d'un pouvoir tout divin, commandoit aux élemens, calmoit les flots de la

mer, paroiſſoit en même tems en divers lieux fort éloignés, voyoit l'avenir, liſoit dans les cœurs, chaſſoit les démons, guériſſoit avec un ſigne de Croix, les malades, reſſuſcitoit les morts; & que jamais ces Docteurs de l'erreur ne firent rien voir qui donnât à connoître que le Seigneur étoit avec eux. Je ne dis point tout cela; mais voici à quoi je m'en tiens, & ce qui ſuffit: c'eſt qu'ils prêchoient une Religion favorable à la nature, commode aux ſens, qui retranchoit tous les préceptes de l'Egliſe, qui dégageoit de l'obligation des vœux, qui délivroit du joug de la Confeſſion; qui ſous prétexte d'une impoſſibilité imaginaire dans la pratique des Commandemens de Dieu, & d'un défaut de grâce, condui-

ſoit les hommes au libertinage. Or pour établir une telle Religion dans le monde, il ne faut point de miracle, puiſque le monde n'y eſt déja que trop diſpoſé de lui-même ; au lieu que le ſaint Apôtre des Indes & du Japon apportoit une Loi contrairé à tous les ſentimens naturels, une Loi qui déclaroit la guerre aux paſſions, qui condamnoit les plaiſirs, qui preſcrivoit des regles de continence capables de rebuter tous les eſprits, qui obligeoit à verſer ſon ſang, à donner ſa vie, à endurer les plus cruels ſupplices pour la défendre, & la ſoutenir. Or d'avoir fait agréer cette Loi à une multitude preſque infinie d'Idolâtres, de tout ſexe, de tout âge, de tout caractére, de tout état ; aux Grands & aux petits, aux ſages, & aux

ſimples, à des voluptueux, & à des ſenſuels, à des opiniâtres, & à des préſomptueux: n'eſt ce pas là le plus évident de tous les miracles, & quel autre que Dieu même l'a pû opérer? miracle par où Xavier reparoit les ruines de l'Egliſe, & les brêches que faiſoit le ſchiſme, & l'héreſie, puiſqu'il eſt certain que par ſes prédications Apoſtoliques, il a plus gagné de ſujets à la vraye Religion, que Luther & Calvin ne lui en ont dérobés, & n'en ont portés à la rebellion contre l'Egliſe. Ce ſont juſqu'ici les paroles de ce célebre Prédicateur de l'Evangile.

Il ſe préſente ici naturellement des réfléxions que tout homme qui a du ſens, ne ſçauroit manquer de faire, & qui

doivent lui faire voir en pitié, tous ceux que l'illuſion aveugle juſqu'à ce point d'obſtination, que de perſeverer dans l'erreur, malgré une évidence ſi ſenſible de leur égarement.

Il eſt certain qu'il a fallu des miracles pour faire recevoir la véritable Religon, c'eſt-à-dire, une Religion, toute divine, dont les dogmes ſont ſi fort au-deſſus des lumiéres de l'eſprit humain; dont la morale eſt ſi contraire aux inclinations naturelles des ſens, ſi auſtère qu'elle revolte toutes les paſſions, & ſur tout l'amour propre; & il a fallu la faire recevoir cette Religion à des peuples nés dans les ſuperſtitions preſque invincibles de l'idolâtrie; nourris dans la licence effrenée des mœurs, durcis dans le plus diſſolu libertinage;

& il a fallu la faire recevoir cette Religion, qui captive l'esprit sous le joug de la Foi, & qui humilie tout l'homme, la faire recevoir à des peuples si orgueilleux, à des peuples aussi idolâtres, pour ainsi parler, de leurs superstitions, de leurs préjugés, & de leurs anciens usages, que de leurs divinités fabuleuses : cependant tout l'Univers a embrassé cette Religion ; l'Eglise Catholique, Apostolique, & Romaine s'est établie par tout ; & de nos jours Xavier un des membres & des Missionnaires de cette Eglise, l'a établie dans les Indes & dans le Japon ; elle a passée même jusques dans la Chine. Quelques barbares que soient les peuples de l'Amérique, les Sauvages même du Canada, tout a embrassé cette

Religion

Religion, tout s'eſt ſoûmis à cette Egliſe: cet heureux, ce miraculeux changement, cet ineſperé établiſſement s'eſt fait; il a fallu certainement des miracles pour un évenement ſi prodigieux; les Apôtres en ont fait, & on peut dire que ceux que l'Apôtre des Indes & du Japon a fait, ne ſont guere moins éclatans que ceux qu'ont fait les prémiers Apôtres.

Il eſt donc évident que cette Religion, que cette Egliſe pour l'établiſſement de laquelle Dieu a fait tant de miracles, eſt la ſeule véritable Egliſe de Jeſus-Chriſt. Car Dieu ne ſçauroit faire un miracle pour autoriſer l'erreur, pour établir une fauſſe Religion; & c'eſt pour cela qu'il ne s'en eſt jamais fait, & ne peut jamais s'en faire dans les Sectes Héretiques Certainement à moins que l'eſprit ne ſoit tout-à-fait imbecille, &

éteint : quelle illuſion peut empêcher qu'on ne ſe rende à cette réfléxi'on, & qu'on n'en tire la conſéquence ?

On a déja demandé, quels miracles ont fait Luther & Calvin, & tous les autres Héréſiarques, pour faire recevoir leur nouvel Evangile qui flate ſi fort la cupidité, & qui eſt ſi ami des ſens ? il étoit ce ſemble de l'intérêt de tous les Sectaires, d'honorer de cette prérogative le Chef de leur Secte. Nul cependant qui ait jamais oſé avancer un fait que toute la Secte même, que tout l'univers auroient démenti ; & en effet, tout le monde ſçait que Dieu ne peut pas autoriſer un ſchiſme, une héréſie par des miracles. Concluez de-là que le Luthéraniſme, le Calviniſme ne ſont pas l'ouvrage de Dieu. La conſéquence eſt évidente.

On eſt ſurpris que les Miniſtres Luthériens, & Calviniſtes, ne ſe ſoient jamais aviſés d'aller annoncer leur nouvel Evangile aux peuples barbares de l'Orient, du Canada, de l'Amerique; ils y auroient trouvé de la docilité; les Evangiles Lutherien, & Calviniſte y auroient été bien reçûs, ils y auroient fait fortune; ces peuples les auroient trouvés ſi aiſés; leur morale ſi commode, ſi peu différente de la leur dans ce qui regarde les mœurs; point de jeûnes, point d'abſtinence des viandes, point de célibat, point de vœux, point de mortification, point de ſoûmiſſion à l'Egliſe, & aux lumiéres obſcures de la foi, & dans cet eſpéce de libertinage de créance, & de mœurs pour être ſauvés, n'être obligés que de croire fermement qu'on le ſera: certainement pour faire recevoir une telle Religion, Meſſieurs

les Miniſtres Calviniſtes & Lutheriens, n'auroient pas eu beſoin de miracles. On doit pardonner ces redites.



Il ſe préſente encore ici une autre réfléxion à faire ſur ce manque de zèle dans les Miniſtres Protèſtans.

Il eſt certain que le zèle de la propagation de la foi eſt ordinaire à tous les Miniſtres de l'Evangile. Combien l'Egliſe de Jeſus-Chriſt a-t-elle vû, & voit-elle encore de nos jours, de généreux & zelés Miſſionnaires dans tous les tems depuis les prémiers jours de ſa naiſſance, qui animés du zéle du ſalut des ames, & du déſir d'étendre le Royaume de Dieu, ont tout ſacrifié, ont paſſé les mers, ſe ſont génereuſement expoſés à tous les dangers pour aller porter la lumiére

de la foi jusqu'aux extrêmités de l'univers, dans ces païs qui n'avoient jamais vû d'Apôtres. Dieu a eu dans tous les siécles, & le nôtre n'en manque point, de ces hommes Apostoliques à qui il a toujours dit: *Euntes in mundum universum prædicate Evangelium omni creaturæ;* Allez par tout le monde, prêchez l'Evangile à tous les hommes; & combien voyons-nous encore aujourd'hui de zelés Ecclésiastiques, & de saints Religieux, obéïr à cet ordre du Seigneur, & animés de son esprit, lui faire tous les jours de nouvelles conquêtes.

Messieurs les Ministres Protestans n'ignorent pas cette amoureuse invitation du Seigneur, mais ils n'ont pas ce zèle: *Uxorem duxi*, peuvent-ils dire, *& ideò habe me excusatum.* J'ai une femme & des enfans; mon excuse est légitime. Disons mieux: il n'y a que la vé-

ritable Religion qui puiſſe inſpirer ce courage, & ce zèle. Non, ce ne ſont pas les difficultés, & les périls qui rebuttent. Les Proteſtans ont toujours été, & ſont encore aujourd'hui les plus ardens, les plus empreſſés, les plus génereux & les plus déterminés à paſſer les mers, à s'expoſer aux plus grands dangers, à entreprendre les plus longs voyages; combien en voit-on partir tous les jours pour les Indes & pour le Japon, & pour des contrées même plus éloignées; nos Miſſionnaires en trouvent par tout. Eſt-ce pour y prêcher la foi? Eſt-ce pour y annoncer Jeſus-Chriſt? Nullement, les Miſſionnaires de Jeſus-Chriſt n'y trouvent point de plus grands ennemis de Jeſus-Chriſt, & de ſon Egliſe, que ces Hérétiques; les hommes Apoſtoliques n'y trouvent point de plus grands obſtacles aux progrès de la

foi, que les Proteſtans, & il n'eſt rien qu'ils n'ayent tenté, qu'ils n'ayent mis en uſage pour empêcher que les Miſſionnaires n'y prêchent le ſaint Evangile; & c'eſt de quoi les Payens memes ne ſe fuſſent jamais aviſés; on a vû des Proteſtans ſuggerer aux naturels du païs de n'admettre aucun étranger qui ne foulât aux pieds le Crucifix en entrant dans leurs Villes. On laiſſe encore ici à quiconque a une teinture de Religion, & de bon ſens, à faire des réfléxions, ſur un ſujet qui en fournit beaucoup.

Perſonne n'ignore que l'intérêt propre, que l'avidité du gain, que l'envie de faire fortune ne ſoit le grand mobile, & le ſeul motif de ces longs & penibles voyages des Proteſtans; on n'a garde de blâmer, d'improuver ici leur commerce; mais le zèle de la propagation de

la foi, ſi le motif de Religion ne ſçauroient avoir aucune part à leurs entrepriſes,& à leurs établiſſemens, pourquoi empêcher que ces hommes Apoſtoliques que Jeſus-Chriſt y envoie pour annoncer ſon Evangile, & qui n'ont d'autre motif de leur zèle, que ſa pure gloire, n'y faſſent du fruit ? Faut-il d'autre preuve, pour voir ſenſiblement l'héreſie dans toutes ces Sectes ? Quel homme ſage pour ne pas découvrir viſiblement juſqu'à quel point les illuſions du cœur aſſervi par les paſſions, faſcinent, & aveuglent l'eſprit des Sectaires ? Qu'on eſt à plaindre quand on ne voit pas l'erreur, & ſon égarement, en plein jour ! & quand on perſévere opiniâtrement dans l'erreur, & dans l'aveuglement volontaire malgré toutes les plus éclatantes lumiéres; l'obſtination met le comble au dernier malheur.

Fin du Tome prémier.

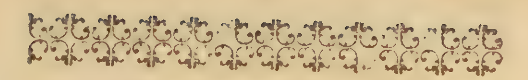


TABLE
DES PARAGRAPHES

Contenus dans ce Tome premier.

PARAGRAPHE PREMIER.

Fin de la Table du Tome prémier.

Ouvrages du R. Pere CROISET, *de la Compagnie de* JESUS, *qui se vendent dans la meme Boutique.*

EXercices de Piété pour tous les jours de l'Année, ou Année Chrétienne, in 12. dix-huit volumes : contenant les Vies des Saints & autres Exercices de Piété, pour tous les Dimanches & Fêtes mobiles de l'Année.

Les Exercices de Piété pour tous les Dimanches & les Fêtes de l'Année, in 12. 6. vol. se vendent séparément, de même que chaque mois de l'Année.

Les Vies des Saints pour tous les jours de l'Année, avec de courtes Réfléxions Morales à la fin de chaque Vie, enrichies de belles figures en taille douce, in fol. 2. vol. grands & petits papiers.

Retraite Spirituelle pour un jour de chaque Mois, avec des Réfléxions Chrétiennes, sur divers sujets de Morale, in 12. 2. vol. 1734.

Les mêmes, in 12. 5. vol. Paris.

Abregé de la Retraite pour un jour de chaque mois, in 12.

La Devotion au sacré Cœur de N. S. J. C. in 12. 2. vol.

La Vie de N. S. J. C. tirée des quatre Evangeliſtes, & celle de la Sainte Vierge Mere de Dieu, in 12.

Les Heures ou Prieres Chrétiennes, contenant tous les Exercices ordinaires du Chrétien, avec un Abregé de nôtre Créance, in douze & in dix-huit.

Les Reglemens & les Heures pour les Penſionnaires des Jeſuites, qui peuvent leur ſervir de Règle de conduite pour toute leur vie, in douze.

Parallele des Mœurs de ce Siécle, & de la Morale de Jeſus-Chriſt, in 12. 2. vol. 1735.

Les Illuſions du Cœur dans toutes ſortes d'états & de conditions, in douze 2. volumes.

Le Parfait Modele de la Jeuneſſe Chrétienne, in douze, & le même in dix-huit.


86
316
349




colorchecker CLASSIC
calibrite
mm